

INTERDIT D'OUBLIER...



Lac de Misurina et Tre Cime di Lavaredo

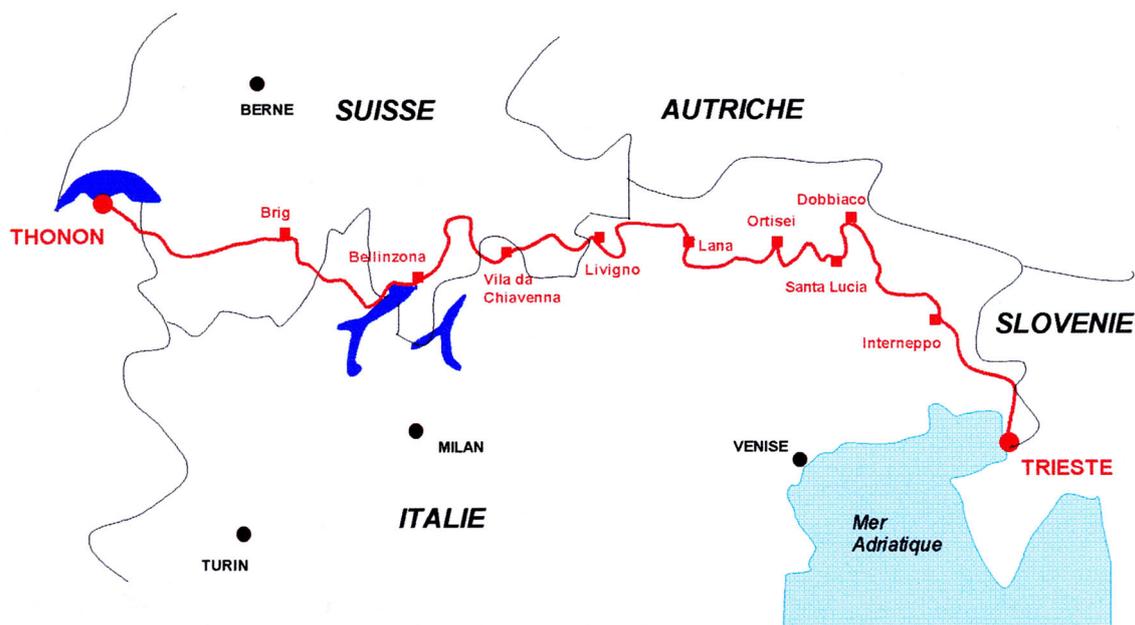
Randonnée Alpine THONON - TRIESTE
réalisée en juillet 1994
par un quintette de cyclos beauinois et montpelliérain

Récits, souvenirs, anecdotes, cartes, photos...

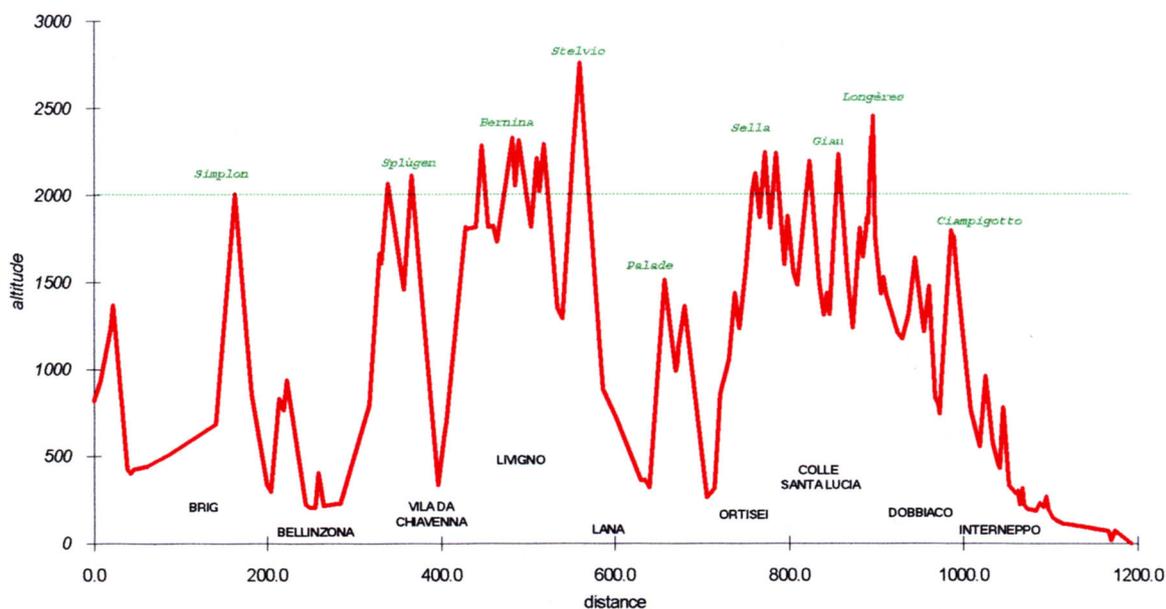
Sommaire

1- Les dix étapes illustrées	page 3
2- Les sources	
a - les Impressions de voyage, <i>de Bernard BARBE</i>	page 33
b - de THONON à TRIESTE en pédalant, <i>par Gille DIET</i>	page 39
c - le Journal de bord, <i>de Gilbert JACCON</i>	page 49

THONON - TRIESTE, c'est un parcours de 1 200 km vers l'Est...



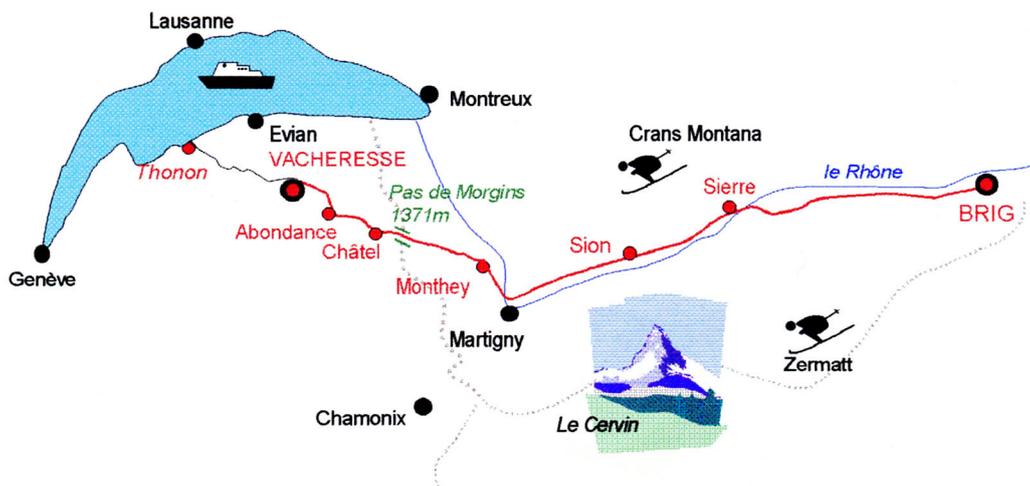
... qui passe par de très hautes montagnes.



" Une liaison jusqu'à l'Adriatique s'imposait pour réaliser la traversée intégrale des Alpes, d'où l'idée de la RANDONNÉE ALPINE, 1 200 kilomètres, 45 cols, 22 130 m de dénivellation, répartis sur un itinéraire empruntant essentiellement des routes de haute montagne. Cette randonnée offre une grande diversité d'attrait touristiques, depuis la progression facile dans les vallées pittoresques si différentes d'un sillon à l'autre, aux rudes montées des cols prestigieux dans des décors de grandioses paysages de montagne. "

Georges ROSSINI, organisateur

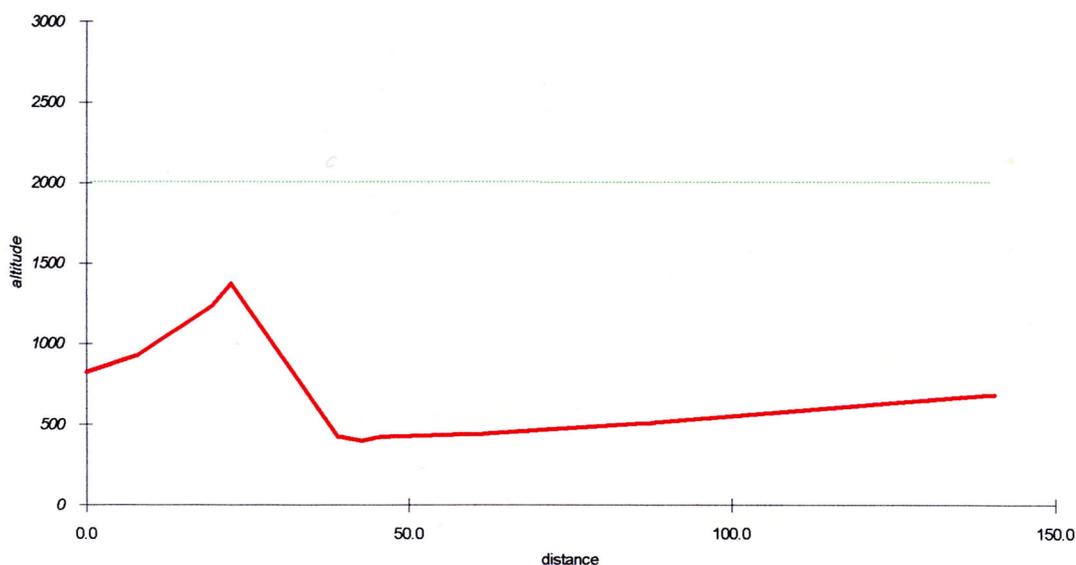
PREMIER JOUR - de VACHERESSE à BRIG



Le long du Rhône

Cinq cyclos sur une jolie petite route suisse, écrasée de soleil où strident cigales et bruissent pédaliers. A gauche, l'œil vite arrêté ne peut que s'élever le long de l'abrupt impressionnant, piqueté d'un vignoble suspendu, émietté. A droite, la route copine avec le Rhône qui tantôt "s'ébroue" (mot cher à Gilou quand il va à ses ablutions matinales), tantôt se perd dans le silence des vergers de poiriers et de pommiers soigneusement rangés, qui "pointillent" épisodiquement l'amitié du fleuve et de la route.

Bernard / Marc



Faut y aller !

Nous sommes tous en rang d'oignons, bien rangés devant les vélos, comme une équipe de pros... et devant nous, des dizaines de photographes... enfin nos accompagnateurs et Domie nous mitraillent. Ah, quand on est vedette !

Je dis au revoir à tout le monde, sauf à Domie, mon épouse qui va rester dix jours avec les enfants, en plein mois de juillet... le vélo est un drôle de "hobby" ... J'en ai même un peu honte. Enfin, allez, il faut y aller et tellement que j'en oublie de lui dire au revoir. Demi-tour, le mal est réparé. Ouf ! Durant ces quelques kilomètres, les premiers, j'ai comme un étai qui me serre tout entier...

Gilou



De droite à gauche (pour rompre avec les habitudes) :

Michel GOUIN, dit aussi le Sous-Chef

Bernard FAIVRE, 48 ans, le Père à Papin

Micheline, épouse de Michel et soeur du chef

Bernard BARBE, 50 ans, nommé provisoirement Marc

Gilbert JACCON, 56 ans, le Papy et le Chef

Eliane, son épouse, pilote et majordome

Gilles DIET, 38 ans, dit Gilou le Montpelliérain

Domie, l'épouse sacrifiée... et oubliée

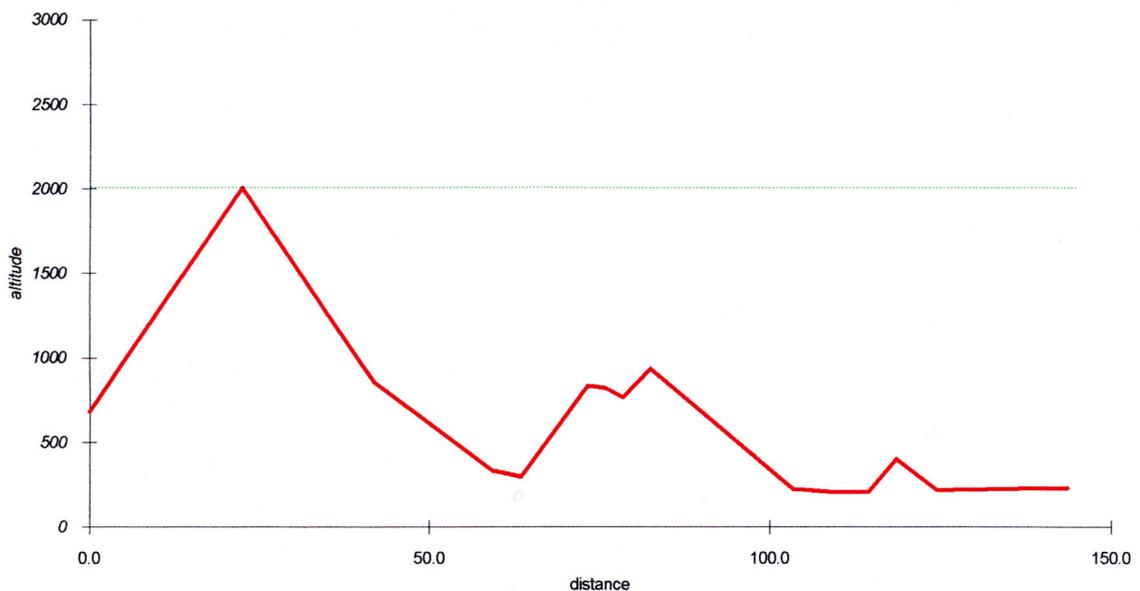
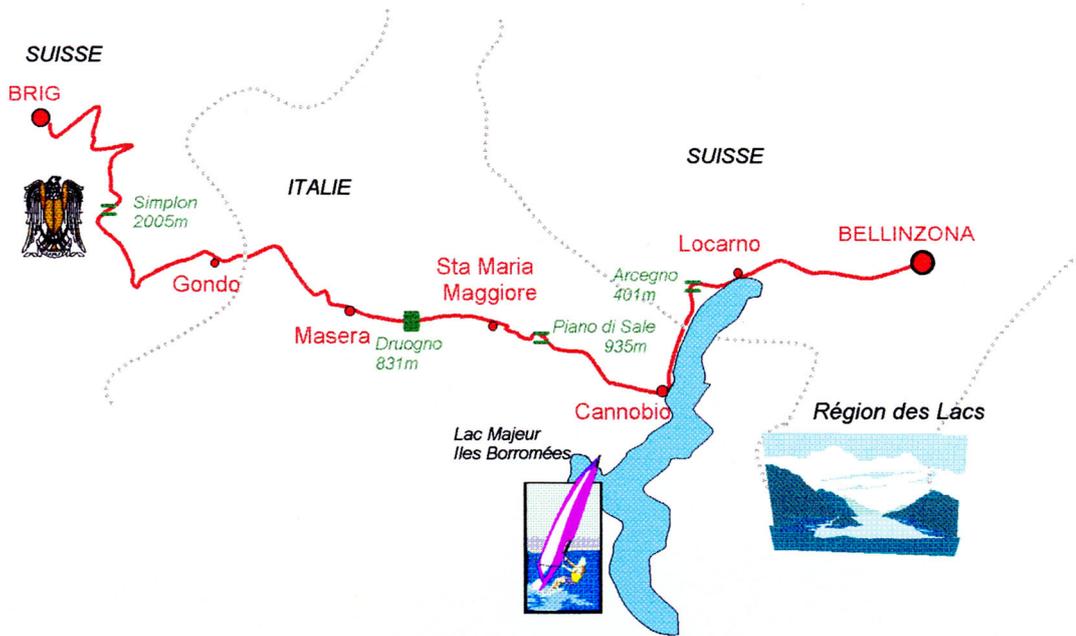
Pierre JAILLET, 44 ans, quelquefois appelé Joseph

Les petits plaisirs du cyclo-randonneur

Dans la traversée de Sierre, nous roulons en file à une allure soutenue. Toujours vent arrière. Au moment où nous allons doubler une jeune fille élancée, qui marche d'un pas énergique sur le trottoir, une rafale soulève très haut sa minijupe. Les plus proches sont affirmatifs : cette belle gretchen romande ne portait pas de culotte et ses fesses étaient superbes. Assommés par la chaleur, nous ne parlions plus depuis longtemps, quand soudain Pierre de sa voie douce : « ... *le vent a quelquefois du bon...* » et Gilou « ... *moi qui l'ai en horreur, je vais changer mon point de vue : non seulement il nous pousse, mais aussi il nous charme...* »

Gilbert

DEUXIEME JOUR - de BRIG à BELLINZONA



Nuit à Bellinzona

Les chambres sont spacieuses, avec un grand balcon commun... qui domine directement la gare très très animée : haut-parleur, coups de marteau sur les roues, manœuvre des trains, nous n'en perdons pas une miette...

Eliane qui voulait téléphoner le lendemain matin pour réserver un hôtel à Chiavenna, décide d'y renoncer : mieux vaut désormais réserver "de visu"... et loin des gares. D'autant plus que Gilou nous prédit que le prochain sera en bordure d'un aéroport...

Pierre distribue ses comprimés pour dormir ; Michel et Micheline mettent leurs boules quiès et les autres hésitent entre fermer la fenêtre et mourir d'étouffement, ou laisser la fenêtre ouverte et compter les trains, voire les voyageurs. Eliane, pourtant claustrophobe, craquera vers minuit et fermera toutes les issues...

Gilbert



Simplon pass

Dans le Simplon, il n'y a rien à faire ; enfin presque. Le génie suisse a tout organisé : de viaducs en tunnels, la route monte régulière et légère dans le petit matin frais. Et le cyclo admiratif et à l'aise se demande si un fil invisible ne le tire pas irrésistiblement jusqu'au pied de l'aigle minéral où il sera photographié.

Bernard /Marc



TROISIEME JOUR - de **BELLINZONA** à **VILA DA CHIAVENNA**

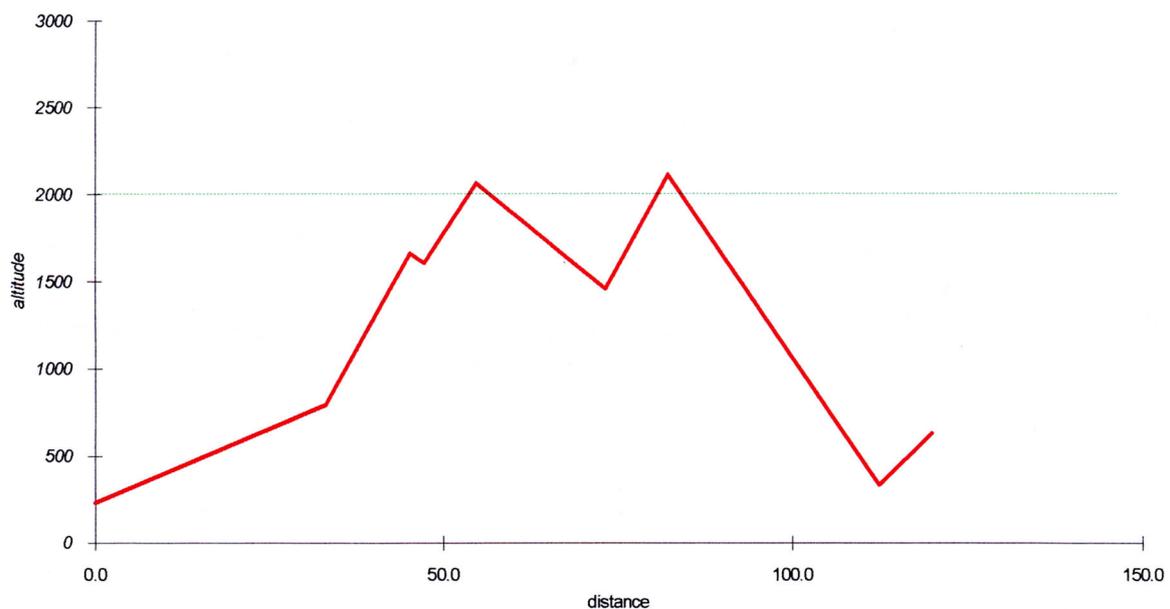


Le San Bernardino

Après une longue approche vers Mesocco, la route se redresse brutalement et love ses lacets autour de la chaussée moderne, où circulent d'énormes poids lourds.

Agréable surprise ! Les 500 derniers mètres du col sont plats car la route longe un joli petit lac qui porte le nom de Moesola : il conserve de belles eaux indécises qui hésitent entre la voie du nord, vers le Rhin et les froidures des lands germaniques, et celle du sud, vers le Pô et les canicules des plaines vénitiennes.

Gilbert



Le Rheinwald

Au bas des superbes lacets du San Bernardino, pour rejoindre le village de Splügen, nous empruntons une curieuse petite route étroite, qui suit fidèlement le tracé de l'autoroute dont elle est séparée par un grillage : comme la pente est favorable, nous roulons à grande allure et les sensations sont garanties quand nous croisons une voiture...

Dans cette haute vallée rhénane, les villages - Hinterrheinn, Nufenen, Medels - sont parfaitement alémaniques, fleuris et bien propres, les maisons sont ornées de fresques colorées, les églises lancent vers le ciel leurs clochers à bulbe... C'est la fenaison et l'activité est intense. Nous doublons de curieux petits tracteurs chargés d'un foin odorant. C'est un autre monde, semblable à celui des contes de fées...

Gilbert



Splügen pass

Nombreux lacets réguliers jusqu'au poste frontière, puis "dégringolée" d'une falaise où l'homme a fait ce qu'il a pu pour ôter l'envie à la chaussée de disparaître dans le ravin : mon coup de coeur.

Gilou



Etape

A Vila da Chiavenna, l'hôtel est simple mais très sympathique. Les chambres sont grandes et donnent côté cour ou plutôt côté torrent, c'est à dire que la nuit devrait être plus calme, sans vacarme de trains ou de voitures. Dîner succulent sur la terrasse qui nous a été réservée. La patronne est enjouée et volubile mais ne parle pas un mot de français. Comment dit-on Ricard en italien ? Michel, qui a repéré la bouteille, part avec notre hôtesse pour la lui montrer du doigt. A son retour, il nous apprend que *Ricard* se dit *Pernod* en italien mais il ne sait pas qu'il sera servi avec... de l'eau gazeuse. On fait mieux comme apéro mais nous avons bien ri. Régala au dîner avec une entrée à base de pâtes, spécialité locale dont j'ai oublié le nom, et régala encore avec les escalopes de veau.

Gilbert



Canicule

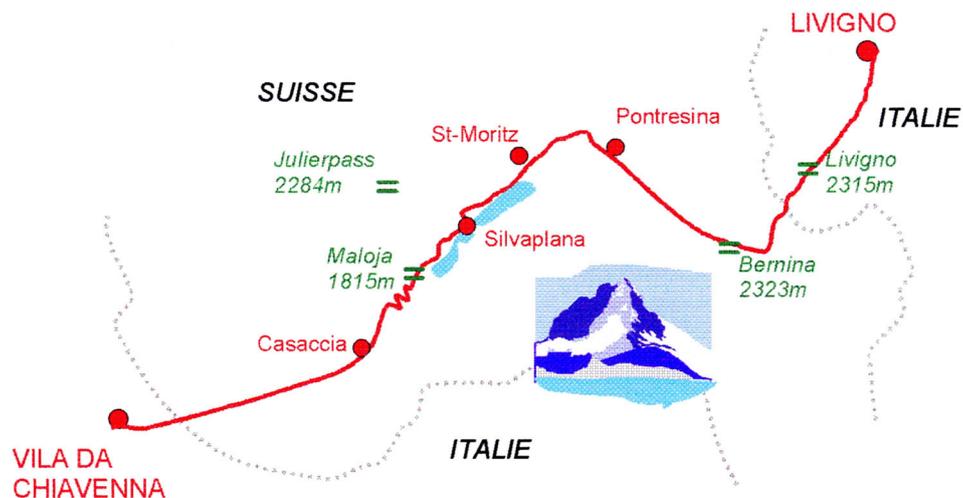
Arrêt et rafraîchissement offert par Gilou à Campodolcino. Deux jeunes italiennes bien rondes et court vêtues s'aspergent d'eau... pour se rafraîchir. Des dentelles vaporeuses collent à la poitrine bien remplie de l'une d'elles. Et Bernard qui lorgne sans vergogne sur un téton à moitié découvert (comme les autres, soyons honnêtes !) : « *C'est pas le moment de m'exciter, je ne pourrais pas répondre !* ». Eclat de rire. Quoi qu'il en dise, il a retrouvé la forme et digéré la caniculaire ascension du San Bernardino !

Gilbert



San Bernardino et Splügen vus par Guy Perpère

QUATRIEME JOUR - de VILA DA CHIAVENNA à LIVIGNO



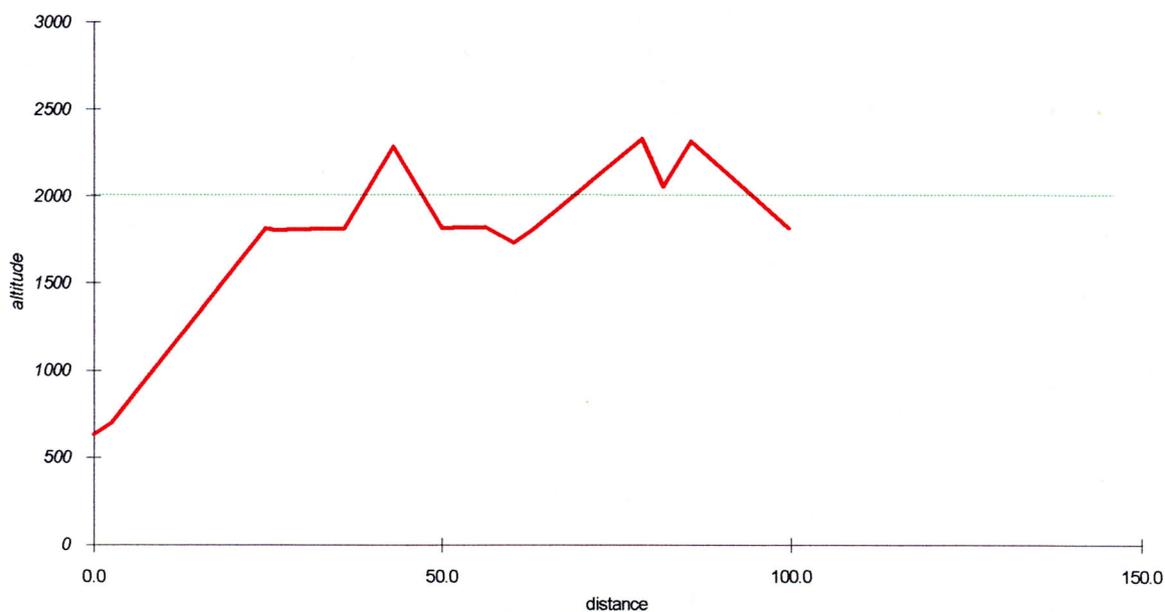
Bonheur total

Les paysages sont grandioses. Le pic Bernina, qui culmine à plus de 4000 m, expose ses superbes glaciers et un petit train rouge serpente dans les alpages. Nous faisons une halte dans une auberge peu avant le sommet pour savourer une bière et nous prélasser quelques instants en méditant ces mots de Bernard Courrier, notre prédécesseur 4 ans plus tôt sur cet itinéraire de rêve :

« Au sommet du Bernina, nous buvons un cappuccino, les jambes étendues sur la terrasse, face à des cimes pures et enneigées.

- C'est beau, soupire Jean-Pierre, et à ce moment nous ressentons tous les deux le bonheur total de notre aventure. Nous souhaitons à tous les cyclotouristes de venir s'asseoir un jour sur la terrasse ensoleillée du Bernina »

Gilbert



Départ matinal et première ascension

Le petit déjeuner, initialement programmé à 7h30, est difficilement servi vers 7h45 malgré les efforts de la patronne qui s'agite beaucoup. Déjeuner néanmoins copieux, pains ronds, coquilles de beurre. Gilbert tente de nous faire peur en lisant le passage écrit par Bernard Gourrier sur la journée qui nous attend. Que nenni, l'estomac a le dernier mot, Gilbert renonce. Pagaille complète pour payer, la patronne réclame une note globale, à nous de nous dépatouiller avec nos traveller's, argent suisse, lires, cartes bleues... Tout s'arrangera même s'il faudra taper dans la cagnotte ! Au dernier comptage, il en manquait encore.

Départ tranquille, toujours sous un grand beau temps. Tiens, une frontière, Italie vers Suisse, petite frontière, dans un petit village mais nous sommes obligés de slalomer entre d'énormes camions. Et les travaux continuent. Ce matin, l'ambiance est au beau fixe, Pierre s'extasie devant la beauté du paysage, son accent inimitable me fait sourire. Bernard/Marc s'applique toujours autant, Bernard et moi déblatérons sur les Guignols de l'Info. J'apprends que son garçon a le surnom de "Papin", charmant non ? Et que c'est un joueur de foot. Ah ces footeux... Ça monte encore et toujours d'une manière agréable certes, mais sûrement. Comment s'appelle-t-il celui-là ? Le Maloja qui s'enfonce dans la forêt. Enfin, je crois, parce que le camion qui vient de nous doubler, il me semble l'avoir aperçu là-haut, au-dessus de moi - oui et l'affaire se confirme lentement mais se confirme - la pente se dresse, les virages sont plus serrés, la transpiration plus abondante... peut-être parce qu'il fait de plus en plus chaud. C'est devenu presque une confirmation, les voitures qui me doublent m'indiquent que la pente n'est pas encore finie et loin de là... mais c'est beau, tellement beau !

Gilou

Nos accompagnateurs grassement assis sur un talus herbeux à l'intérieur d'un lacet, nous encouragent, nous photographient, nous admirent peut-être... Ils nous rejoignent au sommet avec la bonne idée d'apporter des fruits. Après l'effort, le réconfort. Ah ! Que c'est beau !

Gilbert



Déjeuner

Nous retrouvons nos compères au bord du lac de Silvaplana, dans un coin sympa, au bord des barques. Quelques gouttes de pluie à la fin du repas ; juste pour nous pousser à repartir.

Gilou



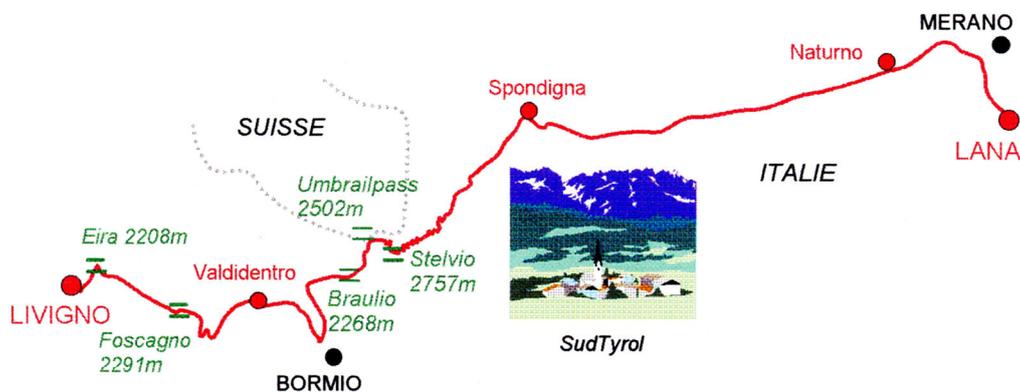
Bernina pass

Je me sens minuscule, fourmi dans l'univers écrasant des glaciers essoufflés, qui s'ouvrent largement sur le soleil, comme un appel de Dieu.

Bernard /Marc



CINQUIEME JOUR - de LIVIGNO à LANA

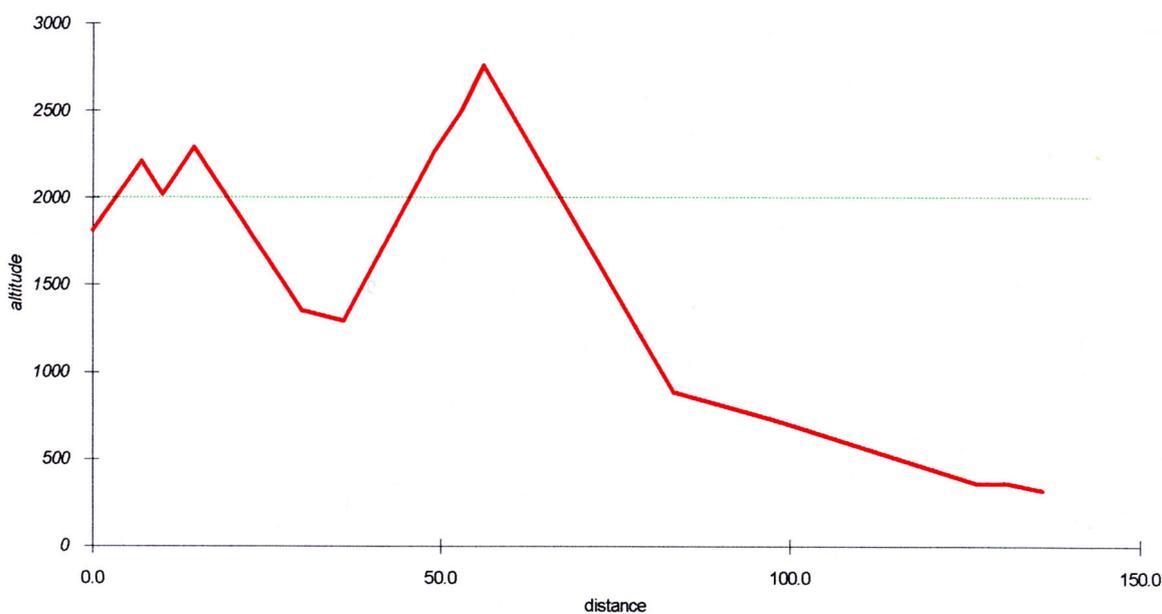


Ivresse matinale

Ce matin est un matin qui n'est pas comme n'importe quel matin... Le 14 juillet m'a souvent apporté quelques souvenirs, disons extraordinaires. Et celui-là ne faillit pas à cette espèce de tradition, de coutume, qui veut que justement aujourd'hui, ça va être gratiné ! Pensez donc, le Stelvio, 2757 mètres... Si on m'avait dit qu'un jour... Je ne l'aurais pas cru, tout simplement.

Aujourd'hui, je me sens le roi, je suis le plus fort, le plus grand, je domine tout, je vais faire le Stelvio et dans Thonon-les-Bains - Trieste, ce n'est qu'une simple formalité.

Gilou



Stelvio



Le monstre n'était pas aussi terrible que nous l'avions craint. Photos sous tous les angles et grandes chopes de bière pour fêter l'événement. Des skieurs slaloment sur le glacier... A chacun son truc...

Gilbert



La sacoche de Bernard est tombée sur un petit névé dix mètres en contrebas. Par chance, elle s'est arrêtée dans une mini-crevasse et son contenu ne s'est éparpillé que sur une dizaine de mètres. Avec l'aide de Michel et de Gilles, rechaussé de ses tennis, la récupération put se faire sans trop de difficulté. Mais Bernard a bien failli rester sans papiers et nous sans cagnotte.

Gilbert



"Elémentaire, mon cher..."



- Un, deux, trois, quatre...

- Allons, Holmes, un médecin de sa Majesté sait bien que la série des nombres est illimitée.

- Erreur sur le sujet, mon cher Watson, je compte les lacets du Stelvio, de haut en bas numérotés.

- Dix-sept, Holmes, voici un cyclo qui stoppe (mot d'origine anglaise tout à fait adapté au sujet, et que le dictionnaire a adopté, M. le Ministre), et quelques lacets plus bas en voilà un autre, arrêté au bord du précipice. Sont-ils fatigués des poignets pour avoir tant freiné ?

- Elémentaire, mon cher Watson, ces cyclos ne freinent jamais (en fait le premier cyclo est Pierre, le second, plus bas, est Gilbert) ; voyez comme ils braquent l'objectif de leur appareil pour immortaliser la cascade des quarante-huit lacets.

- Bien sûr Holmes, c'est évident, c'est beau.

Pourtant, ce que ces deux détectives ignorent, c'est l'ampleur du drame qui se noue au sommet, sous les yeux de Fausto Coppi : Bernard, en rappel le long d'une paroi grillagée, descend récupérer quelques mètres plus bas la sacoche qui lui a échappé.

Bernard / Marc

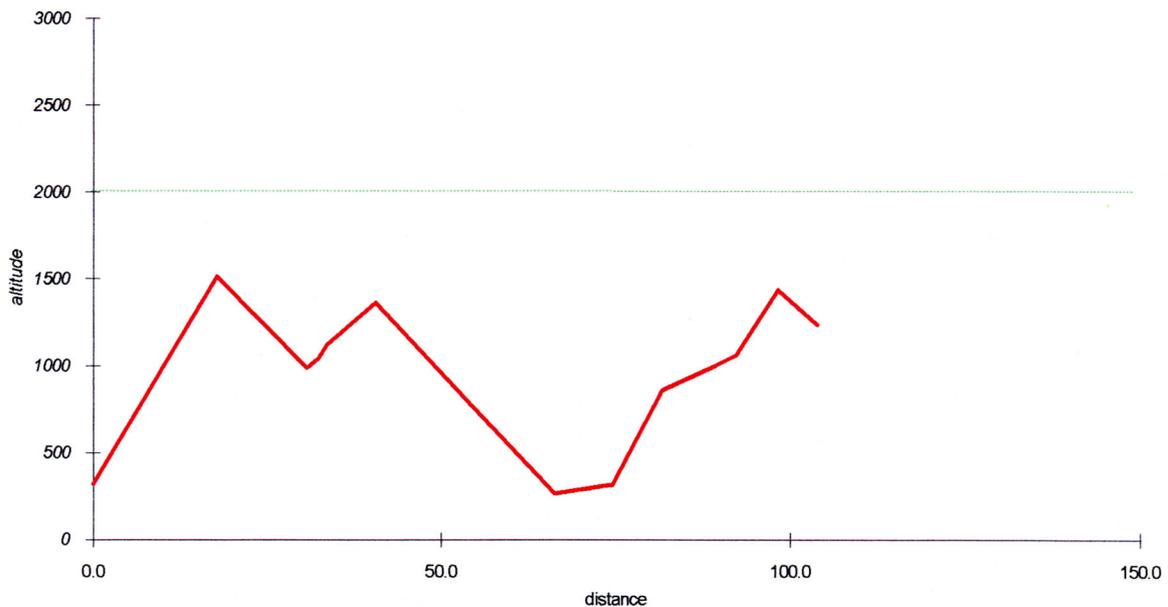
SIXIEME JOUR - de LANA à ORTISEI



Entrée en Dolomites

Après la rude et chaude ascension du passo della Pelade et les achats à Fondo, après l'agréable pique-nique près d'une belle et fraîche fontaine et les cuivres du passo della Mendola, la traversée de Bolzano et le secteur en fond de gorge, entre train et autoroute, sont longs, brûlants, sans intérêt. C'est à Prato all'Isarco (Blumau) que s'ouvre pour nous l'accès aux Dolomites : ce n'est pas une porte mais un col de 7,5 km qui conduit au superbe village de Fié alla Sciliar. La route grimpe à 7% le long d'une muraille chauffée à blanc. Là-haut, bien haut, un bulbe de clocher, des pâturages d'un vert intense sur un fond de murailles grises.

Gilbert



Oubli

Comme la Bernina, le Mendola est un col dissymétrique que nous aurons gravi du côté facile. Un pointage facultatif des cartes de routes est prévu. Je le sais puisque j'en ai parlé au cours de l'ascension. Mais je suis préoccupé parce que j'ai épuisé mes diapos : il faut que je trouve un film. Dans la première boutique, la date limite d'utilisation de la bobine que l'on me propose est passée depuis 10 mois ! Heureusement que je suis encore lucide. Pas de diapos dans la seconde. Enfin j'en trouve dans la troisième. Vite, je recharge mon appareil pour prendre les copains qui admirent les plateaux de cuivre...

OK, tout est paré ? Alors en route pour la descente, qui est belle, rapide, agréable : les vues sur la vallée de l'Adige sont superbes. Arrêt/regroupement en bas. « *M...., j'ai oublié de pointer les cartes ! Tant pis, le pointage est facultatif et puis j'ai la photo des cuivres... G.Rossini devra s'en contenter.* » Dommage quand même car ça fait un peu désordre sur nos cartes de route...

Gilbert



Tout ce qui brille n'est pas or

Nous étions prévenus. Au hasard d'une descente et d'un crochet de la route, voici l'avant-garde étincelante au bord du fossé.

Mais au col c'est autre chose ; c'est l'abondance d'une armée de cuivres immobiles, hésitant entre jaune et vermeil, pleins ou ouvragés, larges ou mesquins, plats ou creux, flamboyants, attirants.

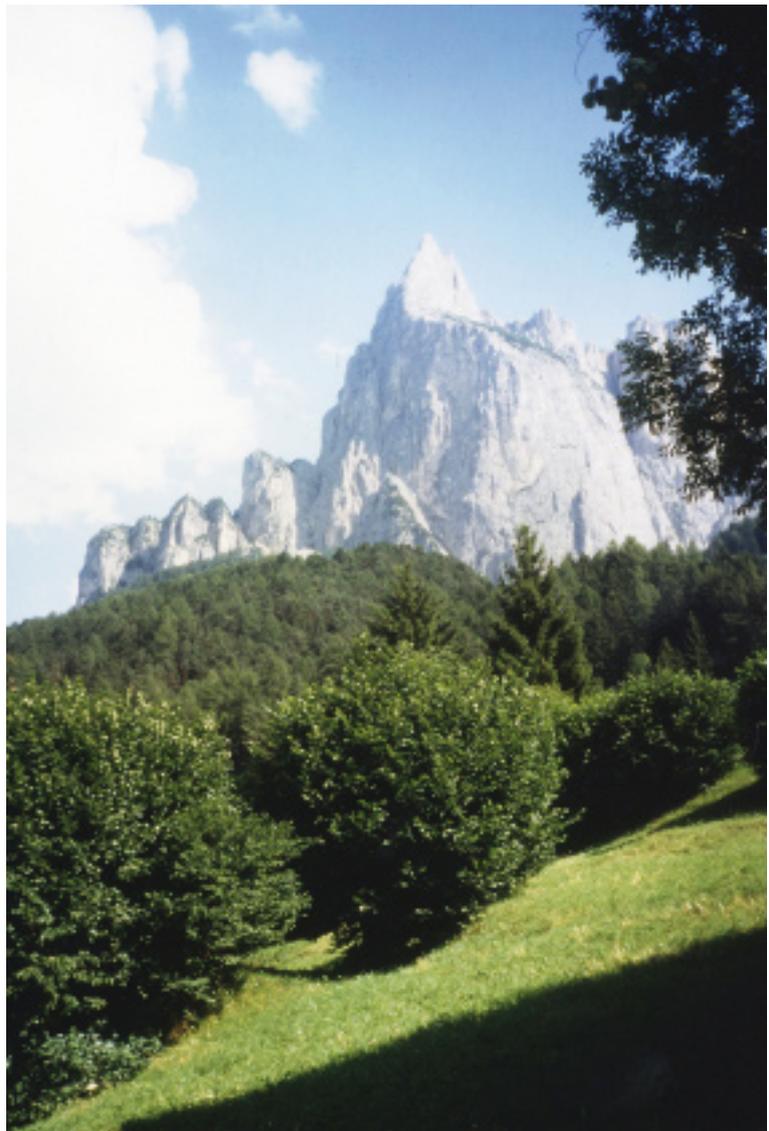
Stalactites pendues ou stalagmites dressées sur présentoirs, voilà la "caverne d'Ali" où, "baba", s'extasie le cyclo, qui dans ce bref moment de délire, songe à dépenser quelques liras.

Bernard / Marc



"... nous ne tardons pas à être saisis par la beauté magique des lieux. Juste devant nous se dresse notre première paroi dolomitienne. Comme dans les livres. Vertigineuse, à la fois grise et rosée, presque éblouissante sous le ciel de cumulus. Si présente, si fière avec ses villages de conte de fées à ses pieds où pointent les clochers à bulbe..."

Bernard Gourrier



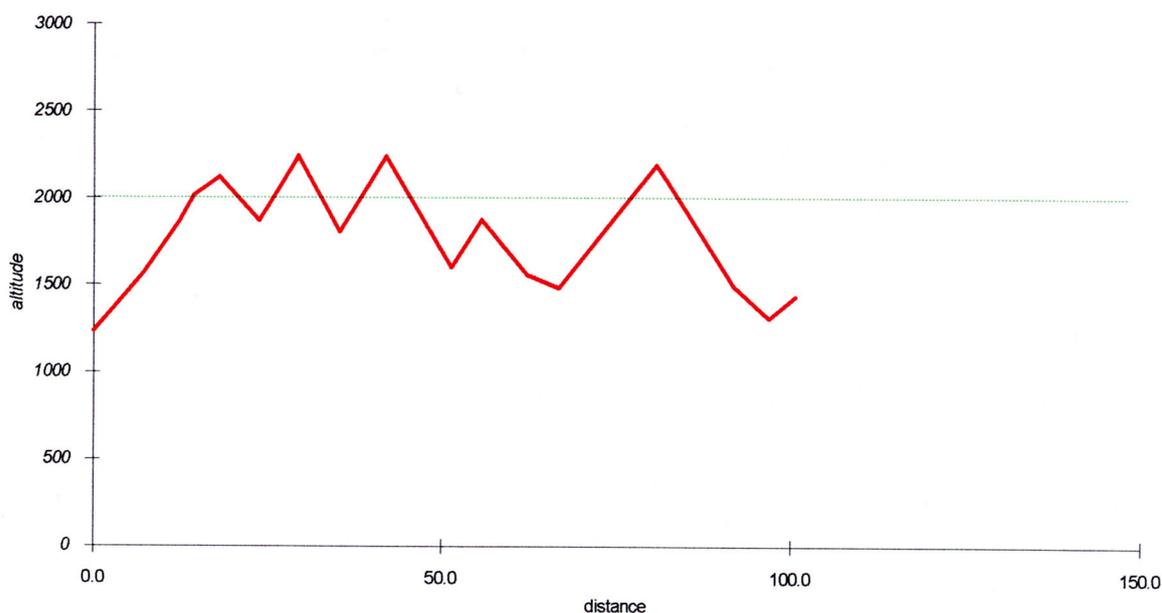
SEPTIEME JOUR - d'ORTISEI à COLLE SANTA LUCIA



En plein coeur des Dolomites

Majestueuses. Un appel au calme et à la sérénité. Gardena, Sella, Pordoï, des cols splendides, des routes juste au pied de murs indescritibles, tellement beaux, tellement grands. Nous pédalons dans l'ombre des sapins et des parois, pour éclater de bonheur au grand soleil tout là-haut. Nous sommes comme des fourmis dans l'immensité des lieux – saisissant !

Gilou



Décor et nature



... la décoration des maisons, l'harmonie des couleurs, le faste des hôtels sont à la hauteur de la réputation touristique de cette région...

Gilbert



... nous déjeunons en haut, devant un grand pré où s'ébattent quelques vaches. Spectacle intéressant, c'est beau une vache qui mâche...

Gilou

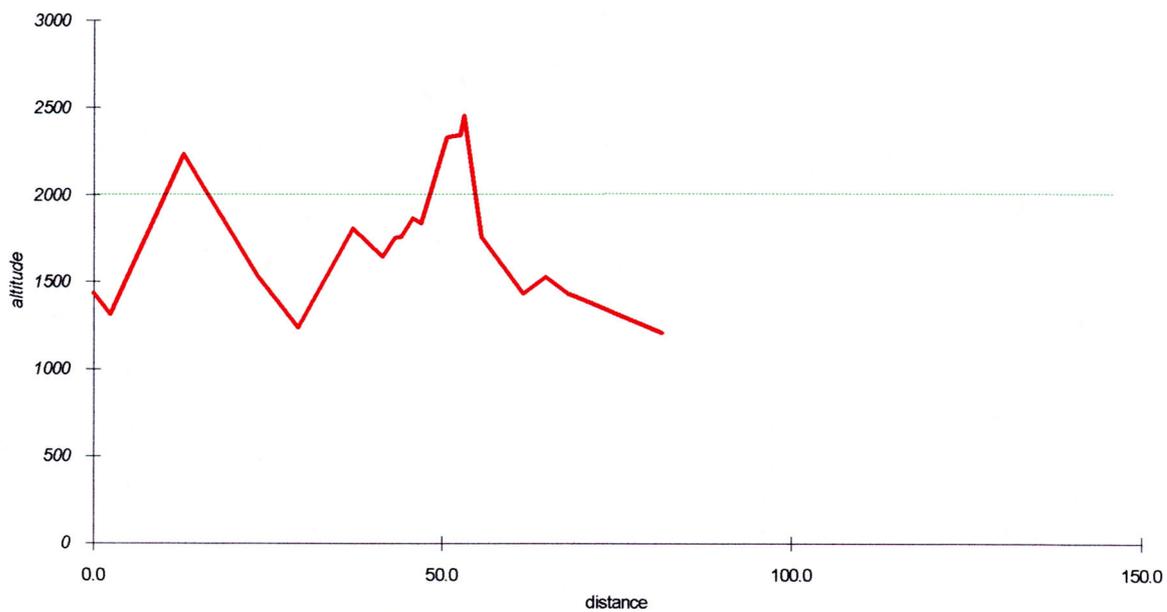
HUITIEME JOUR - de COLLE SANTA LUCIA à DOBBIACO



Longères et les Tre Cime di Lavaredo

« Un paysage minéral d'une rare beauté, sans doute l'un des plus grandioses de la planète. »

Georges Rossini





Giau

Il n'y a rien ; et pourtant il y a tout : à l'horizon, trapue, carrée, plate, burinée, hésitant dans la lumière du matin entre le blanc , le jaune, le rose, se dresse la "mesa" d'un Dolomite qui, Ô Vanité, semble m'apostropher :

« *Pauvre sot, serais-tu capable de monter sur mon dos ?* »

Bernard / Marc



Tre Cime
di Lavaredo

Autocars, motos, voitures, vélos,
randonneurs hollandais...

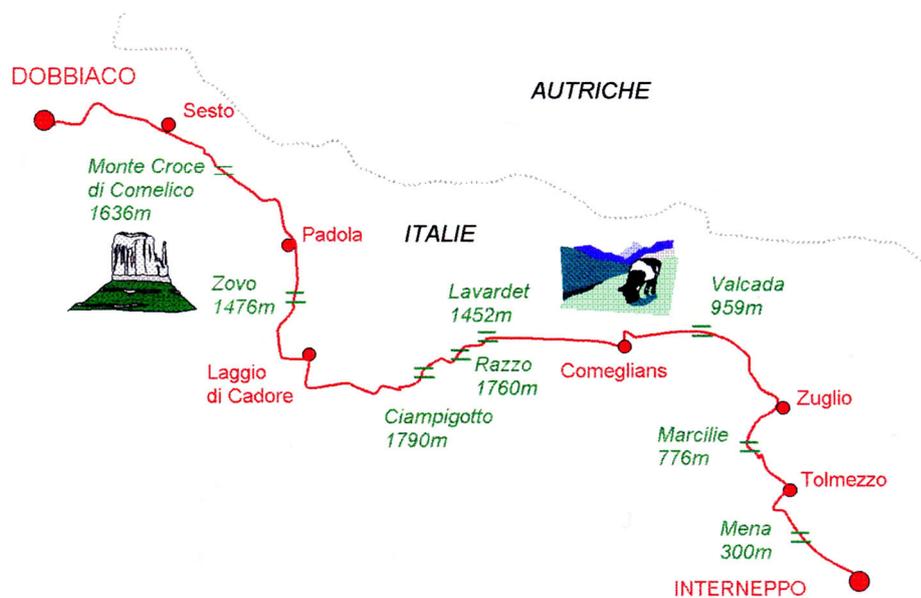
Tout le monde au Longères. Autant
le col est dur, autant le paysage est
d'une beauté rare, la panacée dans
le monde du vélo. C'est vraiment à la
grandeur de l'effort. Tellement féé-
rique que je m'arrête deux fois pour
voir encore mieux et surtout pour
refroidir la chaudière... Le point final
du col n'est pas notre point final car
nous voilà sur un chemin de pierres,
un bon muletier qui nous mène vers
les Trois Cimes du Lavaredo.

Dolomites je vous aime. !

Gilou



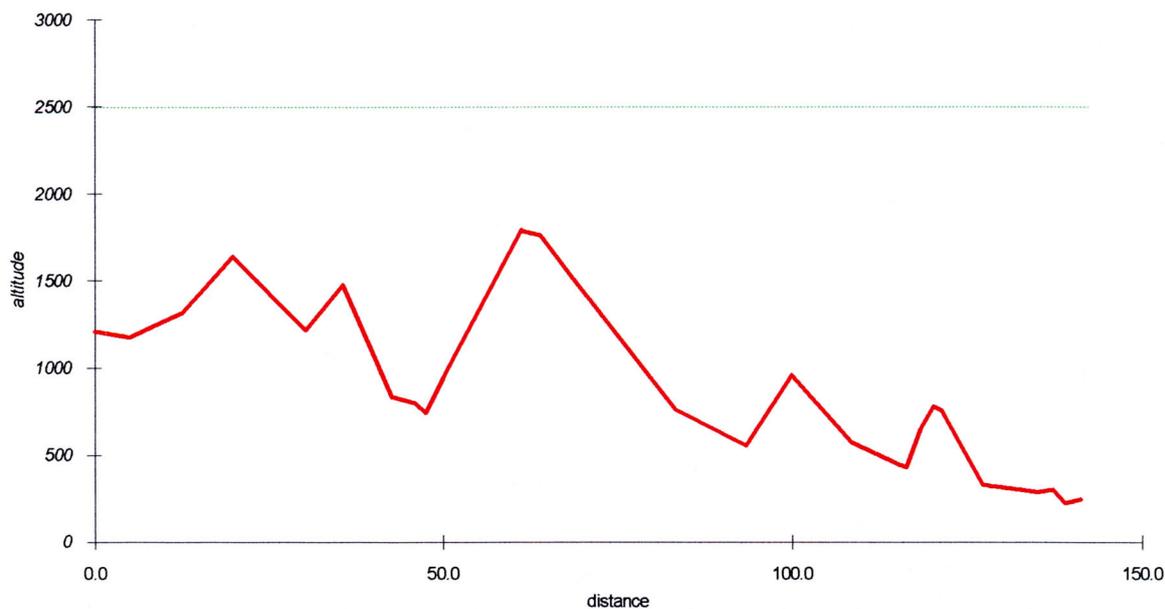
HUITIEME JOUR - de DOBBIACO à INTERNEPPO



Réception

Le ciel est de plus en plus sombre et nous pédalons de plus en plus vite. La réception de quelques gouttes nous fait mettre les capes tandis que la réception à l'hôtel nous fait mettre dans nos petits souliers. Eliane a été reçue comme une touriste dans une finale de pétanque... et la patronne est sympa comme une porte de clinique. Remarquez, c'est pareil avec tout le monde, comme ça, pas de "favoritisme"... Il fait un véritable déluge qui va durer toute la nuit. Demain TRIESTE !

Gilou



Souffrances



Fatigue, manque de motivation : les troupes sont fatiguées et le col de Ciampigotto va être en effet désastreux, un col traître où l'on croit arriver et qui continue encore et encore, sur une route défoncée, pleine d'éboulis, putain de col, personne, un silence... religieux. Gilbert est devant avec Pierre... et puis y'en a derrière. J'en ai marre. Bernard me rattrape, tout sourires. Sacré Bernard, je l'aide à passer, allez les "bons... Beaune" ! On aura été un sacré groupe, homogène, solidaire, complaisant, le vélo pour le vélo, et puis la simplicité de chacun a fait l'harmonie du groupe. Ah ces

Beunois ! Mais ce col qui n'en finit pas. La montagne, il faut toujours s'attendre au pire, et le pire il est là. Cette trouée dans les arbres que je croyais être le sommet, et non faut encore pédaler, que d'émotions... Bernard est parti devant, roule, roule Bernard ! Chacun son jour, hier moi, aujourd'hui toi. C'est marrant ça, un jour t'es bien, le lendemain t'es foutu, le surlendemain t'es neuf. Va comprendre, on roule comme on aime...

Gilou

Qu'il fait chaud ! Le maillot (il est trop épais ce maillot de club) colle à la peau et, comme tous les jours, je m'active dans ma sueur. Allez petit ! Appuie. Facile à dire. Courage ! Un peu plus loin il y a un passage à l'ombre. Le but, le tournant, rien de plus ; je n'ose espérer le sommet et l'espoir s'effondre après chaque lacet. Mais tu rêves ! Regarde la muraille devant toi, il faut la passer.

La route se détériore, il n'y a plus de goudron : il ne manquait plus que ça ! Sûrement un court passage. De grosses pierres, des lits de graviers encombrant la chaussée. Où vais-je ? Et ça ne s'améliore pas. Il faut forcer, le vélo saute sur le rocher, dérape dans l'ornière : sûr, je vais tomber. Et l'ombre ? Je la cherche du côté de la falaise à présent ; oui, mais c'est mouillé : je risque de crever et ce n'est pas le moment ! Je choisis le soleil et voici les mouches qui m'en veulent ; je les chasse d'un geste lent mais suffisant ; pourtant elles insistent.

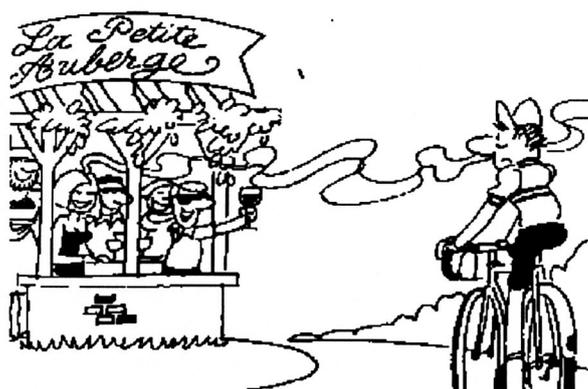
Encore des lacets et des passages de cailloux, et la chaleur, et les mouches : ça suffit ! Où est-il ce sommet ? Je n'en puis plus, c'est épouvantable, je suis vraiment tombé très bas. Ce matin, j'en ai même pleuré derrière mes lunettes, c'est la galère, le moral en a pris un coup aussi. Je leur en veux d'être si frais. C'est tant pis pour toi, fallait pas venir !

Bernard / Marc

... et réconfort

Ah ce demi là-haut dans la seule maison en haut du col et qui fait bar en plus ! Michel et Micheline sont là, pleins d'attention devant les mines défaites - « Fais-nous rire Michel ! » - et nous passons alors un moment rare, dans la complicité de l'effort. Avec la lassitude qui nous envahit, insensiblement un bonheur nous prend, tout simplement le bonheur d'être là, à ce moment, moment plein de complicité et d'émotion.

Gilou



Bientôt un vent frais, de face, fait frissonner ma sueur : le col ! Mais personne. Encore un faux plat, et je les vois, assis sous un parasol, devant une petite auberge, appréciant bière ou café.

Les regards se tournent vers moi, ils ont sans doute pitié, mais je n'ai pas la force d'avoir honte de ma prestation. « Qu'est-ce que tu prends ? – Rien. » Je n'ai envie de rien, si ce n'est de m'asseoir et d'apprécier l'absence du pédalier. Puis la volonté revient, un café "longo" et des pêches me font du bien. Les minutes passent, éternelles : je suis bien, il fait bon.

Bernard / Marc

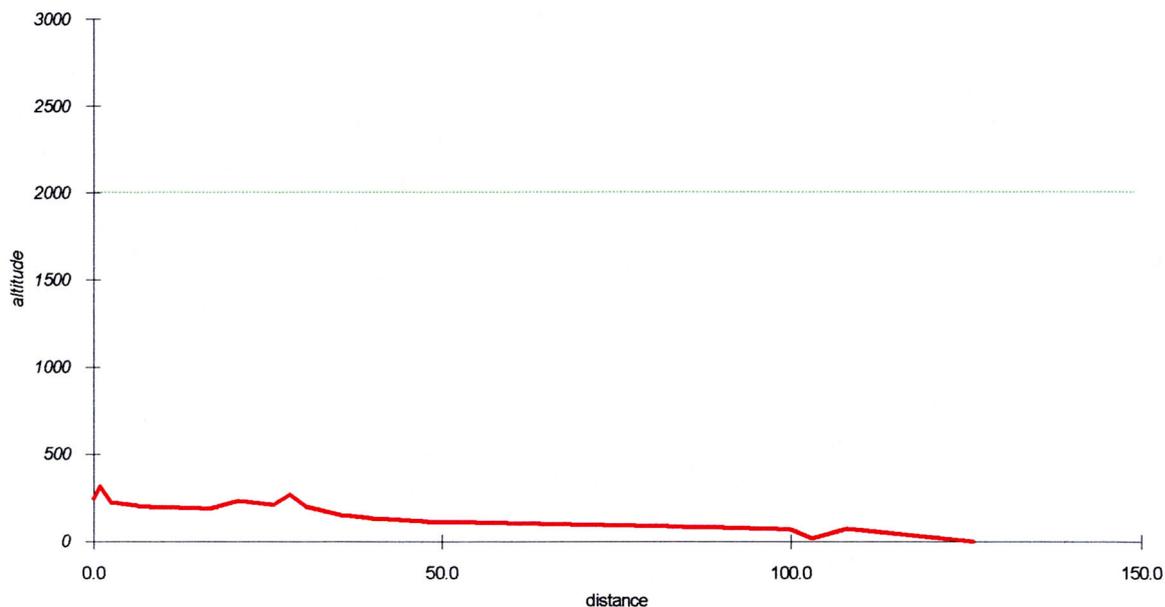
DIXIEME JOUR - de INTERNEPPO à TRIESTE



Emotion

Trieste est là, c'est inscrit sur les panneaux. Il fait une chaleur accablante et les voitures qui doublent sont de moins en moins supportables. Je me sens comme chargé d'émotion, comme stressé par l'arrivée à Trieste, car je n'ai pas encore vraiment réalisé que c'est fini, fini, fini, plus que quelques kilomètres, dans une trop courte ou trop longue ligne droite...

Gilou



Le panneau TRIESTE est là.

" Putain, je ne le crois pas ! "

Aucun pépin grave, pas de chute, même pas de crevaison, que dire, quelques mots sur ma constipation ? Bof ! Sur les quelques bris mécaniques ! Bof ! Rien de bien consistant.

La légère induration de Bernard Marc, soignée à l'alcool à 90°, s'il vous plaît ! Pour un garçon qui a horreur de se mettre en danseuse sur un vélo, cela peut être gênant. Pas pour lui, surtout avec plus de 2000 m de dénivellation par jour... Salut Prof !

Et Pierre, planqué derrière sa barbe, toujours le sourire, avec l'accent rassurant, lui qui croyait qu'un demi de bière pouvait lui faire mal...

Et le père à Papin, un cyclo fou mais pas fada, disons à la folie mesurée, vélo oui mais le reste aussi, charmant garçon à la force tranquille.

Gilbert, l'homme sans qui tout cela n'aurait pas eu lieu... merci pour tout, même si nous avons dû te supporter ! Tu nous a encore plus traîné, seul contre tous, le premier en haut, le premier arrivé, le premier parti, tu connais tellement la route que j'ai cru que tu la faisais la nuit, en reconnaissance !...

Et nos accompagnateurs, la charmante Eliane, tranquille. Micheline sympathique à souhait, Michel, le "pince sans rire".

Ouais, un beau voyage, qui en appelle d'autres...



Gilou, le Montpelliérain



INTERDIT D'OUBLIER

Je n'oublierai pas Vacheresse et ce lit d'une nuit qui sous moi gémissait, le Pas de Morgins et ses deux douaniers blasés par les Thonon-Trieste, le Simplon Pass, mon premier 2000 où j'ai carburé "au sans-plomb", son profil suisse organisé, notre premier déjeuner autonome à Masera, près d'une fontaine à l'ombre, surveillée par deux mitrailleuses de la guerre passée, la montée "au couteau" avec Gilbert dans le Druogno, et son sommet où nous avons bavardé avec un "cafetier" italien... de Monaco.

Je ne peux pas oublier le vélociste de Cannobio, qui a soigneusement "recalé" ma chaussure et mon porte-bagages, qui pour me faire patienter a gentiment allumé sa télé ; le lac Majeur, bleu à perte de vue, Bellinzona au nom si doux, mais dont les trains ont rythmé notre sommeil ; le San Bernardino, en travaux jusqu'en haut ; et les lacets serrés du Splügen Pass, si difficiles à dénouer d'un côté.

Non, je ne peux pas oublier le mur impitoyable, mais verdoyant et frais, de la Maloja ; le cadre majestueux et écrasant de la Bernina où Gilbert a jeté son vélo pour courir photographier un petit train de rien du tout, qui se tortillait dans la vallée ; Livigno et son auberge où l'équipe "rivale" de Dunkerque animait la salle à manger de ses éclats de rire ; le paysage si tyrolien d'Ortisei où nous avons manqué coucher sur la paille ; et le Stelvio si haut, couronné de boutiques, sa descente serrée sur quarante-huit "tornanti" numérotés.

Interdit d'oublier le décor "western" des Dolomites, d'oublier l'ascension dure et qui dure du Giau, doublée de l'infamale grimpe de Longères où chaque coup de pédale est une douleur. Oublier ma "dérive" dans le Ciampigotto et la Sella Marcilie ? L'orage qui nous a escortés, mais ratés une fois de plus, avant Interneppo ? Udine et le dernier pot "à cinq" au bord d'une place, le matin, où les robes légères de jolies Italiennes animaient l'immobilisme d'un passé monumental ? La joie d'en avoir terminé... et le regret quand l'Adriatique a surgi au ras d'une montée ?

Car comment oublier, de la "postposition" où j'ai si souvent traîné, le cuissard "boy-scout" de Gilbert et son dos "maillotté" fuchsia, l'ombre fine de Pierre le long du fossé, l'éponge de Bernard, placée entre le tissu et la peau et qu'il n'a jamais jetée, le bleu "muciste" de Gilles, découpé par la forme du sac à dos, que la défaillance de sa sacoche de selle lui a imposé ? Comment oublier soupers et chambrées, de nos accompagnateurs l'œil soucieux pour notre santé, dix jours de chance ensoleillée, et les cris dans les tunnels : Allez le MUC ! Forza BEAUNE !

Bernard-Marc

LES SOURCES

Impressions de voyage, de Bernard/Marc Barbé..... pg 33

de THONON à TRIESTE, par Gilles (Gilou) Diet..... pg 39

Le Journal de route, de Gilbert Jaccon..... pg 49

... et les photos choisies de tous... ou presque

THONON - TRIESTE - IMPRESSIONS DE VOYAGE

par Bernard BARBE

DE "BRIG" ET de BROCC

Le long du Rhône

Cinq cyclos sur une jolie petite route suisse, écrasée de soleil où strident cigales et bruissent pédaliers. A gauche, l'œil vite arrêté ne peut que s'élever le long de l'abrupt impressionnant, piqueté d'un vignoble suspendu, émietté. A droite, la route copine avec le Rhône qui tantôt "s'ébroue" (mot cher à Gillou quand il va à ses ablutions matinales), tantôt se perd dans le silence des vergers de poiriers et de pommiers soigneusement rangés, qui "pointillent" épisodiquement l'amitié du fleuve et de la route.

Simplon pass

Dans le Simplon, il n'y a rien à faire ; enfin presque. Le génie suisse a tout organisé : de viaducs en tunnels, la route monte régulière et légère dans le petit matin frais. Et le cyclo admiratif et à l'aise se demande si un fil invisible ne le tire pas irrésistiblement jusqu'au pied de l'aigle minéral où il sera photographié.

D'étape en étape

Ah ! ah ! Voici Bellinzona, comme j'ai foi en moi ! Livigno bientôt, Oh ! oh ! mais costaud encore, je le suis. C'est à Ortisei, Hi ! hi ! hi ! le début de mon dépit. Et à Selva di Cadore, Hé ! hé ! c'est loin d'être gagné.

Splügen pass

Nombreux lacets réguliers jusqu'au poste frontière, puis "dégringolée" d'une falaise où l'homme a fait ce qu'il a pu pour ôter l'envie à la chaussée de disparaître dans le ravin : mon coup de foudre.

Bernina pass

Je me sens minuscule, fourmi dans l'univers écrasant des glaciers essouffés, qui s'ouvrent largement sur le soleil, comme un appel de Dieu.

Mystère

Micheline - Tu n'as pas vu Gilbert ?

J'arrive au sommet du Stelvio.

Moi - Non, il devrait être là depuis un moment ; il était loin devant moi, et il n'y a qu'une seule route...

Je me dirige vers une de ces boutiques à souvenirs qui donnent au Stelvio son air de fête. A mon retour, Gilbert est là.

Lui - Tu as fait pointer ta carte à Giogo di Santa maria (2 498 m; le Stelvio, 2 757 m) ? Il faut redescendre.

Moi - Mince, ce n'est pas vrai, je n'y ai pas pensé.

Là résidait l'énigme. Pendant que je montais, visage vers le goudron, obnubilé par le sommet, Gilbert faisait tamponner toutes les cartes à la frontière suisse, sur ce petit crochet de l'étape que j'avais oublié.

Sourire

Comme il m'a fait plaisir le sourire que me rendit la réceptionniste, à l'entrée de l'hôtel Germania à Dobbiaco ! Comme il semblait participer à ma fatigue !

"Elémentaire, mon cher..."

- Un, deux, trois, quatre...
 - Allons, Holmes, un médecin de sa Majesté sait bien que la série des nombres est illimitée.
 - Erreur sur le sujet, mon cher Watson, je compte les lacets du Stelvio, de haut en bas numérotés.
 - Dix-sept, Holmes, voici un cyclo qui stoppe (mot d'origine anglaise tout à fait adapté au sujet, et que le dictionnaire a adopté, M. le Ministre), et quelques lacets plus bas en voilà un autre, arrêté au bord du précipice. Sont-ils fatigués des poignets pour avoir tant freiné ?
 - Elémentaire, mon cher Watson, ces cyclos ne freinent jamais (en fait le premier cyclo est Pierre, le second, plus bas, est Gilbert) ; voyez comme ils braquent l'objectif de leur appareil pour immortaliser la cascade des quarante-huit lacets.
 - Bien sûr Holmes, c'est évident, c'est beau.
- Pourtant, ce que ces deux détectives ignorent, c'est l'ampleur du drame qui se noue au sommet, sous les yeux de Fausto Coppi : Bernard, en rappel le long d'une paroi grillagée, descend récupérer quelques mètres plus bas la sacoche qui lui a échappé.

"Dolomites City"

Mais où sont passés les Indiens qui à leur habitude s'acharnent à poursuivre le cowboy ? Le paysage fait naître l'illusion : les Dolomites rangent leurs maisons de western aux murs immenses, chaudement colorés et verticalement ruinés, sur fond de ciel bleu.

Gardena pass

Et ça monte... et ça descend en une suite de tirets carrossés, motorisés, bruyants : autos, motos, bus. Celui-ci fait son "jogging" au bord du fossé et celui-là, nostalgique des blanches pentes hivernales du Gardena, fait du ski sur des planches à roulettes. Pendant que je m'efforce de monter, des cyclistes à l'aise en descendent.

Qu'y a-t-il donc là-haut ? Là-haut, rien... si ce ne sont quelques maisons enflées d'orgueil par l'altitude, une foule de gens désœuvrée, et un petit cyclo de Beaune, arrêté à l'entrée d'un chemin caillouteux, qu'entame une cordée de jeunes marcheurs, canne à sonnette à la main : il n'ose espérer un regard admiratif pour avoir tenté la "variante" du jour.

Il n'y a rien ; et pourtant il y a tout : à l'horizon, trapue, carrée, plate, burinée, hésitant dans la lumière du matin entre le blanc, le jaune, le rose, se dresse la "mesa" d'un Dolomite qui, Ô Vanité, semble m'apostropher : « Pauvre sot, serais-tu capable de monter sur mon dos ? »

Plus d'œil que de ventre

Je la tourne... Mais la solution ne vient pas. Par où vais-je entamer le disque coloré et parfumé qui occulte le support de porcelaine où le cuisinier l'a placé ? La "chose" est aux fruits de mer ; effectivement la dent fait doucement l'élastique sur les morceaux de calamars et de crevettes, alors que la narine frémit à l'arôme de tomate épicée qui garnit ma pizza.

Mais bientôt le gosier n'en peut plus, trop c'est trop. Alors, divisé en morceaux, le reste du "monstre" file vers les bouches avides de mes compagnons.

À l'étape de Santa Lucia

La poupe arrondie du paquebot domine un précipice insondable, la petite église, terminus de notre promenade vespérale, fait cheminée ; et sur les transatlantiques des petites tombes coquettes qui se serrent autour d'elle, tout un monde de photos où revivent les visages des chers

disparus, me laisse songeur, pendant qu'en face s'assombrit la paroi dolomitique, où s'accrochent à présent quelques nuages.

Tout ce qui brille n'est pas or

Nous étions prévenus. Au hasard d'une descente et d'un crochet de la route, voici l'avant-garde étincelante au bord du fossé.

Mais au col c'est autre chose ; c'est l'abondance d'une armée de cuivres immobiles, hésitant entre jaune et vermeil, pleins ou ouvragés, larges ou mesquins, plats ou creux, flamboyants, attirants.

Stalactites pendues ou stalagmites dressées sur présentoirs, voilà la "caverne d'Ali" ou, "baba" s'extasie le cyclo, qui dans ce bref moment de délire, songe à dépenser quelques lires.

Alter ego (ou les calembours à la "chaîne")

C'est un vélo de "Marc", comme son maître. Il est très "col et montée", mais il ne m'a jamais "braquet". C'est le "cadre" bleu et blanc de la mer Adriatique où mes jambes, à longueur de journée, ont "mouliné" des algues assaisonnées d'un peu de "selle"... Attention, cyclo, tu "dérailles", reprends-toi.

Pauvre chère petite "ferraille" reléguée tous les soirs au fond d'un abri de planches, dans une cave, un garage, dans le sous-sol d'un hôtel, solitaire le temps d'une nuit et qui, ô miracle ! au matin est là, fidèle au poste. Tu es un "rayon" de soleil dans le "cambouis" de l'existence ; si je ne me retenais, je te "roulerais" des "patins" de... Allons, allons, ça recommence... "frein", article suivant

Longères

C'est parti. Passé le péage, gratuit pour le cyclo (ce qui, entre autres avantages, fait gagner du temps pour arriver plus vite au sommet), voici le début du pourcentage. Et des VTT devant moi ! Dans ma vanité, je nous croyais seuls à tenter l'entreprise. En tête une jeune vététiste casquée qui a décroché son groupe. Elle mouline, mouline... et elle avance aussi vite que Gilbert qui la talonne et que moi, un peu plus bas, vexé. Mais l'effort est rude et brusquement : tournant, ombre, pied à terre ; elle tourne son regard surpris vers les deux cyclos beunois, indifférents, le nez dans le guidon. Et si elle avait mouliné jusqu'en haut ?

La vache

Elle est marron. L'air de rien, broutant de-ci, de-là, elle monte dans notre direction le raidillon herbu et ombragé où je m'empresse d'engouffrer mes deux moitiés de tomate comme entrée de déjeuner. Un jeune garçon qui a la charge du troupeau cherche à la détourner de la route ; mais coups brutaux sur les naseaux ou les jointures des pattes ne peuvent convaincre le bestiau : l'enfant est à court d'arguments.

C'est alors que le génie humain a raison de la bestialité ; il lui "file son casse-croûte sous le nez" et la vache, infailliblement attirée, renonce à son projet. La voici maintenant qui dégringole au grand galop au bas de la prairie suivie du gamin, bâton levé, pendant qu'émerveillés et soulagés nous applaudissons.

Trieste

La corniche descend vers une plage fantôme doublée d'une allée goudronnée où circulent les baigneurs, entre des draps de bain ; voitures, motos, scooters, rangés en épis le long de la chaussée ; c'est Trieste, retour à la civilisation, où dans le flot de la circulation nous cherchons le panneau... pour l'ultime photo.

AU BOUT DU ROULEAU

Après l'aisance d'un début de randonnée euphorique, j'ai connu la "galère" dans la sella Campigotto.

Aujourd'hui lundi 18 juillet, c'est la neuvième étape, Dobbiaco - Tolmezzo, avant-dernier jour de vélo et dernière étape de montagne. Hier c'était Longères, où j'ai tout donné. Longères, c'est une pente épouvantable, sans répit. Gilbert a dit au sommet : « C'est l'effort total »

Ce matin, devant l'hôtel, en enfourchant le vélo, j'ai très mal aux jambes, elles sont "mortes", et j'ai mal à l'estomac. En fait, depuis deux jours la fatigue s'accumule et, encore une nuit où je n'ai pas dormi : je ne récupère pas. 2 500 m de dénivellée, c'est le lot quotidien. Tous les cols de 2 000 m ont été franchis : j'ai bon espoir ; allez demain c'est fini, Triste enfin ! Pourtant, il faut bien les trouver quelque part ces 2 500 m à monter.

Dès la première ascension, ce que je redoute se produit : ça ne répond plus. Les jambes sont lourdes, j'ai un mal fou à franchir les deux premiers "passi" qui avoisinent les 1 500 m. Bon dernier, je suis attendu aux sommets.

Et bientôt c'est midi. Pendant que mes quatre compagnons font les courses pour le repas à Laggio di cadore, au pied du Campigotto, je reste anéanti à l'ombre sur le seuil d'une maison. L'occupante des lieux veut rentrer, j'ai la force de me pousser un peu et de lui sourire. Dans un petit coin tranquille, à l'ombre, un peu à l'écart du centre du village, nous déjeunons : le pain ne descend pas malgré l'huile de la boîte de thon et j'ai renoncé au coca ; un gamin passe et par la gazette qu'il vient d'acheter nous avons quelques nouvelles du Tour de France. Comme tout cela est loin !

Et c'est reparti. Il fait très chaud. La selle Campigotto, 1 790 m, 14 km à 7,5%, dernier grand col du raid, "le poussage-portage n'est pas exclu", dixit Gilbert.

Je suis lâché. Bernard s'en va devant moi, mètre après mètre ; très vite, je me retrouve seul. Devant, la pente grise de la route ; à droite et à gauche, la verdure qui de temps en temps permet quelques passages à l'ombre ; l'air est lourd de sa moiteur ; seule présence humaine, parfois une baraque fermée, perdue sur le côté ; mais personne.

Qu'il fait chaud ! Le maillot (il est trop épais ce maillot de club) colle à la peau et, comme tous les jours, je m'active dans ma sueur. Allez petit ! Appuie. Facile à dire. Courage ! Un peu plus loin il y a un passage à l'ombre. Le but, le tournant, rien de plus ; je n'ose espérer le sommet et l'espoir s'effondre après chaque lacet. Mais tu rêves ! regarde la muraille devant toi, il faut la passer. "Ohé !" je les entends, ils sont quelques rampes plus haut, mais je ne les vois pas : comme je voudrais être à leur place ! C'est le dernier signe de leur présence.

La route se détériore, il n'y a plus de goudron : il ne manquait plus que ça ! Sûrement un court passage. De grosses pierres, des lits de graviers encombrant la chaussée. Où vais-je ? Et ça ne s'améliore pas. Il faut forcer, le vélo saute sur le rocher, dérape dans l'ornière : sûr, je vais tomber. Et l'ombre ? Je la cherche du côté de la falaise à présent ; oui, mais c'est mouillé : je risque de crever et ce n'est pas le moment ! Je choisis le soleil et voici les mouches qui m'en veulent ; je les chasse d'un geste lent mais suffisant ; pourtant elles insistent.

Et ça n'en finit pas, le 28/26 dents n'est pas de trop pour un organisme fatigué. Mais où sont-ils passés ? Déjà en haut ? Je n'entends rien d'humain ou d'animal : le monde du vivant se planque ; il n'y a que l'eau du torrent pour percer le silence torride. Ah ! Elle n'est pas fatiguée, celle-là. Encore des lacets et des passages de cailloux, et la chaleur, et les mouches : ça suffit ! Où est-il ce sommet ? Je n'en puis plus, c'est épouvantable, je suis vraiment tombé très bas. Ce matin, j'en ai même pleuré derrière mes lunettes, c'est la galère, le moral en a pris un coup aussi. Je leur en veux d'être si frais. C'est tant pis pour toi, fallait pas venir !

Appuie, mais appuie bon sang ! Tu ne vas pas rester là ! Misère ! La pente se redresse encore un peu plus loin à gauche ; sûr, je vais caler... non, sauvé ! Ce n'est qu'un chemin secondaire

que ferme une barrière : la route s'en va à droite dans sa pente régulière. Bientôt un vent frais, de face, fait frissonner ma sueur : le col ! Mais personne. Encore un faux plat, et je les vois, assis sous un parasol, devant une petite auberge, appréciant bière ou café.

Les regards se tournent vers moi, ils ont sans doute pitié, mais je n'ai pas la force d'avoir honte de ma prestation. « Qu'est-ce que tu prends ? - Rien » Je n'ai envie de rien, si ce n'est de m'asseoir et d'apprécier l'absence du pédalier. Puis la volonté revient, un café "longo" et des pêches me font du bien. Les minutes passent, éternelles : je suis bien, il fait bon.

Le départ s'annonce, la journée n'est pas finie pour rallier Interneppo, via Tolmezzo. Pourtant, je ne pense qu'à l'instant présent, il faut assurer la descente. Après ? La sella Valcada et la sella Marcilie... je verrai bien.

Rédigé à Beaune, le 2 août 1994

Bernard BARBE

NOTES DE VOYAGE - *de THONON à TRIESTE en pédalant,* par Gilles DIET

Prologue

Il doit avoir faim Gilbert, pour nous faire de si grands signes. Faut dire quand même qu'il est tard et que nous nous sommes trompés. Enfin, Vacheresse n'est pas si grand que ça ! Dommage que sur les deux seules routes existantes, nous ayons pris... la mauvaise !

Tout le monde est tout sourire, car c'est la minute "découverte". Nous voilà enfin face à face, depuis tant de temps qu'ils entendent parler de moi, depuis si longtemps que je me languis de les voir.

C'est le déluge de prénoms, de serremments de mains ; tout va très vite, trop vite pour que je retienne tout d'un coup, ou presque. J'aurai tout le temps mais je sais que nous serons un bon groupe, tous plus sympas les uns que les autres. Dominique aussi est conquise par l'ambiance simple et bon enfant. Les regrets s'accumulent de plus en plus de ne pouvoir venir. Tant pis.

Je réalise soudain que j'y suis. Voilà. Ça y est, fera, fera pas ? Partira, partira pas ? Ouf, nous y sommes. Demain...

La nuit est tombée, les vélos sont prêts, je pédale déjà survolant les cimes d'Italie, une marguerite aux lèvres, dans la clarté d'un matin d'été...

Un coup de coude gentil mais "certain" me rappelle que si je ne me lève pas maintenant de suite, je vais être en retard. Gilbert n'attend pas.

Premier jour - ON COMMENCE A PEDALER VACHERESSE - BRIG

Nous sommes tous en rang d'oignons, bien rangés devant les vélos, comme une équipe de pros ... et devant nous, des dizaines de photographes... enfin nos accompagnateurs et Demie nous mitraillent. Ah, quand on est vedette !

Faut y aller !

Je dis au revoir à tout le monde, sauf à Domie, mon épouse qui va rester dix jours avec les enfants, en plein mois de juillet... le vélo est un drôle de "hobby" ... J'en ai même un peu honte. Enfin, allez, il faut y aller et tellement que j'en oublie de lui dire au revoir. Demi-tour, le mal est réparé. Ouf. Durant ces quelques kilomètres, les premiers, j'ai comme un étai qui me serre tout entier, et si ? et si ?

Je suis le roi des cons ! Il fait beau, l'air est léger, la pente douce, le paysage splendide, et j'en ai pour dix jours à pédaler, à faire du vélo et rien que du vélo. Alors, Adios la France et Bonjour la Suisse.

Gilbert a déjà pris toutes les feuilles de route et s'octroie le privilège de les faire tamponner pour nous. Notre premier douanier est certainement au courant des tampons, parce que d'entrée il nous demande qu'un seul cyclo entre pour la "tamponnade".

Suisse, nous voici. Longue ligne droite avec un vent favorable, nous passons par une route fort agréable qui slalome entre des vignes dont certaines sont tellement escarpées que l'on se demande comment elles sont travaillées. Pique-nique sympa à l'ombre, puis on reprend "la route droite qui serpente entre les vignes" toujours avec le vent favorable. « *Tiens une pancarte CRAN MONTANA. Station célèbre par ses descentes en ski de niveau mondial.* » Enfin, une journée tranquille quoi et, en parlant de vent, quel agréable spectacle que la jupette d'une jeune fille qui s'est soulevée juste au moment où nous arrivions... je l'ai vue sans culotte et le soir, à table, pas mal d'entre nous dirons avoir vu pareil. Faut dire aussi que nous en avons pas mal parlé de la petite jupette...

Les cycles de Toulouse n'auront peut-être pas eu le temps de remarquer, même le vent ! Voilà qu'ils nous doublent comme des fous, sans un regard, alors que lorsqu'on roule en Suisse avec les mêmes plaques de cadre "Thonon-Trieste" un clin d'œil vous étouffe pas. Ben non. Et comme nous sommes certainement appelés à nous revoir, l'avenir confirmera qu'il y a cyclo et cyclo. Effectivement, le soir même, nous sommes dans le même hôtel ; nous, devant notre demi de bière, eux, devant un portable informatique...

Premier soir, un peu sonné par la journée, un peu fatigué par l'émotion du départ, je me laisse entraîner par les uns dans la chambre, par les autres dans le parking. Brig est une jolie ville, dommage qu'il y ait tant de travaux. Après un apéritif au Fendant (à force de voir des vignes, on se devait d'y goûter) le repas s'avérera plantureux : soupe chilienne, escalope à la crème, un assortiment de légumes (six au total...). La promenade fut un régal, le petit rôti le bienvenu. J'ai dû m'endormir le parcours de demain sous les yeux.

Deuxième jour : Brig - Bellinzona

Quelle nuit ! Une nuit où je ne sais même pas si j'ai dormi tellement que j'ai dormi. Toilette rapide et déjeuner fameux, le patron très sympa prend toutes les monnaies... et madame est polyglotte. Je comprends pourquoi il y a tant de monde.

Un regard vers le haut. Aujourd'hui, les choses sérieuses commencent, car, là haut, c'est le Simplon, notre premier 2000 mètres. Après un départ sévère dans le pourcentage, voilà le col qui se radoucit. Nous passons sur un pont particulièrement immense, formant un trait d'union entre deux parois de la montagne, avant de finir d'une manière agréable sous d'immenses tunnels. Le col est là, le soleil aussi, nos accompagnateurs également. La bonne humeur prime sur tout le reste et nous décidons d'aller faire quelques photos au pied de l'aigle immense qui surplombe le tout. Un petit lac, quelques touristes, ce sont les vacances.

La première descente. Fabuleuse. Gilbert est devant, loin maintenant, et j'ajoute les lacets aux lacets. Je commence à sentir le sujet un peu mieux, peut être que je m'en faisais une montagne de ces montagnes...

Après un pique-nique royal à Masera devant une splendide mitrailleuse flanquée de deux plaques commémoratives pleines de noms... Il fait très chaud et peut-être que ceci explique cela, mais le col du Druogno nous est pénible. Le demi au sommet est vraiment le bienvenu.

Clin d'oeil à Santa Maria Maggiore, charmant village typique et déjà la route remonte vers le dernier col de la journée la Sella Piano di Salle, facile au début au milieu des vertes prairies et des pâturages, très dur à la fin et la descente encore plus dure, dans une route particulièrement étroite et piégeuse, défoncée par endroit. Gilbert manque de se "manger" une voiture, qu'une voiture arrivant en sens inverse avait forcé à stopper... De plus, ils refont la chaussée par endroits et je casse l'attache de ma sacoche de selle. Moi qui voulais éviter le sac à dos, tant pis ! Quand je pense à ceux qui prônent les randonneuses, ils doivent avoir raison quelque part. Bernard/Marc me la prend sur son porte-bagages qui casse aussi ! En plus que. depuis le matin, il s'est aperçu qu'il lui manque une vis à la cale de sa chaussure, inutile de dire que le premier vélociste à Cannobio est le bienvenu.

Nous sommes déjà à la frontière où Gilbert fait tamponner les cartes tandis que nous visitons... les toilettes au second sous-sol. Ah, ces Suisses, il y a même du papier et des bonnes odeurs...

Alors le voilà, le fameux Lac Majeur, où il neige, parfois... Majestueux, par sa grandeur et ses milliers de petits bateaux dessus, que même là, en dessous de nous, un petit Zodiac abrite un couple tendrement enlacé. Dommage, cette circulation démoniaque, un peu comme sur la Côte d'Azur un 15 août, remarquez, ce n'est que le mois de juillet ici... Des villas comme des châteaux, des palmiers énormes, et même des routes en pleine réfection. Faut dire que Gilbert nous a dégoté une variante et la route monte, pas longtemps, mais ça monte. Vive la Sella Arcegno à 401 mètres s'il vous plaît ! Ça pue le fric ici... enfin, c'est beau, c'est le principal.

Nous arrivons à Locarno, la ville... J'en souris puisque depuis la frontière il n'y a que des maisons et des maisons et des maisons, mais quel B...L ! Des sens uniques, nous faisons (sans blaguer) trois fois le même tour. Le problème est simple, il nous faut traverser une rivière, mais la seule route est une voie rapide et de plus, interdite aux "vélosses". Coincés entre des travaux immobiliers et cette maudite voie rapide, nous trouvons enfin notre bonheur. Pour rejoindre Bellinzona, grande ville aussi, avec trois énormes châteaux.

La chaleur, le bruit, nous ne sommes pas trop mécontents de nous reposer enfin. Les chambres sont tout là-haut, au 7ème où une terrasse immense nous fait dominer... la gare ! Ah, c'est beau les trains vus d'en haut, comme des jouets... une maquette, avec le bruit. Tiens, les Toulousains sont là aussi, avec fourgon et remorque, pour tous les vélos. Toujours aussi sympa dans l'ensemble, à croire qu'on leur a mangé le goûter. Enfin nous, nous mangeons notre première pizza ainsi que des tagliatelles au saumon, le tout arrosé d'un rosé "Fendant". Tant pis pour les trains, j'ai sommeil.

Troisième jour - BELLINZONA - VILA DA CHIAVENNA

Après une nuit qui ne sera qu'une nuit pleine de trains, et même, des problèmes de chasse d'eau pour certains, le déjeuner sera un peu terne, il n'y a pas de beurre. La journée s'annonce corsée aujourd'hui. Elles le sont toutes mais enfin, il faut pédaler pas mal, trois cols au rendez-vous dont le célèbre Splügen qui clôturera la journée.

Mais le hors d'œuvre de la journée est le San Bernardino et c'est le premier col où je peine un peu beaucoup. Dans la montée, voilà que je palabre avec un Triestiste de Dunkerque, sympa celui-là. De parler, ça aide ! Nous basculons enfin mais du Forcola sur la route du Passo di San Bernardino, il faut suivre... mon compagnon Bernard n'est pas au mieux et nous palabrons pas mal aussi... peut-être la chaleur qui nous assomme. Le San Bernardino se mérite et nous y arrivons à la queue leu leu mais. d'une manière assez... écartée ! Un lac charmant nous accueille, tandis que Gilbert poireaute depuis 20 minutes - au moins - Quelle santé ce garçon... Je gare mon vélo au milieu de grosses motos, les motards me regardent d'un sale œil... Gilbert palabre avec les cyclos de Dunkerque parce qu'il y a des Diagonalistes au sein de leur groupe. Je me sens un peu flagada, mais vu l'état de mes compères, je préfère me taire. Les "Beaunois" sont vraiment sympa, l'un avec son air malicieux, derrière ses fines lunettes, l'autre avec son adorable accent qui roule délicieusement les R, le troisième un peu plus sérieux qui roule en s'appliquant un maximum. Deux caracolent derrière Gilbert qui lui est vraiment hors du lot, tandis que Bernard et moi conversons souvent, puisque nous montons pareillement. Par contre, en descente, c'est l'éclatement complet puisque les Beaunois sont carrément tout le temps en train de freiner. Remarquez, vu la route que des pluies diluviennes ont complètement emportée, les freins sont très importants sinon, c'est le face à face avec le vide. Ça promet quelques travaux importants.

Nous pédalons maintenant dans une grande vallée magnifique, verte à souhait, avec plein de chalets, de gens qui s'activent à la fenaison, tout à l'air tranquille ici. Ça et là de petits villages bien propres, nous continuons par une route qui a la particularité de longer la voie rapide et de n'être séparée de celle-ci que par un grillage... Comme nous roulons à grande allure, sensation garantie quand on croise des autos ou autres. Mais les meilleures choses ont une fin, c'est à Splügen... que le Splügen Pass va s'avérer pas vraiment difficile mais plutôt très spectaculaire. D'en haut, c'est une multitude d'épingles à cheveux d'une régularité extraordinaire, fabuleux. Ouf ! Arrêt devant la douane, au revoir la Suisse, bonjour l'Italie. Nouvelle descente dans une route étroite et tortueuse à souhait et, soudain un charmant petit village, Montespluga, qui est comme la porte d'une étrange vallée glaciaire immense, dans un premier temps, et qui se transformera en lac asséché, sans doute que pour le temps de l'été. Et puis, d'un coup, mais alors d'un coup, la bascule dans une descente infernale, une espèce de boyau où même les voitures ont du mal à évoluer. Une route typique de hardiesse démontrant un culot monstre de la part des constructeurs. Je et nous n'avions jamais vu ça, tunnels, épingles, le tout dans un "mouchoir".

Nous nous arrêtons boire un coup, on l'a bien mérité. Quelle journée ! Dire qu'il y en aura d'autres comme ça, mais qu'est-ce que ce sera ? Deux filles se battent à coups de bouteille d'eau, chemisier mouillé, un sein apparaît, plus vrai que nature - rires - moins deux qu'elles nous arrosent aussi. Vila da Chiavenna nous accueille. La tête encore pleine d'images de notre journée un peu folle, nous nous laissons faire par nos accompagnateurs. Par ici les vélos, par là deux cyclos, là deux autres. Pouf, je tombe sur le lit, encore un peu et je m'endors.

Mon compagnon de chambre, Bernard/Mare est drôlement embêté avec une mauvaise plaie, mal placée, tandis qu'il faudrait que j'aie à la selle d'une manière... plus convaincante. Cet hôtel est sympa, comme une vieille pension de famille, grande salle de restaurant, petite chambre agréable, bien, bien... Le village aussi, accroché à la montagne juste devant le torrent qui coule à au moins 30 mètres en contrebas... Tout occupé à regarder le paysage d'un parking, je vois mes collègues sur la terrasse, là bas, en train de commencer à souper, alors que je croyais que j'étais le premier, ben voyons...

J'arrive juste pour l'apéritif... un pastis oui mais avec de l'eau pétillante, pas vraiment fameux ! Enfin le repas le sera lui, fameux, surtout avec la spécialité du coin, une espèce de pannequet très bon. La promenade quotidienne s'annonce sympathique, avec ces petites ruelles. Nous nous laissons gagner par la nuit et dans un grand parc, nous sommes presque perdus... presque ! Coup d'œil à l'église, monumentale, et dodo, bien mérité. Quelle journée !

Quatrième jour - VILA DA CHIAVENNA - LIVIGNO

Déjeuner copieux, pains ronds, coquilles de beurre, Gilbert tente de nous faire peur en lisant le passage écrit par Bernard Gourrier sur la journée qui nous attend. Que nenni, l'estomac a le dernier mot, Gilbert renonce. Pagaille complète pour payer, la patronne réclame une note globale, à nous de nous dépatouiller avec nos traveller's, argent suisse, lires, cartes bleues... tout s'arrangera même qu'il faudra taper dans la cagnotte, au dernier comptage, il en manquait encore.

Départ tranquille, toujours sous un grand beau temps. Tiens, une frontière, Italie vers Suisse, petite frontière, dans

un petit village mais nous sommes obligés de slalomer entre d'énormes camions. Et les travaux continuent. Ce matin, l'ambiance est au beau fixe, Pierre s'extasie devant la beauté du paysage, son accent inimitable me fait sourire. Bernard/Marc s'applique toujours autant, Bernard et moi déblatérons sur les Guignols de l'Info "Affreux". J'apprends que son garçon a le surnom de "Papin", charmant non ? Et que c'est un joueur de foot. Ah ces footeux... ça monte encore et toujours d'une manière agréable certes mais sûrement. Comment s'appelle-t-il celui-là ? Le Maloja qui s'enfonce dans la forêt. Enfin, je crois, parce que le camion qui vient de nous doubler, il me semble l'avoir aperçu là-haut, au-dessus de moi - oui et l'affaire se confirme lentement mais se confirme - la pente se dresse, les virages sont plus serrés, la transpiration plus abondante... peut-être parce qu'il fait de plus en plus chaud. C'est devenu presque une confirmation, les voitures qui me doublent m'indiquent que la pente n'est pas encore finie et loin de là... mais c'est beau, tellement beau!

Nos accompagnateurs nous rejoignent avec la bonne idée d'apporter des fruits. Après l'effort, vive le réconfort. Ah ! c'est beau ! Quand j'écris beau, j'en ai les frissons du bonheur.

Pendant que nos compères vont faire les courses pour le repas, Gilbert et moi, nous nous payons une variante. Un col à 2000, à 7 km de distance, ça ne se refuse pas. Surtout un col typique, car après un mur sur 3-4 km, voilà une immense vallée glaciaire avec un très long torrent - la pente s'est rudement... radoucie et l'on devine déjà le bout du col, au bout d'une très très longue ligne droite. Le Julier-Pass est là, magnifique. Photo au panneau et "avanti" pour la descente.

Nous retrouvons nos compères au bord du lac de Silvaplana, dans un coin sympa, au bord des barques. Quelques gouttes de pluie à la fin du repas juste pour nous pousser à repartir. Saint Moritz la riche, je vous la laisse, des hôtels démesurément immenses, laids en plus... Carlton, Kulm, le tout dans un site splendide. Tiens, une Rolls, et beaucoup de gens qui se promènent, petits chiens dans les bras, sur des chemins au bord du lac.

Et voilà le second col de la journée, le Bernina, un col coquin, on croit que l'on arrive et hop, il continue - beaucoup de monde, de toute façon beaucoup de monde partout. Depuis Silvaplana, chaque parking est infesté de voitures, VTT, randonneurs, promeneurs, glandeurs. Tout d'un coup, Gilbert quitte la route pour un petit chemin, déboule comme un fou et perd la moitié de ses bagages et s'arrête enfin devant un troupeau de vaches. Soit il est devenu "fada" ou alors... mais voilà qu'un train rouge magnifique surgit de la vallée, plein de touristes apparemment heureux.

Nous nous payons une bière presque en haut du col (il manque 500 mètres). Faut dire que les uns trouvent le coin trop chaud, d'autres trop froid, alors que la vue sur un glacier est tout simplement splendide. Nous partons - Adieu Bernina, sus au Forcola di Livigno.

Un nouveau poste frontière, le douanier nous demande de ne pas prendre des photos.

Le col est pénible, ça monte, peut-être est-ce la fin de la journée ? Plus le col avance, plus la pente est dure - enfin on bascule - longue descente à grande vitesse vu la route et, juste à l'entrée d'une longue ligne droite nous retrouvons nos accompagnateurs. La journée se finit là. Nous descendons les vélos dans une immense salle carrelée, sans fenêtre, peut-être un ancien supermarché. Tiens, il pleut, un orage éclate. Nous sommes à l'abri...

Des cyclos de Dunkerque arrivent un peu plus tard, complètement transis par le froid. Nous sommes dans un charmant hôtel où tout est en bois. Le repas est copieux et certaines de ces dames remarquent l'œil de velours du garçon. Ah, le charme italien...

À la table des Dunkerquois (une bonne dizaine) règne une grosse ambiance... Allez, vu le froid dehors, enfin plutôt la fraîcheur de la nuit, tout le monde va au lit. Dommage que la télé soit si petite, la demi-finale avait l'air intéressante...

Cinquième jour - LIVIGNO - LANA

Ce matin est un matin qui n'est pas comme n'importe quel matin... le 14 juillet m'a souvent apporté quelques souvenirs, disons extraordinaires. D'une randonnée sur le Mont Lozère en anorak et gros pull... en passant par mon beau frère qui défile, seul devant sa compagnie, sur les Champs Élysées, à un travail exceptionnel les 12, 13 et 14, dans un restaurant du côté du Puy. Et celui-là ne faillit pas à cette espèce de tradition, de coutume, qui veut que justement aujourd'hui, ça va être gratiné ! Pensez donc, le Stelvio, 2757 mètres... drôle de chiffre, surtout qu'il est six heures du matin, que je suis sur les chiottes et que, même si rien ne vient, je souris à l'avance du bonheur inénarrable que je ressens. Si on m'avait dit qu'un jour... je ne l'aurais pas cru, tout simplement.

Le monde du cyclotourisme est un monde merveilleux à plusieurs titres, car nous ne sommes pas vraiment

préparés à de tels efforts. Nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes, ne serait-ce que par respect pour les autres (merci à Bernard encore pour ma sacoche) et quand je pense que je vais avoir 38 ans, et que je suis le plus jeune, une fois de plus... Quel mérite pour mes compagnons, pour tous les gens qui, dans l'ombre, roulent pour avaler des kilomètres innombrables, pour le seul plaisir de millions de clichés bien calés quelque part dans la tête. Les quelques kilomètres en vélo m'ont paru bien drôles, bien particuliers - mais que fais-je là, et, tout compte fait. Pourquoi ? Je suis tout sourire par rapport à mes compères, mais tout au fond, quelque part, une certaine émotion m'étreint, me tenaille. Moi qui n'avais jamais pensé faire du sport, me voilà dans un truc terrible ! Je ne vis pas ma vie, je suis en train de la rêver, mon cœur est déchiré entre ma vie de cyclo et ma vie professionnelle ou familiale. Ma coupe est pleine de nostalgie, devant mon guidon, pourquoi pas plus de gens pédalent ? C'est vrai ça, pourquoi ?

Pourquoi le soleil s'est levé et moi aussi ? Je pédale comme une maladie que j'aurais chopée, soudainement, simplement, pour me trouver là où je n'ai pas grand chose à faire sinon à emmagasiner des images, plus extraordinaires les unes que les autres. L'effort est à la portée de tout le monde, tout se passe dans la tête. Aujourd'hui, je me sens le roi, je suis le plus fort, le plus grand, je domine tout, je vais faire le Stelvio et dans Thonon-les-Bains - Trieste, ce n'est qu'une simple formalité.

Domage qu'auparavant, le col d'Eira facile mais un col quand même, me fasse toucher terre. Il faut rouler et c'est tout. Je me retrouve avec Gilbert et Bernard, tandis que Pierre et Bernard/Marc sont derrière. Une grande descente sur une route neuve nous fait "flirter" avec les 70 km/h... Puis, juste après, un grand tunnel où je me prends la roue arrière dans un rail. Elle a un "plat", tant pis, ça roule quand même. Une autre grimpe suit, sympathique, quelques beaux clochers, beaucoup de paysages alpestres. Le col s'allonge entre deux montagnes. Domage tous ces camions, les Italiens pourraient faire un jour férié pour le 14 quand même. Le Foscagno est là, un 2000 m (2291 m) de plus. Ils commencent à s'accumuler sérieusement, on ne les compte plus... un poste frontière, certainement pour une zone franche et toujours des camions, des tas de camions.

Donc après le col, ça descend... puis une route en vallée, dans une chaleur accablante. Vu l'altitude, vaut mieux ça. Jusqu'à aujourd'hui, que du beau temps ! Ce serait dommage de faire le Stelvio ou les autres cols dans le brouillard ou dans le froid, mais ce n'est pas le cas. Comme ça descend, nous atteignons la vallée et, comme dans toutes les vallées, beaucoup, beaucoup de monde, des travaux, des camions, une voie ferrée et même la construction de piles pour autoroute... enfin je pense. Bref, le nez dans le guidon, ma roue dans sa roue, on roule jusqu'à un certain panneau : **Stelvio 20 km**.

Pas un seul mot, pas une seule remarque, comme si on attaquait le Pic Saint Loup¹ matin de printemps après une victoire de la Paillade¹. Enfin... il fait très chaud et je fatigue déjà. Gilbert et Bernard/Marc ainsi que Pierre sont déjà loin, tandis que je devance Bernard (le père de Papin poussin). Ça monte toujours, toujours plus même, que des lacets sous un soleil... affreux. Tiens, Papin père est juste là.

Le paysage est aride, peu ou pas d'arbres, le bruit d'un torrent en bas là-bas - des bagnoles, des motos, de moins en moins de camions... nous voilà. Papin père et moi conversant sur l'avenir des randonnées cyclotouristiques. Tout un programme. Ça fait passer le temps et chaque coup de pédale est un coup de pédale en moins. Petit à petit, à 7 - 8 km/h, le problème se dessine donc, une longue ligne droite au flanc droit de la montagne, avec quelques tunnels. Nous ne sommes pas encore au bout de nos peines...

C'est le plus grand col de la randonnée. J'y ai, nous y avons tellement pensé qu'à croire que presque que tout s'arrête là-haut. Et que ça monte ! Par la même occasion, on découvre un mystère qui nous hantait depuis plusieurs jours : figurez-vous qu'on ne faisait que croiser un type barbu sur un vélo. « Mais comment cela se peut ? » Et voilà qu'aujourd'hui, un petit car s'arrête et qui l'on voit ? Notre bonhomme qui s'apprête à descendre le col, certainement pour le remonter après.

Nos accompagnateurs sont là, comment dire, à la fin de la première rampe. Je pense que le plus dur reste à faire - les inconditionnels de la grimpe m'affirment que non - et tandis que je finis mon brugno, tranquille, tout le monde est déjà debout, avec un tas de prétextes, mais ça bouge dans tous les sens. Le temps est formidable, dégagé, ensoleillé. Gilbert a hâte de repartir. Pourtant, une fois le Stelvio passé, c'est une grande descente jusqu'à l'hôtel. Enfin, quand il faut y aller, faut y aller !

La route monte toujours, mais sur le flanc gauche maintenant, un peu comme la Croix de Fer, une immense vallée et quelques vélos, dont ceux de "Toulouse-sacoche", les sympathiques, même eux ont remarqué les autres, pas sympathiques. Hop, une photo de Bernard, la pente est pénible mais je ne sais pas si ce sont les effets bénéfiques du repas ou l'ivresse de l'altitude... Je me sens comme aérien.

La route continue. Là-bas, vers le haut, on aperçoit de grands immeubles, des remontées mécaniques, mais juste

1 "montagne" près de Montpellier

2 Montpellier-Hérault, club de foot de 1ère Division, dont le stade se trouve à La Paillade, en banlieue ouest

avant, pas mal de lacets, la pente doit se raidir. Je ne crois pas si bien dire ! Mais que dire de cet Allemand, ou Belge ? Enfin ce cyclo sur un VTT couvert de sacoches, en train de zigzaguer ? A la vitesse à laquelle il roule, s'il ralentit, il tombe !

Première maison, je me retourne. La pente est derrière moi. Voilà, moi, j'ai gravi le Stelvio. A force de se forcer à tout relativiser, on en oublierait presque d'être content d'être là-haut. Beaucoup de monde, de voitures, on me dit de mettre le vélo là, et puis là... le sommet du Stelvio est minable. Enfin, c'est le Stelvio ! Il est tellement beau, spectaculaire que je comprends qu'il y ait tant de monde mais ça me saoule. Enfin... photo devant la stèle du valeureux Fausto Coppi, clin d'œil à deux Français qui boivent un coup en même temps que nous, quelques achats, il faut déjà repartir. Allez nous ouvrir la route, on vous rejoint... Nous nous prenons en photo, Bernard et moi, devant de splendides et impressionnants glaciers. J'achète un pin's pour la "collée" et au moment de partir, la sacoche de Bernard qui tombe en contrebas... heureusement pas trop bas. On récupère tout, ouf, frayeur quand même...

Enfin la grande descente toute en lacets, fabuleux paysages de haute montagne, énormes glaciers, de l'eau de partout, des forêts, des clochettes, l'euphorie totale quoi. Ils nous attendent dans une combe, presque avant le plat. Déjà on parle de demain, le Stelvio est loin derrière. Un énorme peloton de coureurs cyclistes nous croise - mais eux, ce sont des coureurs, eux, ils ne font pas bonjour. Bon courage les gars, il y a quelques beaux nuages noirs là-haut, certainement pour vous.

On roule, on pédale, enfin on essaie d'en finir au plus vite avec cette drôle de journée mémorable. Tiens, mais nous sommes toujours le 14 juillet ! C'est chiant les vallées, et particulièrement celle-ci, beaucoup de camions, de voitures, etc. On tente de s'organiser pour des relais mais ça va trop ou pas assez vite au gré de Gilbert qui le fait savoir bien fort. Il y a de la tension dans l'air, normal, il fait lourd et Lana qui n'arrive pas, toujours pas. Je ne pense plus à rien, pédaler, pédaler et encore pédaler malgré le mal, disons partout. Dire que le Stelvio est derrière nous, je n'y crois pas !

Les gens sont charmants à la pension que nous a dégotée Eliane. D'ailleurs, Micheline et Michel sont en train de se baigner dans la piscine couverte. Pierre nous offre l'apéro pour son premier col à 2700 m...

Bon repas, dans un décor agréable, nous avons même droit à des tomates provençales et à une dégustation d'alcool à la poire qui va à ravir avec la tarte abricot... La "grappa" qu'ils disent. Un peu plus tard, c'est le fiston des patrons qui nous joue une aubade, tandis que le patron nous remet un petit verre de "grappa", quelques chants en allemand, nous sommes dans un autre monde.

Je m'endors la tête pleine de montagnes. Stelvio, je t'ai conquis ! Je te remercie de n'avoir pas mis de froid ni de brouillard, ni de pluie, ni de vent, de nous avoir accueillis avec du soleil et de la chaleur.

Sixième jour - LANA - ORTISEI

La pluie de la nuit n'a pas vraiment refroidi l'atmosphère. Le col Palade monte pendant très longtemps, ça nous laissera le temps de digérer le petit déjeuner fort copieux. La propreté des lieux m'a étonné, tandis que d'autres ont été étonnés par la facture téléphonique... Enfin, ça monte encore. Après l'extraordinaire journée d'hier, chacun y va de son commentaire, pleins d'éloges sur tout, même sur Gilbert, qui se démène comme un brave... cyclo pour nous être agréable ; voyez plutôt, il baragouine l'allemand chez les Allemands, l'italien chez les Italiens et même le Portugais, le cas échéant !

Le pique-nique est particulièrement agréable, table et banc, à côté d'un abreuvoir creusé dans un tronc d'arbre, où nous avons mis nos boissons et une pastèque à refroidir. Des motards allemands seront heureux quand nous leur aurons refilé les restes de la pauvre pastèque... Ils nous feront même un signe quand ils nous doubleront... Les seuls, les seuls de plusieurs dizaines de motos à nous faire un petit coucou gentil... pour des deux roues... à croire qu'ils nous ignorent superbement.

Au Passo Mendola (ou Mendel Pass) arrêt pour voir les cuivres, plateaux et autres gadgets - enfin, pas grand chose d'original. Gilbert en oublie le tampon, facultatif certes. Grande descente jusqu'à Bolzano, qui est pas terrible, une ville aux grandes artères, au trafic dense. Puis la vallée. Bon, et enfin la montée, encore une, du Prato all'Isarco, très fréquentée aussi, sous un soleil de plomb. J'ai une pêche d'enfer. Je photographie un panneau d'une petite route, que nous ne prendrons pas, qui annonce une pente à 28%... tandis que la nôtre se durcit, peu à peu, pour devenir pénible. Nous doublons les "pas sympas" de Toulouse. Complètement planté, l'un d'eux me dit, blanc comme un linge, qu'il attend ses copains - et ses copains, ils sont loin - mais comme il n'est pas sympa du tout, je ne lui dis pas.

Gilbert nous attend, comme d'habitude, sacré Gilbert ! Mais là à la terrasse d'un bar avec un bon demi frais,

formidable. J'en suis tellement content que je m'envoie une glace somptueuse. Bernard arrive fatigué. La chaleur fait des dégâts. Le pas sympa de Toulouse passe dans cette portion plate, il est encore seul, la tête dans le guidon. Bernard/Marc a encore mal à son induration et la chaleur n'arrange rien. Nous voyons enfin les Dolomites.

Plus qu'un col à passer, en escalier. De plus, nous nous trompons avec Bernard. Enfin, ce sera notre variante ! Le sommet du Passo del Pinei est là après une bonne partie de manivelles, 30-26 de rigueur ! Une autre vallée, magnifique, verte, des petits villages partout, je me sens "ruiné" mais la beauté presque "carte postale" me redonne du tonus d'autant plus que la descente est des plus agréables.

Problème à l'arrivée. Nous, nous sommes casés, mais nos accompagnateurs et Gilbert n'ont toujours pas trouvé de chambre. Les cordonniers sont les plus mal chaussés ! Tout est complet mais ils dégotent deux chambres chez l'habitant. Ouf, Gilbert se voyait déjà dormir dans la petite canadienne.

Super ambiance le soir, dans une salle de resto flambant neuve, au décor "baroque". Michel a traité le patron de "gros filou" et comme celui-ci a beaucoup apprécié, le voilà qui le répète constamment, avec de gros éclats de rires... allemands. L'Italien se parle, certes, mais avec la grimace. Le soir, on dort tranquille, un chien nous garde les vélos. De loin, il fait beaucoup de bruit mais plus on se rapproche, plus il se cache... Demain nous ferons une variante.

Septième jour - ORTISEI - SELVA DI CADORE

Peut-être la plus dure des dix journées, car aujourd'hui, nous allons nous payer la bagatelle de cinq cols à plus de 2000 m. Est-ce bien raisonnable ?

Et le premier commence fort, une variante en plus, le Gardena Pass, en plein cœur des Dolomites majestueuses ; un appel au calme et à la sérénité. Un col splendide, une route juste au pied de murs indescritibles, tellement beaux et grands. Le plus beau col, d'abord parce qu'il se voit de loin, puis parce que la route passe juste au pied de la montagne, nous sommes comme des fourmis dans l'immensité des lieux – saisissant ! Nous pédalons dans l'ombre de la paroi, pour éclater de bonheur au grand soleil tout là-haut, au sommet. Dommage tout ce monde mais c'est tellement beau.

Mais là-bas, tout là-bas, se dresse le second col, encore plus haut, le Passo di Sella. Il faut redescendre pour remonter... Plus pentu, dans les arbres d'abord, de la caillasse ensuite, grand col. Nouvelle descente, nouvelle montée, troisième "plus de 2000", le Pordoï, toujours aussi beau. Bernard et Pierre sont déjà là et nous décidons de manger à la cafétéria pour gagner du temps - ça change de la tomate-jambon - une lasagne avec un quart rosé...

Nous basculons, avec un regroupement en bas. Arabba, tel est le nom du village. Je m'en rappelle, car là, j'aurais dû tourner à gauche. Pourquoi suis-je allé tout droit ? Peut-être pour rattraper ce vélo qui file là-bas. Plus je descends, plus je le rattrape, pour m'apercevoir que je ne le connais pas celui-là. Coup d'œil sur la carte bien planquée dans ma poche, et oui, je me suis trompé, retour à cet "Arabba de M...e" et direction Passo di Campolongo. Je m'énerve en sachant que Gilbert s'énerve. Une demi-heure au moins, pour moi c'est énorme, mais encore plus pour ceux qui attendent.

Heureusement, c'est un col gentil. Je me fais un peu "mal", une douce violence (j'aime ce terme), et ils sont là, à la terrasse d'un café, en train de rigoler en Français avec des gens. Moi je n'ai pas droit à la boisson fraîche, on part de suite... ça m'apprendra à me perdre... Sous un soleil digne de Palavas-les-Flots, nous attaquons ensuite le Passo di Valparola, un long col qui monte, qui monte de plus en plus, avec un final très pentu. Les derniers lacets sont très durs, et je n'ai plus d'eau, c'est sec les Dolomites. Heureusement, une fois en haut, un petit lac agrmente le paysage, en contrebas là-bas, et là, une jeune femme, en maillot de bain, qui hésite à rejoindre son ami, dans l'eau... à 2192 m d'altitude, je comprends sa réticence ! Pour le pastis, elle doit être à température idéale... Une vue comme celle-là, on en redemande souvent.

Petit crochet pour épingle le col de Falzarego et tout en dernier, le Colle Santa Lucia, qui a la bonne idée de ne pas trop monter. Je me sens cuit, cuit, cuit et recuit. C'est la plus belle journée mais je me sens au bord de "l'overdose". C'est bien beau de pédaler mais là, je regarde mon vélo comme un crapaud une boîte d'allumettes.

L'hôtel est extra, et vu la fatigue générale, nous nous octroyons un demi, en toute quiétude, sans même prendre la douche. Nous n'aurions pas dû être là, cela tenait tellement à cœur pour Gilbert, de dormir chez Manuela... Les fans de Nanar comprendront...

Huitième jour - SELVA DI CADORE - SAN CANDIDO

La journée d'hier est encore dans les têtes et surtout dans les jambes. Comment peut-on faire tout ça, en un seul jour ? Incroyable ! Si on le raconte, personne ne le croit, sauf le monde des cyclos... Faut le vivre. Et encore un col, un autre col, un beau col, le Giau, surtout qu'il s'attaque d'entrée, le bougre... Des cyclos italiens, nous doublent, sans un regard, sans un mot. Ils mènent un braquet énorme, alors que le col nous propose un pourcentage vraiment intéressant. Et puis, les voilà qui s'arrêtent, les uns après les autres, les uns pour "poser" un vêtement, les autres pour uriner.

Nous commençons à converser, pour ne plus nous lâcher jusqu'en haut, moi en 30-26 eux en 40-22... de la folie, surtout un col dur, très dur. Mais l'ambiance aide pas mal et voilà le sommet, avec sa ribambelle de cars, de voitures, de monde quoi ! Coca offert par Gilbert, puis nous plongeons sur Cortina d'Ampezzo, plein de touristes en ce dimanche. Court arrêt pour trouver un distributeur à billets. Et le second morceau du jour le Tre Croci, un très méchant col, en fin de matinée, avec la chaleur, enfin encore un col quoi...

Nous déjeunons en haut, devant un grand pré où s'ébattent quelques vaches. Spectacle intéressant, c'est beau une vache qui mâche ! Je mange mais j'ai la tête ailleurs, là-bas, droit devant, le Longères nous attend... Chacun relativise mais tout le monde y pense. Un mur, un grand mur de 3 km à 15%, peut-être plus... Heureusement, au pied de la grimpette, deux lacs splendides nous délassent le regard... photos, sourires, un peu crispés, mais sourires.

Autocars, motos, voitures, vélos, randonneurs hollandais... Tout le monde au Longères. Autant le col est dur, autant le paysage est d'une beauté rare, la panacée dans le monde du vélo. C'est vraiment à la grandeur de l'effort. Tellement féérique que je m'arrête deux fois pour voir encore mieux et surtout pour refroidir la chaudière... Le point final du col n'est pas notre point final car nous voilà sur un chemin de pierres, un bon muletier qui nous mène vers les Trois Cimes du Lavaredo. Un chemin grouillant de touristes, les uns en grande tenue d'alpiniste, les autres en Tonga et chemisette... et alors ces nuées en vélo... Gilbert fait encore plus fort car il est déjà tout là-haut, au col du Lavaredo, avec son vélo... Photos, photos, photos. Dolomites je vous aime. En continuant sur San Candido, on se paye comme variante le col de Cimabanche je crois. On commence à parler de Trieste.

Le charme se lasse petit à petit, malgré encore quelques bonnes parties de manivelles. Ce soir, l'hôtel est typiquement germanique, froid et immense, à l'accueil plutôt mitigé, enfin heureusement que nous sommes là car déjà l'orage se déchaîne. Ce soir, finale de la Coupe du Monde, Italie-Brésil, forza Italia!

Neuvième jour - DOBBIACO - INTERNEPPO

Drôle de nuit, où le Maloja s'est mélangé avec le Splügen, le Simplon ne voulant pas du Julierpass, au grand mécontentement du Valparola, le petit copain du Pinei, etc. etc. etc... Tous ces noms de cols qui s'enchevêtrent dans ma tête... Va falloir y mettre de l'ordre.

L'Italie est battue aux penalties par le Brésil. Il n'y a pas eu photo et pour nous, chapitre neuf, on pédale encore. Gilbert nous prévient que la journée sera costaud malgré l'absence de col à 2000... Pique-nique dans la canicule, sur une aire de repos tellement bien signalée que nous mangeons dans un chemin.

Fatigue, manque de motivation, enfin, les troupes sont fatiguées et le col de Ciampigotto va être en effet désastreux, un col traître où l'on croit arriver et qui continue encore et encore, sur une route défoncée, pleine d'éboulis, putain de col, personne, un silence... religieux. Gilbert est devant avec Pierre... et puis y'en a derrière. J'en ai marre. Bernard me rattrape, tout sourires. Sacré Bernard, je l'aide à passer, allez les "bons... Beaune" ! On aura été un sacré groupe, homogène, solidaire, complaisant, le vélo pour le vélo, et puis la simplicité de chacun a fait l'harmonie du groupe. Ah ces Beaunois ! Mais ce col qui n'en finit pas. La montagne, il faut toujours s'attendre au pire, et le pire il est là. Cette trouée dans les arbres que je croyais être le sommet, et non faut encore pédaler, que d'émotions... Bernard est parti devant, roule, roule Bernard ! Chacun son jour, hier moi, aujourd'hui toi. C'est marrant ça, un jour t'es bien, le lendemain t'es foutu, le surlendemain t'es neuf. Va comprendre, on roule comme on aime...

Ah ce demi là-haut dans la seule maison en haut du col et qui fait bar en plus ! Michel et Micheline sont là, pleins d'attention devant les mines défaites - « *Fais-nous rire Michel !* » - et nous passons alors un moment rare, dans la complicité de l'effort. Avec la lassitude qui nous envahit, insensiblement un bonheur nous prend, tout simplement le bonheur d'être là, à ce moment, moment plein de complicité et d'émotion.

La journée se finit, un dernier coup de cul, derrière un village, sur une minuscule route en sous bois. Une femme surgit de je ne sais où, genre fille de Quasimodo de retour de "Tchernobil" en pleine fuite... Seulement voilà, elle a un sac plein de cèpes, plus beaux les uns que les autres... Une poêle, une pointe d'ail, un Faugères, j'en ai plein les narines...

Le ciel est de plus en plus sombre et nous pédalons de plus en plus vite. La réception de quelques gouttes nous fait mettre les capes tandis que la réception à l'hôtel nous fait mettre dans nos petits souliers. Eliane a été reçue comme une touriste dans une finale de pétanque... et la patronne est sympa comme une porte de clinique. Remarquez, c'est pareil avec tout le monde, comme ça, pas de "favoritisme"... Il fait un véritable déluge qui va durer toute la nuit. Demain TRIESTE !

Dixième jour - TOLMEZZO - TRIESTE ON PEDALE ENCORE, PLUS POUR LONGTEMPS...

La pluie a cessé. Incroyable la quantité d'eau qui a pu tomber ! Le déjeuner n'est vraiment pas terrible, toutes des viennoiseries sous cellophane, en quantité à peine suffisante pour un représentant... Heureusement que Bernard/Marc va chercher ses petits "Lu" pour agrémenter le menu. On parle moins, quelque chose s'est cassé, il faut pédaler quand même, même que Gilbert nous "surine" que c'est une journée NULLE. Ouais, longues, longues lignes droites, longues, longues routes interminables. Camions, voitures, etc. Trieste doit se mériter, vu les conditions d'accès. Mais auparavant, arrêt à Udine pour un ultime tampon obligatoire, un peu de tourisme, quelques photos, puis la route. Un col par ci ou par là, dont je ne me rappelle plus le nom, mais simplement que nous nous sommes défendus de le passer sur le triple plateau. On passe le temps comme on peut.

Une pizzeria, une serveuse mignonne et sexy alterne le service avec une marna... la vraie de vraie, aux mensurations " cubiques " ! La jolie serveuse nous dit qu'il n'y a pas de glace, nous en voyons une pleine armoire lorsque nous partons.

Trieste est là, c'est inscrit sur les panneaux. Il fait une chaleur accablante et les voitures qui doublent sont de moins en moins supportables. Je me sens comme chargé d'émotion, comme stressé par l'arrivée à Trieste, car je n'ai pas encore vraiment réalisé que c'est fini, fini, fini, plus que quelques kilomètres, dans une trop courte ou trop longue ligne droite, nous amenant directement à Trieste.

Problème avec les voitures, qui ne trouvent pas à se garer. Gilbert s'agite dans tous les sens tandis que je me focalise sur une nymphe au bronzage de cuivre se promenant tranquillement, le tout dans un bikini... jaune. La plage est ridiculement petite pour les milliers de gens qui sont là.

Le panneau TRIESTE est là aussi. " *Putain, je ne le crois pas !* "

Un tourbillon m'entraîne, tout résonne dans ma tête, je vais tomber, faut que je m'accroche à la barrière. La plage est là. Deux baigneuses jouent au tennis dans l'eau. La mer Adriatique. J'ai chaud, très chaud, mais il faut repartir - pourquoi ? - je sais pas - je me force à chanter la "Coup Santo" un chant gardois, pour m'occuper la tête. La route est tellement pénible qu'il faut être constamment en alerte. La plage laisse la place à la ville, aux feux rouges, aux priorités, aux encombrements... Une voiture est là, mais il manque Eliane. Gilbert part à sa rencontre, puis nous nous retrouvons tous. Seulement nous sommes mal garés, une dernière carte postale, les vélos sont sur le toit, il faut partir, le cul dans le fauteuil de la 405. Terminus. Le reste n'est qu'autoroute !

Epilogue

Rando de contraste, Italie où on parle Allemand, Italie pauvre et Italie riche, pays fier qui n'a rien absolument rien à envier à ses voisins, un beau pays, plutôt une fort belle région que nous avons découverte.

Aucun pépin grave, pas de chute, même pas de crevaison, que dire, quelques mots sur ma constipation ? Bof ! Sur les quelques bris mécaniques ! Bof ! Rien de bien consistant.

La légère induration de Bernard Marc, soignée à l'alcool à 90°, s'il vous plaît ! Pour un garçon qui a horreur de se mettre en danseuse sur un vélo, cela peut être gênant. Pas pour lui, surtout avec plus de 2000 m de dénivellation par jour... Salut Prof !

Et Pierre, planqué derrière sa barbe, toujours le sourire, avec l'accent rassurant, lui qui croyait qu'un demi de bière pouvait lui faire mal... On ne se connaît jamais assez.

Et le père à Papin, un cyclo fou mais pas fada, disons à la folie mesurée, vélo oui mais le reste aussi, charmant garçon à la force tranquille.

Gilbert, l'homme sans qui tout cela n'aurait pas eu lieu... merci pour tout, même si nous avons dû te supporter ! Tu nous a encore plus traîné, seul contre tous, le premier en haut, la premier arrivé, le premier parti, tu connais tellement la route que j'ai cru que tu la faisais la nuit, en reconnaissance !... Même quand un passage à niveau est fermé, faut que tu traverses... Il n'y a qu'une énorme excavatrice sur une route étroite qui t'a fait descendre et stopper ! Sacré organisateur, à l'écoute de tout, chapeau !

Et nos accompagnateurs, la charmante Eliane, tranquille. Micheline sympathique à souhait, Michel, le " pince sans rire ". Ouais, un beau voyage, qui en appelle d'autres... Au fait, c'est quand le prochain ?

Gilles DIET, Montpellier

Samedi 9 juillet : le rassemblement

La concentration des participants est prévue entre 18 et 19 heures à Vacheresse, petit village situé sur la D22 entre Thonon et Abondance, au km 19 du raid ; des chambres d'hôtes ont été réservées chez Michèle PETITJEAN, au lieu-dit Les Combes, sur recommandation de la patronne du Gîte FFCT de Centfontaines, gîte déjà totalement réservé depuis plusieurs mois par des cyclos en partance pour Trieste le même jour (*comme nous le découvrirons par la suite, il s'agit d'un groupe de 12 Dunkerquois + camionnette d'accompagnement et de 4 Toulousains + une épouse en Renault Clio*).

Les participants sont :

- les **cyclos** Bernard BARBE (50 ans, dit provisoirement Marc), Bernard FAIVRE (48 ans quelquefois surnommé le Père à Papin), Gilles DIET (38 ans, dit Gilou le Montpelliérain, benjamin du groupe), Gilbert JACCON (56 ans, le Papy, dit aussi Le Chef) et Pierre JAILLET (44 ans, dit quelquefois Joseph pour sa belle barbe blanche ou Petit Joseph car il ne pèse que 52 kg !)
- les **accompagnateurs**, d'une part Micheline et Michel GOUIN, la première étant la sœur de Gilbert et le second son mari (dit aussi Le Sous-Chef), conduira la 405 GTD blanche de Bernard FAIVRE et d'autre part Eliane, épouse de Gilbert (donc la mamy !) qui prendra le volant de sa 405 SRI de couleur bordeaux.

Les deux Bernard et Pierre viennent de Beaune par l'autoroute (ignorant les mauvais augures pour ce samedi classé rouge) et ont prévu un départ vers 14 h 30. Gilles vient de Montpellier avec Dominique, son épouse : il a prévu de partir le matin et de faire étape chez un membre de sa famille à La Cluse (près de Nantua).

Nous partons de Chagny vers 9 h 30 par les routes du Jura : Mervans, Lons, Orgelet, Moirans, Oyonnax, Echallon, St-Germain de Joux - autoroute blanche de Bellegarde à Annemasse - puis Douvaine, Messery, Yvoire et enfin Excenevex où nous pouvons trouver un coin agréable pour pique-niquer "les pieds dans le lac". Voyage sans aucun problème : circulation très fluide sur tout le parcours et chaleur supportable (surtout avec la climatisation !).

Il fait beaucoup plus chaud quand nous repartons vers 14 heures. Nous trouvons les premières files de voitures à l'entrée de Thonon. Trafic dense jusqu'à l'embranchement de la D22 vers Abondance. Nous repérons au passage le lieu-dit "Les Combes" mais pas le panneau indiquant les chambres d'hôtes. Court arrêt au hameau de La Pantiaz, pour décharger ma randonneuse et enfiler maillot-cyclo et cuissard : j'ai en effet décidé de ne pas laisser passer l'occasion d'ajouter le col de Bassachaux (1 783 m) à ma collection. Ascension en deux temps : très facile (3% en moyenne avec quelques courts passages à 7-8% sur les dix premiers km, jusqu'au hameau du Pré-de-la-Joux), coriace sur les six kilomètres suivants (8,1% en moyenne avec des lacets très relevés). Col sans grand intérêt au sommet, encombré de voitures. Ayant repéré le col de Grange (dit aussi Bassachaux nord) situé en contrebas (ait. 1 666 m) et à environ 1 km vers le nord, je décide de tenter d'y accéder par une piste en terre qui, vu de loin, paraît carrossable et assez plate. En fait, elle sera à peine cyclable en raison d'un profil très cassé et d'un sol souvent sableux. J'arrive au col en même temps que deux VTTistes allemands montés directement d'Abondance par les pistes du versant ouest. Sur le chemin du retour, je peux à nouveau vérifier qu'une randonneuse est plus performante qu'un VTT en montée mais très "casse-gu..." en descente. L'épisode "chasse aux cols" se termine vers 16 h 30. Le vélo est à nouveau chargé sur la 405 et nous revenons vers Vacheresse, après un arrêt pour la visite de la belle chapelle du hameau d'altitude "Les Chalets de Plaine Dranse".

La maison d'hôtes est trouvée sans difficulté : la fille de la patronne nous attendait... depuis midi. Répartition des chambres, repérage du garage à vélo, douche... et attente des "autres". Attente longue puisque les Beaunois n'arriveront qu'après 19 heures (retard au départ et fort trafic vers Thonon) et les Montpelliérains un peu après 20 heures (pour les mêmes raisons).

Pastis d'ouverture du raid à l'Hôtel des Voyageurs où nous dînons assez abondamment mais sans grande qualité. Ambiance décontractée, Gilles et Dominique s'intègrent vite au groupe bourguignon, plus réservé et peut-être un peu préoccupé par les difficultés à venir. Coucher vers 22 h 45.

**Dimanche 10 juillet : VACHERESSE - BRIG
140 km pour une mise en jambes**

Nuit correcte pour tous... sauf pour Marc qui se plaint de son lit qui craquait et de la circulation (regretterait-il déjà de s'être engagé dans cette galère, lui qui n'a jamais gravi un col de plus de 2 000 m et qui n'a pas d'expérience des sorties de plusieurs jours ?). Petit-déjeuner copieux servi vers 7 h 45, préparation des vélos, classiques photos de départ.

En ouvrant les volets ce matin vers 7 h 00, j'ai vu passer un cyclo avec la plaque de cadre : nous ne serons pas seuls sur la route de l'Adriatique...

Départ effectif vers 8 h 30. Comme c'est aujourd'hui dimanche et que nous ne voulons pas "gâcher nos francs suisses" ou transporter les vivres du repas de midi dans l'ascension du Pas de Morgins, rendez-vous a été pris exceptionnellement avec les voitures suiveuses vers midi entre Collonges et Saillon sur la petite route de rive droite du Rhône en face de Martigny. Par ailleurs, des chambres ont été réservées à l'Hôtel du Pont à Brig. Donc aucun souci d'intendance pour ce premier jour.

Démarrage à la fraîche, par une route agréable (en dépit du trafic déjà dense...) qui grimpe quelquefois fort mais sans exagération : une très belle mise en jambes que nous effectuons tous groupés. Nous revenons lentement sur un gros paquet de cyclos qui disparaîtra soudainement dans Châtel et nous sommes doublés avant la Chapelle d'Abondance par un tâcheron du deux roues qui grimpe par saccades, chaudement vêtu de son K-Way. Nous le rattraperons et le doublerons sans rémission à deux kilomètres du sommet. J'aurai le temps de lui demander si il n'a pas trop chaud... et peur d'avoir froid dans la descente : la réponse est inaudible. Il est au bord de l'explosion et semble profondément vexé de se faire déposer par des cyclos montés sur des vélos équipés de sacoches et de garde-boue qui osent discuter et plaisanter en montant les cols...

Arrêt "tampon/photo" à la douane suisse : un jeune douanier (très sérieux et pas très aimable) veut bien viser les cartes de route mais "il faut les regrouper..." et un vieux douanier (un peu éméché, un Suisse... ? est-ce possible ?) nous donne la direction à suivre (facile il n'y a qu'une route !). Il fait un peu frais et nous enfilons nos coupe-vent... sauf Gilou qui bien que "sudiste de naissance" est le moins frileux de nous cinq. Arrêt-pipi dès la sortie de Morgins... et première angoisse pour Marc qui a perdu une vis de la cale de sa chaussure Time. Il a du mal à déchausser sa pédale droite... Un couteau, suisse évidemment, permet de resserrer l'autre vis qui doit tenir jusqu'à demain car il n'est pas question de trouver un vélociste ouvert un dimanche.

Superbe descente sur Monthey : vive les routes suisses ! Si la montée n'a pu déterminer le classement des grimpeurs, la hiérarchie des descendeurs est vite établie ; un premier duo Gilbert/Gilou en tête généralement dans cet ordre surtout quand il y a des virages en lacets, Bernard en intermédiaire à quelques centaines de mètres et le second duo Pierre/Marc beaucoup plus loin. Mais peu importe puisque nous avons décidé d'effectuer des regroupements systématiques au sommet et au pied de chaque col.

Entre Monthey et Saint-Maurice, nous doublons quatre cyclos toulousains dont deux roulent avec des sacoches latérales avant. Conversation aimable mais rapide (ce sont eux qui ont dormi au Gîte de Centfontaines) car notre rythme est plus fort et la circulation dense ne permet pas de rouler à deux de front sur ces routes de vallée.

C'est avec soulagement que nous traversons le Rhône après Evionnaz pour prendre une délicieuse petite route tranquille où un fort vent de vallée nous pousse à près de 30 km/h : les grands plateaux entrent en action... sauf celui de Marc qui, pour une raison indéterminée, se refuse à utiliser sa grande couronne. Libre à lui de mouliner son 40x14. Mais je pense qu'il pourrait aussi alléger son vélo en supprimant le grand plateau. Un double 44x28 lui suffirait et sa chaîne serait beaucoup mieux en ligne... Il faut savoir aller au bout de ses principes...

Le Valais est une vallée hyper-cultivée. Vergers en fond de vallée et vignobles producteurs du célèbre fendant jusqu'en haut des versants : comment font-ils pour atteindre ces terrasses tout là-haut, si près du ciel ?

Petite inquiétude à l'approche de Fully car les voitures ne sont pas encore là. Souci de courte durée puisqu'elles arrivent bientôt. Je demande à Michel de partir devant et de s'arrêter à la première aire de pique-nique dans les dix km à venir au maximum car il est déjà 11 h 45. Il commence à faire très chaud - plus encore vent arrière - et nous trouvons le temps bien long... jusqu'au bosquet de bouleaux où sont garées les deux 405. Quelle chance ! Sur plus de 20 km, c'est le seul coin d'ombre. Délicieusement frais, c'est pour nous un coin de paradis. Le menu est conventionnel : tomate crue, jambon blanc, fromage, yaourts, fruits. L'extra du jour, c'est le litre de rouge acheté par Michel. Tout va bien. L'ambiance est bonne, les jambes sont encore légères et les estomacs affamés.

Michel nous conte sa difficile prise en mains de la 405 de Bernard, tout particulièrement de l'antivol à code dont elle est équipée et qui ne convient pas du tout au tempérament faussement placide de notre breton. Il aura fallu plus d'un quart d'heure pour démarrer la voiture, plusieurs tentatives d'entrée du code et de crispantes attentes entre chaque essai (c'est long deux minutes quand on s'impatiente...) . Consultation du livret de dépannage, élaboration par Eliane d'une stratégie qui consistait à courir derrière Bernard avec l'autre voiture pour le ramener jusqu'à son engin rebelle... Bref nos accompagnateurs ont connu un départ mouvementé.

Mais l'heure tourne et il nous reste encore à faire l'une des parties les plus "chi..." de cette randonnée : 60 km de nationale jusqu'à Brig, avec vent favorable certes mais sous un soleil de plomb. Le démarrage est un peu douloureux vers 13 h 30 car il fait chaud et la "bosse" de Leytron (où les 4 cyclos toulousains cassent la croûte à la terrasse d'un bistrot et nous crient des encouragements au passage) à Chamoson est courte (500 m) mais très sévère (plus de 10%). Quel digestif ! Bernard qui n'aime pas les départs "post-bouffe" sue sang et eau. On bascule brutalement après Chamoson par une pente du même acabit : mon compteur monte à 76 km/h, celui

de Gilles à plus de 80. Et puis nous retrouvons la nationale, les gaz d'échappement et la longue série de feux rouges de Sion.

Bernard nous parle de son beau-frère qui tient avec sa femme un salon de thé dans la station d'Anzère. C'est la route à gauche à moins de 15 km... et mille mètres plus haut. A-t-il vraiment envie d'y grimper ? Il semble attendre un encouragement... mais sa proposition reste sans écho. Il fait trop chaud, l'étape du jour est longue de 140 km et il faut garder des forces pour le Simplon demain. Nous continuons en fond de vallée, toujours vent dans le dos (Dieu est avec nous !).

L'entrée en Suisse alémanique est brutale : elle se produit à l'entrée du bourg de Siders, Sierre en français. Le changement est instantané, les mots français doublent soudainement les appellations germaniques, l'habitat devient... "plus suisse". Il faut nous y habituer, car ceci se produira encore avec la même soudaineté, avec la seule différence que l'italien remplacera le français.

Dans la traversée de Sierre, nous roulons en file à une allure soutenue. Toujours vent arrière. Au moment où nous allons doubler une jeune fille élancée, qui marche d'un pas énergique sur le trottoir, une rafale soulève très haut sa minijupe. Nous étions 4 sur 5 (pauvre Bernard qui jouait alors les serre-files et ruminait peut-être sa déception...) à regarder cette belle silhouette, nous fûmes 4 à pousser un cri d'admiration. Les plus proches sont affirmatifs : cette belle gretchen romande ne portait pas de culotte et ses fesses étaient superbes. Pour ma part, je suis moins sûr quant à la nudité d'une chair découverte moins d'un dixième de seconde mais l'image était charmante. Assommés par la chaleur, nous ne parlions plus depuis longtemps, quand soudain Pierre de sa voie douce : «... le vent a quelquefois du bon...» et Gilou «... moi qui l'ai en horreur, je vais changer mon point de vue : non seulement il nous pousse mais aussi il nous charme...». Ainsi sont faits les petits plaisirs du cyclo-randonneur.

Arrêt "pipi/ravitaillement en eau" de 15' à la sortie de Sierre sur une aire de stationnement où les WC publics sont suisses, c'est-à-dire impeccables. Nous observons les immeubles-tours de la station de Crans-Montana perchés sur un alpage à 1 500 m d'altitude. Les remontées mécaniques montent très haut vers les sommets.

Et de nouveau, le petit train et les relais kilométriques. Deux jeunes cyclos locaux nous dépassent et s'éloignent progressivement. Pas d'imprudences, nous devons conserver notre cadence quoi qu'il arrive.

Soudain un cyclo vêtu de bleu marine nous double. Équipement super-léger mais plaque de cadre Randonnée Alpine. Donc il va à Trieste. Je ferme la marche, Gilou me précède. Ce collègue (?) nous aboie quelque chose que je ne comprends pas. J'entends Gilou lui répondre : « Oui, ce sont des Beaunois et nous sommes ensemble ! » L'autre semble mécontent et s'en va en ronchonnant. Gilou m'explique qu'il a compris que la question était : « Vous connaissez ceux qui sont devant ? » Marc et Pierre, en tête, portent le maillot du club avec un énorme "BEAUNE Cyclotourisme" dans le dos. Je crois deviner pourquoi notre compatriote n'a pas apprécié la réponse de Gilou. Il parlait sans doute des deux gamins là-bas loin devant. De toute façon au train qu'il mène, il saura rapidement que celui ou ceux qu'il cherche ne sont pas ces deux-là. Un bon quart d'heure plus tard, un autre "cyclo sportif bleu marine" nous double un peu moins vite... et sans dire un mot ! Même pas le salut habituel entre cyclos ! Je suis stupéfait ! Qu'est-ce que c'est que ces "connards" ?... Réponse deux minutes plus tard quand nous sommes à nouveau doublés par un trio, toujours "bleu marine", dont le serre-file est plus bavard. Ce sont des Toulousains, un groupe de dix cyclistes plus quatre accompagnateurs (camionnette + remorque et Renault 25). Assistance en continu, le groupe roule dispersé, en flinguant si possible, comme un quelconque dimanche matin. Le premier courait donc après un collègue qu'il croyait devant... mais qui devait être derrière... Curieuse façon de démarrer une telle randonnée.

Nous arrivons à l'Hôtel du Pont à Brig vers 17 heures. Les cinq cyclos-flingueurs viennent d'arriver ; les cinq autres arrivent peu après. Leurs épouses suiveuses s'empressent. Le patron de l'hôtel - super-sympa - se perd un peu entre le groupe des quatorze (les Toulousains) et celui des huit (nous). Mais tout rentre rapidement dans l'ordre, même à l'annexe distante de 100 m où nos 4 "célibataires" logent dans un petit appartement. Les deux voitures sont dans un garage... gratuit. Le patron parle très bien français, son épouse qui est tout aussi sympathique, un peu moins bien. Ce qui n'est pas le cas de notre serveuse, gretchen haute sur pattes avec qui nous nous expliquons surtout par signes ou par collègues interposés.

Le patron téléphone pour moi, en italien, et gratuitement, à l'hôtel Gamper de Bellinzona, pour réserver 4 chambres doubles. Pas de problèmes, ni de soucis pour demain. Après la douche et la bière, promenade collective à pied dans le centre ville intéressant et coloré, avant de prendre un dîner copieux et de qualité. L'ambiance est bonne, l'étape de 142 km n'a pas été trop dure malgré la chaleur. Mais le vent nous a beaucoup aidé.

Marc est un peu anxieux : son premier 2000 est à portée de main car nous distinguons nettement les longs viaducs à forte pente apparente (illusion d'optique ?) qui sectionnent la forêt de résineux. Il décide de ne pas faire l'habituelle promenade digestive et regagne rapidement sa chambre, comme un jeune écuyer à la veille de son adoubement. Les autres plus insouciantes mènent un train de sénateurs sur les rives du torrent qui roule bruyamment ses eaux blanchâtres de seuil en seuil. Son tintamarre accompagnera notre sommeil.

Demain, le Simplon nous attend. Nous attaquerons la vraie montagne. Aujourd'hui, ce n'était qu'une mise en jambes. Petit déjeuner à 6h45, départ prévu pour 7h15.

Lundi 11 juillet : **BRIG - BELLINZONA** **147 km et notre premier 2000**

Le petit déjeuner est copieux. Aucune inquiétude apparente dans les regards : Marc semble aujourd'hui impatient de relever le défi et de régler leur compte à ces pentes qui le narguent depuis hier.

Départ effectif à 7h30. Nous passons pratiquement sur le triple plateau dès le départ puisque le col débute devant l'hôtel. Courte halte 300m plus loin pour attendre Marc... qui n'était pas tout à fait prêt (ce sera le cas presque à chaque départ...) et c'est parti pour 20 km.

Nous prenons l'ancienne route qui traverse le village de Ried, raccourcit la distance de près de 2 km... mais augmente sérieusement la pente sur le premier tiers du col. A Ried, nous saluons un autre groupe de cyclos en route pour Trieste : il s'agit des 10 Dunkerquois qui effectuent le parcours en onze étapes et que nous reverrons à plusieurs reprises. Marc monte avec moi et nous lâchons nos trois collègues qui progressent tranquillement en discutant. Sur trois kilomètres la pente est très sévère, pas loin de 10% par endroits. La route est étroite, tranquille, fraîche à cette heure et peu fréquentée. Mais nous rejoignons bientôt la nouvelle route beaucoup plus large et dont la pente semble avoir été fixée à un strict 5%. Arrêt "pipi/regroupement" et nouveau départ. Le regroupement a été inutile car nos trois compères ont décidé de monter piano et nous les lâchons... au bout de 100 m. Je m'avance pour faire des diapos d'un superbe viaduc de béton blanchi qui enjambe la profonde vallée du Salina, le torrent qui a bercé nos rêves. L'ouvrage a vraiment très grande allure.

De tunnels en galeries couvertes, la route s'élève avec une grande régularité jusqu'au col encadré d'un horizon de hauts sommets neigeux. Les derniers kilomètres, moins pentus, sont gravis sur un grand braquet à plus de 15 km/h. Au sommet, l'immense aigle en maçonnerie élevé pour commémorer la "garde aux frontières" durant la dernière guerre mondiale, surveille d'un œil sévère ceux qui viennent d'Italie. Pendant que Marc, étourdi par sa première victoire sur la haute montagne, se propose pour garder les vélos (était-ce nécessaire ?), nous gravissons tous le raide chemin d'accès aux griffes du rapace. Pour la photo bien sûr.

Pour ma part, si j'ai admiré l'exploit technique du tracé et la hardiesse des ouvrages de béton, je suis un peu déçu. Ce Simplon est un vulgaire Lautaret, c'est à dire un col sans grand intérêt pour un cycliste. Quelle chance avons-nous eu de prendre l'ancienne route où les pentes sont réelles ! Ce col est un petit 2000 qui ne mérite pas plus que ses 2005m... Je lui en veux car c'est mon 50^e "2000". Mais je garde cela pour moi; pour Marc, c'est le premier et il restera pour lui inoubliable, comme son premier amour...

La descente est tout aussi décevante : boulevard sans courbes accentuées jusqu'à la frontière, route étroite, chaussée déformée, éboulements dans la partie italienne. Nous effectuons un regroupement peu avant Varzo dans un tronçon en montée : les deux 405 s'arrêtent un court instant et partent vers Domodossola, les îles Borromées et une baignade dans le lac Majeur. Nous les retrouverons ce soir à Bellinzona.

Rapide plongée sur la vallée du Val d'Ossola et du fiume Toce que nous traversons avant le bourg de Maséra. L'altitude est inférieure à 300m et la température est caniculaire. Midi approche, il est temps de faire les courses. Arrêt à la première "Alimentadori" à droite. Marc garde les vélos (de très près puisqu'il restera stoïquement en plein soleil debout sans lâcher sa monture durant les quinze minutes que dureront nos laborieuses emplettes...). Grand moment de notre randonnée. Nos premiers achats en terre italienne. Fort de ma connaissance du portugais, je me lance avec mes trois compères derrière. Pas de problèmes pour les boissons et autres yaourts. Mais pour les "pomodoro" (tomates) et les "mêla" (pommes) qu'il faut peser, comme pour les "cinque fatti de prosciutto" (cinq tranches de jambon) qu'il faut demander, c'est déjà plus corsé, d'autant plus qu'en Italie le jambon, c'est du papier à cigarettes ! Il en faut donc cinq de plus... au moins. Heureusement, un Signor bien mûr et fort aimable, comprenant le français, nous aide dans nos laborieuses démarches. Laborieuses mais décontractées car les jeunes vendeuses sont aussi patientes que souriantes.

Nous dégustons nos vivres avec grand appétit à 100m du magasin, bien à l'ombre, assis à une table dans un petit jardin public défendu par deux mitrailleuses de la dernière guerre. Arrêt de plus d'une heure, le repas étant suivi d'une petite séance de repos... assis. Instant assez dangereux que j'abrège volontairement en dépit des ronchonnements de Bernard et Gilou. Entre le repos assis et la méridienne, l'écart est minime surtout avec 35° à l'ombre et nous avons deux rudes obstacles devant nous : l'ascension du col de Druogno, 10 km sans un poil d'ombre et quelques "murs" à plus de 10%, puis la Sella Piano di Sale que Pierre Roques traite « *de col tordu et cabré à l'extrême, lové dans la verdure et les sapins comme un aspic dont on écrase la queue* » (Les Cyclotouristes, pg.215).

La chaleur est torride quand nous attaquons le Druogno. La route s'élève vite entre deux parois de roches surchauffées. Comme ce matin, Marc et moi lâchons rapidement les autres, au train, sans le vouloir. De toutes façons, Bernard a horreur des départs après déjeuner sous la canicule et il va monter à un rythme minimal. Pour ma part, je pars aussi à un rythme plus lent que de coutume. Marc s'y laisse-t-il tromper ? Au bout de deux kilomètres, il passe en tête et accélère franchement. Un peu étonné, je ne prends pas sa roue tout de suite mais... je ne résiste pas longtemps. Je reviens à sa hauteur et maintiens jusqu'au sommet la cadence qu'il

a imposée... et qu'il aura quelque mal à tenir dans le dernier kilomètre dont la pente est sans doute supérieure à 10%. Nous nous arrêtons dans le premier bistrot à droite dans le village où nous commandons deux cafés : Marc, un "es presso" c'est à dire 5 cm³ d'un breuvage noir et fort mais paraît-il délicieux, et moi "uno caffè longo num bicchiere grande com gelato", c'est à dire (croyais-je !) un café dans un grand verre avec des glaçons (très bon souvenir du Tour de Corse). La serveuse m'apportera le café, le grand verre mais deux boules de glace à la vanille à la place des glaçons ! Un vrai coup de chance, c'est délicieux mais la prochaine fois j'éviterai de confondre un "ghiaccio" (glaçon) avec un "gelato" (boule de glace). Nous avons presque fini nos cafés quand Gilou, puis Pierre et enfin Bernard arrivent. Marc a fait fort dans cette montée... Le Simplon l'a dopé ! Mais était-ce vraiment raisonnable ?

Traversée de Santa Maggia Maggiore, lieu de séjour assez réputé, mais sans grand cachet apparent, et attaque en douceur de la Sella Piano di Sale. Aie, aie, ce dernier kilomètre ! Douze, quatorze pour cent ? Peu importe, il fait très mal et me rappelle les plus durs passages de la montée vers le lac des Bouillouses, derrière Font-Romeu. Il a raison Pierre Roques, le "Piano" relève la tête très haut et mord les mollets au passage !

La descente est difficile, étroite, coupée par des travaux. Circulation assez dense car la route directe de Locarno est coupée par un glissement de terrain. Le croisement des véhicules est très difficile et les coups de frein imprévus sont fréquents. Les voitures (beaucoup de Hollandais) nous gênent. J'entends Marc pousser un cri quand ma roue arrière se lève sur un freinage trop intempestif. Manifestement ma randonneuse n'est pas habituée à descendre aussi lentement et à bouffer ses patins. Le Hollandais comprend, serre à droite et avec Gilou nous pouvons enfin prendre une vitesse de croisière mieux adaptée, c'est à dire 40 km/h... Je perds Gilou en cours de descente (sa sacoche arrière Klick-Fix a cassé ! Bravo Chapak, une de plus...) et j'attends le quatuor un bon quart d'heure à l'entrée de Cannobio, où une trouée dans la végétation offre un beau point de vue sur le lac Majeur.

A Cannobio, joli bourg à rues étroites et maisons bariolées, nous recherchons un vélociste : l'attache du porte-bagages de Marc a cassé et sa cale de chaussure tient toujours... à une vis. Gilou se renseigne et découvre la super boutique, pleine de super vélos de course, avec un patron super aimable et qui parle français. En quarante minutes, les deux problèmes de Marc seront résolus... Pendant que nous regardons avec étonnement une roue libre de 11 dents, Gilou s'intéresse davantage au reportage du Tour de France. C'est l'étape contre la montre et au premier contrôle intermédiaire Romingera a déjà 28 secondes de retard sur Indurain...

Je charge la sacoche de Gilles sur mon porte-bagages arrière (Chapak est inconnu à Cannobio) et nous reprenons la route vers 16h, pour un nouvel arrêt 5 km plus loin à la frontière italo-suisse de Paggio di Valmara où nous devons tamponner nos cartes de route. Ce que je ferai auprès du douanier suisse qui me fera remarquer que si la frontière italienne est bien à Paggio di Valmara, la douane suisse est à Madonna di Ponte. Comme les deux bâtiments sont distants de 50 m, je lui réponds que, vu de Beaune, c'est la même chose. J'aurais pu lui dire aussi que nous préférons les douanes suisses car les WC y sont impeccables et pourvus d'un lavabo propre où il est bien agréable de remplir son bidon... La route suit le lac et le domine en corniche d'une vingtaine de mètres. En bas, deux ados très amoureux activement enlacés se moquent éperdument des regards insistants que nous leur jetons. Se sont-ils seulement rendus compte que leur esquif a dérivé près de la rive ?

Accord unanime de mes petits camarades pour effectuer une "variante" (terme sous lequel mon compère Jean-Pierre du MUC désigne des petits détours pour récupérer un col). Il est vrai que nous sommes 4 membres du Club des Cent Cols et je pense que Marc y viendra bientôt. Cette variante consiste à gravir la Sella Arcegno - 401m - soit 3.5 km et 192m de dénivelée supplémentaires. On peut dire aussi 2 km d'ascension à 10% et l'assurance de panoramas superbes sur le lac Majeur. Ce fut exactement cela, avec en plus 300 m de terre pour cause de travaux dans la partie à 10%. Sympas les copains, aucun n'a râlé. Magnifique ce tronçon en corniche à 200 m au dessus du lac, précédant une très rapide plongée sur Ascona.

Ascona ! Le piège pour les cyclos non avertis ! Au début, pas de problème ; nous prenons la direction de Locarno mais rapidement des panneaux "Interdits aux cyclistes" nous interdisent l'accès à la voie rapide et au pont qui traverse la Maggia. Des panneaux indicateurs "Locarno pour cyclistes" nous guident sur 500 m puis disparaissent dans un chantier tout près de la rivière. Confiants dans la signalisation suisse, nous suivons la route, longeons l'aéroport, demandons notre route à un automobiliste "Direta, diretta...", roulons deux kilomètres... et revenons au centre d'Ascona puis à notre point de départ. Une boucle de 3 km au moins... Pas de panique, SVP... Après un court départ en sens contraire, un retour sur le trottoir à contre sens et un nouveau départ avec les mêmes panneaux "Locarno pour cyclistes", une brave dame nous explique que là où il y a des travaux, il faut « *attraversare la ponte... Grazie mille, Signora* » Elle nous a sauvé ! Car ce n'était pas simple du tout de traverser un chantier, de suivre une piste cyclable en bordure de la voie express, de traverser à nouveau un véritable "no man's land" et de trouver enfin le centre de Locarno puis la route de Bellinzona. Locarno-Bellinzona, secteur de 13 km désagréable, étroit et à fort trafic.

C'est avec soulagement que nous arriverons vers 18h30 (seulement !) à l'hôtel Gamper où nous retrouvons nos accompagnateurs et tous les "toulousains flingueurs" déjà douchés et occupés, micro-ordinateur portable en mains, à faire les comptes de la journée : comptabilité ou moyenne kilométrique ? Je ne le saurai pas. Ces gens ne sont pas sympas, à part un ou deux. Je suis un peu surpris car le monde FFCT est généralement beaucoup plus ouvert... Mais ces bourgeois de la bicyclette ne sont sans doute pas tous affiliés à un club FFCT : ce qui expliquerait que leurs maillots bleu marine du premier jour portait un label "Thonon-Trieste 94"... sans autre identification.

Vite une bière ! La journée a été longue (147 km au compteur), dure (2 250 m de dénivelée) et torride. Eliane est contente : l'un des garçons est portugais et la conversation (pour nous) est ainsi beaucoup plus facile qu'en italien. Ce luso-suisse nous montre la salle pour garer les vélos (deux étages plus bas !). Il est triste car Rominger a pris deux minutes ! Je fais semblant de compatir mais je m'en fous. Le Tour ne m'intéresse plus car demain je vais découvrir le Splügen et Jean-Pierre m'a dit qu'il est superbe. Les chambres sont spacieuses, avec un grand balcon commun... qui domine directement la gare très très animée : haut-parleur, coups de marteau sur les roues, manœuvre des trains, nous n'en perdons pas une miette... et nous ne dormirons pas de la nuit.

En attendant nous composons notre dîner... à l'italienne : pizzas en entrée, pâtes ensuite et glaces pour finir. Super. Le fendant qui est agréable et le "château-la-pompe" (notre garçon, qui n'est pas le Portugais, parle un peu le français) descendent à grandes goulées. Belle soirée terminée par une promenade collective dans la partie haute de la ville. Nous allons jusqu'au château du bas (castello grande car c'est le plus grand des trois qui défendaient autrefois la cité de Bellinzona) et nous rejoignons nos chambres vers 22h.

Eliane qui voulait téléphoner le lendemain matin pour réserver un hôtel à Chiavenna, décide d'y renoncer : mieux vaut désormais réserver "de visu"... et loin des gares. D'autant plus que Gilou nous prédit que le prochain sera en bordure d'un aéroport... Pierre distribue ses comprimés pour dormir; Michel et Micheline mettent leurs boules quiès, et les autres hésitent entre fermer la fenêtre et mourir d'étouffement ou laisser la fenêtre ouverte et compter les trains, voire les voyageurs. Eliane, pourtant claustrophobe, craquera vers minuit et fermera toutes les issues...

Mardi 12 juillet : BELLINZONA - VILA DA CHIAVENNA 122 km et les lacets du Splügen

La nuit a été effectivement terrible... sauf pour les "toulousains-flingueurs" qui avaient des chambres sur l'arrière (pas tous, petite consolation). Déjeuner normal de 7h45 à 8h15. La serveuse fait son boulot sans sourire. Le menu de la journée comprend le San Bernardino - 2065 m - et le Splügen - 2115 m. La descente du Splügen étant réputée difficile pour les voitures, Eliane a décidé de rejoindre Chiavenna ou Vila da Chiavenna par la route des lacs, Lugano et Côme. Michel et Micheline décident de suivre la même route... avec un certain regret car Michel aurait préféré passer par les deux cols qu'il ne connaît pas.

Départ effectif à 8h40, juste derrière le toulousain "super-flingueur", le premier qui nous avait doublé avant Brig. Ses copains sont partis depuis une bonne demi-heure "*car ils craignent la chaleur*". Curieux pour des méridionaux ! Petite erreur de parcours au départ car je quitte trop tôt la route du St-Gotthard. Sans doute la peur de rater la sortie de la voie rapide, comme à Ascona. Erreur vite corrigée qui nous vaudra un échauffement supplémentaire de 2 km.

L'approche du San Bernardino est un long faux plat de 28 km jusqu'au village de Soazza. Le gain d'altitude est minime (320m) mais ça monte quand même par paliers assez relevés. Comme chaque matin, je trouve que l'allure est un peu rapide et je reste derrière. Je pense à mon père "*qui commençait à être bien après 50 km*" et je sais que l'approche d'un grand col doit toujours être faite avec la plus grande modération. A Soazza, le regard est attiré par les ruines du château de Misox posé sur un piton rocheux et par la première rampe du col qui conduit vers le village de Mesocco. Rampe courte mais à 10% ! Vite le triple plateau et en route pour une ascension de 15 km jusqu'au seuil à 1662 m qui précède la descente vers le village de San Bernardino, seuil que Georges Rossini appelle Forcola (ce qui veut dire col) mais qui n'a pas de nom particulier et ne figure pas dans l'Atlas des cols routiers suisses. Col ou pas, la montée est là et elle est sévère : 8% de moyenne comme l'Aubisque avec de nombreux passages supérieurs à 9%, voire 10% et un dernier kilomètre d'enfer. Heureusement, la route progresse souvent en lacets dans des alpages mamelonnés et semble jouer à cache-cache avec l'autoroute et ses multiples ouvrages d'art.

La chaleur est déjà intense. Nous faisons un court arrêt avant Mesocco pour un délestage naturel et un ravitaillement. Pendant notre arrêt, l'avant-garde des cyclos dunkerquois nous rattrape. Le premier enroule remarquablement le petit braquet de sa superbe randonneuse et disparaît rapidement. Les deux suivants (ils sont dix en tout, cinq bons grimpeurs et cinq flâneurs - cinéastes - touristes) arrivent quand nous repartons. Arrêt un kilomètre plus loin à la fontaine de Mesocco. Marc continue. J'attends les autres qui s'arrêtent et font aussi le plein. Je repars avec l'un des Dunkerquois avec qui je discute quelques centaines de mètres... jusqu'à ce qu'il m'invite "à monter à mon rythme". Je comprends qu'il ne peut plus me répondre car la pente est proche de 10%. Je prends donc "mon rythme" et en 4 km je rejoins d'abord le second "chti" qui est au bord de la défaillance puis Marc qui semble aller très bien. Nous atteignons ensemble le Pian San Giacomo, agréable faux plat qui conduit vers une belle forêt de conifères. La route serpente agréablement dans cette forêt mais la pente est à nouveau proche de 10% et Bernard décroche. Sortie du bois, nouveau et dernier passage sous l'autoroute, tronçon de 2 km à 5% en larges lacets pour se remettre en jambes et un énorme dernier kilomètre à plus de 10%, parfaitement rectiligne, sans ombre, abominable ! Quand je l'attaque, j'aperçois le "Gaul dunkerquois" 500 m devant, Marc 300 m derrière et Pierre très loin, tout petit, qui vient de franchir le pont de l'autoroute. Mon "Allez Beaune !" ne lui parviendra pas.

Arrêt à la Forcola pour attendre Marc, changement de maillot (le mien est une serpillière !), diapo et descente immédiate sur San Bernardino car il est déjà 11h30 et il faut pourvoir au ravitaillement. Pendant que Marc garde les vélos, je fais les courses habituelles en italien et en francs suisses. Pierre entre dans le magasin au moment où je règle à la caisse. Nous casserons la croûte juste de l'autre côté de la route, à l'ombre entre deux immeubles. Il fait très chaud malgré l'altitude. A midi pile, l'épicerie ferme (au grand dam de plusieurs touristes qui frappent vainement à la porte ! L'heure suisse, Messieurs, vous connaissez ?). Bernard, Gilles et quatre Dunkerquois arrivent ensemble à midi cinq. Les chtis continuent jusqu'au sommet. « *Bon courage, les amis !* » Pour nous l'heure est venue de casser la croûte.

Le repas est moins joyeux que les jours précédents. La fatigue commence car c'est la troisième étape et cette Forcola a été très dure, surtout avec cette chaleur. Bernard, en particulier, avale difficilement pain et jambon... Je n'ose lui dire ce qui reste à faire avant d'atteindre Chiavenna.

Nous repartons vers 13h. A petite allure... mais rapidement espacés. Marc a décidé de rester avec Bernard (sans doute commence-t-il à ressentir ses efforts du Druogno ou ceux qu'il a fait pour monter avec moi dans le bois ce matin; mais l'allure de Bernard est-elle suffisante pour lui ? En montagne, il est essentiel de trouver son rythme... qui est très rarement celui du copain et il peut être aussi néfaste de monter en dessous qu'au-dessus). Je me détache assez vite avec Pierre qui suit derrière à deux ou trois lacets, puis Gilou dont la forme vient doucement. Les 7,5 km qui mènent du village de San Bernardino au sommet sont moins rudes. Le tracé de la route est capricieux, de paliers en paliers, de lacets en demi lacets, dans la rocaïlle et une végétation arbustive basse, de type garrigue. Le dernier kilomètre est en cours de réfection avec goudronnage de la chaussée. Je force un peu le passage (j'entends l'employé crier dans sa radio « *Attenzione ciclista !* » à son collègue du haut). Pente à 8% + goudron frais, après 20 km d'ascension, c'est le pied ! Je monte rageusement sans m'occuper des engins qui déversent leur mélasse brûlante et puante. Je vois que Pierre s'est fait coincer à la barrière et que les autres le rejoignent.

Agréable surprise ! Les 500 derniers mètres du col sont plats car la route longe un joli petit lac qui porte le nom de Moesola : il conserve de belles eaux indécises qui hésitent entre la voie du nord, vers le Rhin et les froidures des lands germaniques, et celle du sud, vers le Pô et les canicules des plaines vénitiennes.

Je retrouve au sommet les cinq grimpeurs chtis qui en sont au café et commencent à s'inquiéter de l'arrivée de leurs cinq collègues. Je ne les rassure pas en leur disant qu'ils n'étaient pas passés à San Bernardino quand nous sommes repartis. Et comme ils grimpent comme des escargots... Mes quatre compères arrivent presque ensemble. Bière ou coca, coupe-vent, photo devant la plaque sommitale tirée par le "chti qui grimpe comme un avion". Et zou en avant pour la descente ! Courte (8 km) mais superbe ! Mon premier vrai régal dans ces larges lacets bien dessinés et en succession assez rapide. Gilles suit à quelques centaines de mètres quand nous parvenons à la sortie du tunnel autoroutier, dans la haute vallée glaciaire du Rhin (Rheinwald). Arrêt et regroupement dans une aire de service pour retirer les coupe-vent et remplir les bidons. Bernard a meilleure mine ; la Forcola est oubliée et le déjeuner est passé.

Pour rejoindre le village de Splügen, distant de 10 km, nous empruntons une curieuse petite route étroite, qui suit fidèlement le tracé de l'autoroute dont elle est séparée par un grillage. Les villages - Hinterrheinn, Nufenen, Medels - sont parfaitement alémaniques : fleuris et bien propres, clochers à bulbe... C'est la fenaison et l'activité est intense. Nous doublons de curieux petits tracteurs chargés d'un foin odorant. C'est un autre monde, qui ressemble à celui des contes de fées...

Changement de décor à Splügen. C'est la route à droite... et "tout à droite", car la rampe de départ est sévère : un bon 10% sans discussion. Cette pente se maintient ainsi pendant 3 km en lacets et en forêt puis elle s'adoucit à la sortie d'un tunnel. Le tracé devient plus rectiligne et longe un torrent. Profil classique des cols alpins : forte pente pour sortir de la vallée principale et secteur intermédiaire plus rectiligne, souvent en paliers pour remonter la vallée affluente jusqu'au mur final où l'on retrouve forte pente et lacets.

C'est bien ce qui se passe au Splügen ! Et quels lacets ! Ils sont superbes et d'une stupéfiante régularité. Je ne sais plus comment est la pente. Ils sont si agréables à escalader ! Au sortir du dernier - le vingtième, peut-être ? - la douane suisse et juste derrière un curieux âne-fontaine. Sous l'œil soupçonneux du douanier, je tire le portrait de cet animal sympathique qui crache une eau délicieusement fraîche. Le sommet est proche. Je m'arrête à deux reprises pour faire des diapos de ce superbe final. Arrêt au sommet ; salut au douanier/flic italien aussi peu aimable que son compère suisse, casse-croûte, diapo de Marc qui arrive peu après et des trois autres qui se sont aussi arrêtés pour faire des photos.

Nous entamons la descente qui est bizarre et difficile : des séries de murs avec des lacets très serrés et de longs paliers presque rectilignes où il faut pédaler. Ajoutez une route étroite, un asphalte défectueux, des tunnels pleins de trous, des travaux et enfin Marc qui, fidèle à son habitude, est parti loin derrière, s'est arrêté pour je ne sais quelle raison et que nous devons attendre avec un soupçon d'inquiétude... Bref, une descente inintéressante où les paysages sont peut-être grandioses mais qui resteront à jamais inconnus pour nous car il n'est pas question de quitter le bitume (ou ce qui en reste) des yeux une seule seconde. De plus le lac-barrage de Montespluga à 3 km du sommet est totalement vide et des chevaux paissent au fond de la retenue. Je ne connais rien de plus laid qu'une retenue vide...

Court arrêt dans les fameux lacets suspendus de Pianozzo pour faire une diapo. Mais ça ne donnera pas grande chose, par manque de recul. Impressionnants pourtant ces lacets ! Heureusement qu'Eliane n'est pas venue !

Arrêt/regroupement/rafraîchissement offert par Gilou à Campodolcino. Deux jeunes italiennes bien rondes et court vêtues s'aspergent d'eau... pour se rafraîchir. Des dentelles vaporeuses collent à la poitrine bien remplie de l'une d'elles. Et Bernard qui lorgne sans vergogne sur un téton à moitié découvert (comme les autres, soyons honnêtes !) : « *C'est pas le moment de m'exciter, je ne pourrais pas répondre!* » Eclat de rire. Quoi qu'il en dise, il a retrouvé la forme et oublié la Forcola !

Chiavenna n'est qu'à 12 km fortement descendants... mais le rendez-vous est à Vila da Chiavenna, 7 km plus loin... et 300 m plus haut. Cette ascension sera difficile, surtout pour Pierre qui accusera la bière ingurgitée au dernier arrêt, mais qui a sans doute connu un petit coup de fringale. C'est vers 18h15 que nous parviendrons à l'Albergo POSTA au centre du village, avec 122 km au compteur et 2 845 m de dénivelée. Dure journée encore, en raison de la chaleur mais belle journée avec deux vrais, deux grands "plus de 2000".

Hôtel simple et très sympathique. Les chambres sont grandes et donnent côté cour ou plutôt côté torrent, c'est à dire que la nuit devrait être plus calme, sans vacarme de trains ou de voitures. Dîner succulent sur la terrasse qui nous a été réservée. La patronne est enjouée et volubile mais ne parle pas un mot de français. Comment dit-on Ricard en italien ? Michel qui a vu la bouteille part avec notre hôtesse pour la lui montrer du doigt. A son retour, il nous apprend que Ricard se dit Pernod en italien mais il ne sait pas qu'il sera servi avec... de l'eau gazeuse. On fait mieux comme apéro ! Mais nous avons bien ri quand même. Régal au dîner avec une entrée à base de pâtes, spécialité locale dont j'ai oublié le nom, et régala encore avec les escalopes de veau. Les routes italiennes sont moins bonnes que les routes suisses, mais on mange mieux chez le Transalpins.

Promenade digestive dans les hauts du village par des chemins étroits et caillouteux. Marc n'est pas venu car il souffre d'une coupure à la fesse qui le préoccupe beaucoup. Coucher vers 21h45 : la nuit précédente a été bien courte et la journée fatigante, même pour nos accompagnateurs qui ont trouvé une foultitude de touristes sur les lacs et une circulation démente. En tous cas, bravo à Micheline pour le choix de l'hôtel, il est super.

Mercredi 13 juillet : VILA DA CHIAVENNA - LIVIGNO 93 km et les glaciers de la Bernina

Le petit déjeuner, initialement programmé à 7h30, est difficilement servi vers 7h45 malgré les efforts de la patronne qui s'agite beaucoup, sans grande efficacité. Puis vient la séance du règlement de l'addition que nous n'avons pu faire la veille au soir comme les jours précédents. Comme chacun paie sa part, comme personne n'a de monnaie et comme la patronne veut tout ensemble, il faut une bonne dizaine de minutes pour régler le problème... non sans quelque nervosité.

La frontière suisse à Castasegna est toute proche et nous attaquons de suite la longue montée de 22 km du Passo Maloja - 1815m - qui, par le Val Bregaglia, doit nous conduire vers le Haut Engadine et le massif de la Bernina. Si la pente moyenne n'est que de 5,1%, la pente réelle est très irrégulière avec de beaux passages en lacets, des secteurs rectilignes et pentus le long de parois rocheuses et boisées, un long faux plat avant Casaccia et un mur de 4 km à 10% de moyenne, avec de superbes lacets cachés dans une épaisse et noire forêt de conifères. A mi-pente Michel, Micheline et Eliane, grassement assis sur un talus herbeux à l'intérieur d'un lacet, nous encouragent, nous photographient, nous admirent peut-être... Quand j'arrive au sommet, les plus lents des "toulousains-flingueurs" sont encore là : ils ont dû partir très tôt car ils ont dormi à Chiavenna. Comme ils vont jusqu'à Bormio ce soir, il y a peu de chance que nous les revoyions.

Regroupement au sommet du col, peu spectaculaire mais fréquenté comme toujours. Casse-croûte, photos et élaboration d'une stratégie pour le repas de midi que nous prendrons au bord du lac tout de suite après Silvaplana. Bernard - responsable de la caisse - et Pierre sont chargés des achats, Marc assumera son rôle quotidien de surveillance et les accompagnateurs transporteront les vivres jusqu'au lieu de pique-nique, tandis que Gilles et moi partons gravir le Julierpass, un plus de 2000 "à portée de la main", c'est à dire 7 km de grimpe pour une dénivelée de 470m. Son profil est celui du Splügen sans le mur final : 2 km de lacets à plus de 10% puis un long tronçon presque rectiligne dans une vallée glaciaire sauvage et dénudée. Nous avons droit à l'habituel secteur en travaux et pour une fois à un notable vent de face. Affluence coutumière au sommet, photo non moins habituelle et demi-tour pour plonger dans la descente, à une vitesse qui témoigne de la rigueur de la pente. Nous traversons à nouveau Silvaplana et arrivons à midi quinze précises (heure programmée lors de notre départ anticipé vers 11 heures de la Maloja) au lieu de pique-nique qui est à nouveau un petit coin de paradis. Repas agréable et décontracté. La fatigue est moins grande qu'hier à San Bernardino et les mandibules sont plus énergiques... car le programme de l'après-midi est annoncé beaucoup plus facile que celui d'hier.

Nous repartons avec moins de difficulté que les autres jours. D'abord, la canicule est plus supportable à 1800 m d'altitude, ensuite nous avons devant nous 8 km de descente. Nous traversons St-Moritz et ses hôtels

issus des contes de mille et une nuits... Etrange et démodé mais luxueux. Curieuse Suisse.

Mais il faut bien remonter un jour. A droite donc vers Pontresina (encore des hôtels fantasmagoriques) et la longue montée vers la Bernina. Hormis quelques courtes rampes, un kilomètre très dur pour escalader un verrou glaciaire, ce col est sympathique pour des cyclos en phase digestive. Les paysages sont grandioses. Le pic Bernina qui culmine à plus de 4000 m présente ses superbes glaciers et un petit train rouge serpente dans les alpages. Nous faisons une halte dans une auberge peu avant le sommet pour savourer une bière et nous prélasser quelques instants en méditant ces mots de Bernard Courrier, notre prédécesseur 4 ans plus tôt sur cet itinéraire de rêve :

« *Au sommet du Bernina, nous buvons un cappucino, les jambes étendues sur la terrasse, face à des cimes pures et enneigées.*

- *C'est beau, soupire Jean-Pierre, et à ce moment nous ressentons tous les deux le bonheur total de notre aventure. Nous souhaitons à tous les cyclotouristes de venir s'asseoir un jour sur la terrasse ensoleillée du Bernina.* »

Les deux 405 sont garées au sommet du col. Elles sont passées pendant que nous buvions notre bière, sans voir les vélos pourtant garés bien en vue. Photo des cinq sous le panneau et plongée rapide jusqu'au croisement de la Forcola di Livigno. Trois kilomètres très rapides qui témoignent que la Bernina n'est pas "aimable aux cyclos" sur ses deux faces. Passage de la frontière sans poser le pied à terre, comme d'habitude, et entrée définitive (ou presque, voir le Umbrailpass) en Italie. Les 405 nous doublent et partent devant avec la consigne de chercher un hôtel après le col, dans la descente, avant Livigno, si possible le premier sur la DROITE, dont le nom se termine par un 0 (hôtel recommandé par Jean-Pierre).

Cette "Forcola di Livigno" ne fait que 4 km de long sur ce versant mais c'est un col coriace. Comme il débute par une descente de près d'un km, c'est en fait 3 km à près de 9% qu'il faut gravir dans un décor sauvage de caillasses. Dur, dur en fin de journée... Tiens, ce soir, Pierre commence à démontrer ses qualités innées de grimpeur, liées à son gabarit de poche. Je ne devrai qu'à un saut de chaîne (incident coutumier pour lui) de conserver quelques dizaines de mètres d'avance au sommet. Diable, mon maillot à pois va-t-il être menacé ?

Visa des cartes de route à la douane italienne au sommet. Je demande un "tampon" ce qui assombrit le douanier et fait bien rire un ouvrier qui m'explique gentiment que : « *Les tampons, c'est pour les femmes.* » et que ce que je veux sur mon papier, c'est un "timbre". Il doit en rire encore, le brave homme et moi je lance des "Scusi, prego, grazie..." mielleux au douanier pour me faire pardonner..

Le ciel se couvre de nuages épais et nous filons dans la descente. Quelques km plus loin, premier hôtel sur la GAUCHE, dont le nom se termine par un A puisqu'il s'appelle Albergo FORCOLA. Les 405 y sont garées, les dames nous hêlent. Stop. C'est là que nous dormons. Je ne puis m'empêcher de faire la remarque que « *Ce ne peut être l'hôtel de Jean-Pierre...* », mais sans insister car l'essentiel est que notre principal problème quotidien soit résolu : nous avons un gîte ! De plus, il est totalement dans la nature, dans les alpages, nos chambres donnent sur la montagne et le prix est excellent. Ce sera en fait notre meilleure étape, à mon avis du moins. En plus, la patronne parle français...

Comme certaines chambres ne sont pas encore prêtes (il est 16h15), nous nous installons sur la terrasse pour boire une bière. Deux minutes... les premières gouttes tombent... encore trois minutes et c'est la trombe d'eau... A un quart d'heure près, nous étions complètement rincés. Ce que nous confirment nos amis dunkerquois qui arrivent en ordre dispersé, douchés et transis de froid sous leurs coupe-vent complètement inefficaces. Plus tard, beaucoup plus tard vers 18h30, nous verrons passer nos quatre cyclos toulousains bien emmitouflés. Eux aussi ont dû prendre la douche, mais dans le Bernina.

Comme il fait bon marcher dans ces sentiers d'alpage au bord du torrent ! Ce soir la température est douce, l'orage est passé, les cimes sont dégagées. On pourrait rester quelques jours en vacances, non ?

Le dîner est excellent et servi par un bel italien aux yeux bleus, qui parle quelques mots de français avec un accent qui fait chavirer le cœur de nos dames. Belle revanche pour elles après la paire de fesses alémaniques et le téton lombard. Ce soir, l'Italie affronte la Bulgarie en demi-finale de la Coppa. Viva Italia, Forza Italia, Roberto Baggio ! Michel et Gilou voudraient bien suivre l'événement mais ils ne tiendront qu'un quart d'heure : le poste de TV est minuscule et l'image trop mauvaise. Nous autres allons dormir. Etape fatigante car, si la distance parcourue n'est que de 93 km, la dénivelée totale pour Gilou et pour moi dépasse les 2500m. Alors, que le meilleur gagne mais attention à Kostadinov !

Nos amis dunkerquois font beaucoup de bruit à la table à côté : qui a dit que les gens du Nord étaient des gens froids ? Ce groupe de joyeux pédaleurs appartient au club présidé par Jean-Claude LOIRE, qui est aussi trésorier de notre fédération. Président très rigoureux, paraît-il, sur l'éthique FFCT. Sans doute est-ce la raison pour laquelle nos "Chti" enfilent des T-shirts au nom de leur club (nom que j'ai oublié car il est bien long mais je crois que l'on y parle de plage ou de dunes...) lors de chaque séance de vidéo/photo, pour cacher leurs maillots "honteusement" sponsorisés (l'un d'eux travaille chez BP). André DWORNIZACK, du Service d'Accompagnement Routier de l'Amicale des Diagonalistes, fait partie de ce groupe. Il connaît très bien Georges MAHE, Beaunois chez qui il a déjà dormi et il devrait venir début septembre à l'Assemblée Générale de l'Amicale à Aubusson d'Auvergne. Ce sera l'occasion de rouler quelques kilomètres ensemble.

Jeudi 14 juillet : LIVIGNO - LANA **141 km et le redouté Stelvio**

Comme le dîner hier, le petit déjeuner est copieux et dévoré avec appétit, bien que l'on sente une certaine tension. Même les joyeux nordistes sont plus calmes ce matin. C'est le jour du Stelvio et cela impressionne quoi qu'on en dise ! 2757 m, c'est près de 500 de plus que notre plus haut col depuis le départ. Et puis l'orage d'hier ne va-t-il pas se renouveler ? Si c'est le cas, là-haut c'est la tempête de neige... Silence, concentration. Gilles emporte des surchaussures dans son sac à dos...

Pourtant il fait beau - et déjà chaud - quand nous prenons la route de Livigno vers 8 h 15. Les Dunkerquois enfilent leurs T-shirts "FFCT" pour une séance vidéo (JC Loire qui n'a pu venir veut tout voir et tout savoir...). Descente douce jusqu'à Livigno (tiens, voilà l'hôtel de Jean-Pierre, le premier à droite, dans le premier groupe de maisons qui porte le nom de San Rocco... mais il ne semble pas mieux que notre Albergo Posta). Bientôt nous obliquons vers la droite pour attaquer le Passo d'Eira. Ce col commence par une longue ligne droite de 3 km à pente moyenne, tout au long de laquelle nous dominons... Livigno. Le bourg tout en longueur a-t-il une fin ? Nous ne la verrons pas car un lacet très fermé nous renvoie dans la direction opposée.

Nous montons régulièrement en deux groupes, Bernard, Gilles et moi ensemble, Marc et Pierre 300m derrière. Il en sera ainsi jusqu'au sommet (2208 m), dans la courte descente vers le village de Trepalle et dans la montée un peu plus sèche du Passo di Foscagno (2291 m). Ces deux cols ne sont pas difficiles, la température matinale est encore agréable, la lumière rasante fait éclater la blancheur des maisons sur fonds d'alpages. Cadre apaisant dans lequel nous oublions la proximité du monstre.

Arrêt/regroupement à la douane du Foscagno (nous sommes toujours en Italie, mais le Val di Livigno est une zone franche). J'apprends par un douanier que l'Italie a battu la Bulgarie 2 à 1 avec un but de Roberto Baggio à la dernière minute. L'Italie en finale dimanche soir, ça promet une nuit agitée... en finale, contre qui ? Le brave homme ne le sait même pas. Il s'en fout car l'Italie gagnera quel que soit l'adversaire, c'est évident.

Très longue et agréable descente de 16 km jusqu'à un charmant village, Valdidentro, à la sortie duquel nous effectuons un arrêt technique d'une dizaine de minutes. Dernier pipi, dernier ravitaillement avant l'épreuve. Pas de soucis pour le casse-croûte de midi : nos accompagnateurs passent par Bormio pour les achats et régler des questions de liquidités dans une banque. Nous mangerons donc à mi-col.

Il reste 8 km de faux plat descendant que nous négocions en douceur. Un grand virage à gauche au-dessus de Bormio et en route vers le faîte de notre randonnée.

Le Stelvio, c'est 20 km d'ascension à 7,3% en moyenne, en passant par la bocca del Braulio à 2268 m et le passo di Santa Maria (Umbrailpass) à 2502 m. La pente des 13 km du Braulio est assez régulière : 7,5% en moyenne, très peu de reprises et un passage plus raide après le dernier tunnel. Dans les 4 premiers kilomètres, la route monte droit au flanc d'une gorge de rocaillles surchauffées car l'altitude est encore faible (moins de 1500 m). Suivent quelques lacets et une nouvelle longue ligne droite coupée de plusieurs tunnels et enfin les lacets, de superbes lacets qui s'enroulent, moins réguliers que ceux du Splügen mais comme tout cyclo-montagnard les aime. Dans l'un d'eux Michel et Micheline sont arrêtés et surveillent notre progression. Tout près, le Braulio effectue un saut de plusieurs dizaines de mètres. Son eau est blanche, glaciaire. Eliane nous attend tout là-haut à moins d'un km de la bocca, près d'une aire de pique-nique.

A l'inverse de ce matin, ce sont Marc et Pierre qui grimpent avec moi. Gilles est resté avec Bernard pour quelque temps. Pourquoi Marc a-t-il répété le coup du Druogno après 4 km d'ascension ? Pourquoi cette accélération sur 500 m avant d'être obligé de diminuer son braquet ? Je pense qu'il rêvait d'être le premier là-haut. Il y parviendra d'ailleurs, mais beaucoup plus tard. Pour l'instant, il paie son imprudence et nous le décrochons irrémédiablement avec Pierre qui grimpe avec facilité, même s'il perd un peu de terrain, sans doute en raison d'un braquet plus court. Un jeune coureur nous passe en danseuse : il enroule en puissance un 42x21 qui laisse rêveur...

Je pense à Marc qui apprend la haute montagne. Je pense à mon propre apprentissage il y a plus de 20 ans avec une effroyable défaillance dans la Cayolle, après avoir fait le "c..." dans les gorges de Daluis ou encore après Barèges dans le Tourmalet, après avoir voulu grimper l'Aubisque trop vite sur un 38x22 beaucoup trop prétentieux. Sacré Marc ! Il apprendra vite car il en veut. Mais il connaîtra aussi quelques cruelles défaillances.

Il n'est pas défaillant aujourd'hui puisqu'il voudrait continuer jusqu'en haut du Braulio. Eliane et moi avons privilégié le point de vue, mais il aurait été effectivement plus judicieux, pour les cyclistes, de faire encore 2 km et de s'arrêter sur le faux plat près de la chapelle de San Raineri... Nous mangeons tous de bon appétit, ce qui prouve que la forme vient et que chacun a su garder des forces. Déjeuner en plein soleil - le temps est superbe - car à cette altitude la température est supportable. Les Dunkerquois grimpeurs passent un à un, le meilleur devant et sans une goutte de sueur, les autres plus à l'ouvrage et moins bavards. Les 4 "Toulousains à sacoches" passent aussi. Tiens, ils ont une voiture suiveuse, conduite par une épouse solitaire. Alors pourquoi ces sacoches ? Ils sont masos ?

Le départ est assez douloureux car les ultimes lacets sont fort pentus. Mais le long faux plat qui conduit vers Giogo di Santa Maria permet une bonne récupération. Encore une superbe auge glaciaire, sans un arbre étant donné l'altitude. Quelques lacets puis apparaît la douane italienne. Sur la gauche part la route du Passo di Santa Maria (Umbrail Pass) situé à 300 m et peu après lequel se trouve la douane suisse, où j'obtiens sans problème les "*timbros*" obligatoires. Je reviens au croisement. Trop tard pour Marc déjà passé et que je vois là-haut dans le premier lacet. J'appelle mais il n'entend pas. Tant pis pour lui, il ne pourra inscrire le Umbrailpass dans sa collection. Peu importe en fait, surtout s'il n'adhère pas un jour au Club des Cent Cols.

En attendant Pierre puis Gilles et Bernard, qui eux ne peuvent rater ce 2000 "à portée de la main", j'explique aux Chtis et aux Toulousains pourquoi je suis allé pointer là-haut. La plupart s'en foutent mais certains se décident à y aller voir. Heureusement que j'ai attendu mes petits camarades car aucun d'entre eux n'aurait eu l'idée de faire ce court détour. Je pense que ça ne sert pas à grand chose de leur avoir préparé un beau dossier avec cartes et fiches de route !

Je repars avec Pierre pour les 3 km du final qui sont très sévères. La route escalade un dôme de pierrailles par une série de lacets désordonnés ; le sommet, visible de loin avec de grands immeubles et un amoncellement de voitures, ne s'approche pas vite. Je distingue Marc au moins un km devant. Il tient sa victoire... mais je rumine ma vengeance.

Il y a tant de monde au sommet que j'ai du mal à trouver nos trois suiveurs qui entourent Marc. Ce dernier étonné : « *Tiens mais où étais-tu ? Je te cherchais devant...* » et moi sérieux : « *Mais comment, tu ne savais pas qu'il fallait pointer à la frontière suisse ? C'est très embêtant car le douanier a exigé les cartes d'identité pour mettre son tampon. Il faut donc que tu redescendes...* » Marc blêmit... mais ma sœur dévoile trop vite le subterfuge. Sacré Marc ! Dans le fond il la mérite bien sa victoire sur le Stelvio, car il l'a remarquablement escaladé.

Pierre arrive rapidement, puis Gilles et Bernard presque ensemble. Personne ne semble avoir trop souffert. Le monstre n'était pas aussi terrible que prévu. Photos sous tous les angles, en particulier devant la stèle de Coppi. Et de grandes chopes de bière pour fêter l'événement. Pendant que nous buvons nous apercevons des skieurs qui slaloment sur le glacier. A chacun son truc.

Mais Eliane est inquiète. Elle a aperçu la moitié des 48 lacets de la descente et l'angoisse la gagne. De plus nous voudrions aller coucher à Lana, bourgade située dans la vallée de l'Adige à près de 80 km. Tandis que Gilles et Bernard vont acheter des cartes postales, je me lance dans la descente pour accompagner Eliane au cas où... Comme je descends beaucoup plus vite, je m'arrête souvent pour admirer les superbes glaciers qui descendent du massif de l'Ortles. Grandiose, kolossal ! Je sais déjà que je reviendrai monter le vrai Stelvio, du côté où on l'appelle Stilfserjoch !

Avec Eliane, Pierre et Marc, nous nous livrons à un chassé-croisé au gré des arrêts de chacun jusqu'au dernier lacet, le n°48, où je décide d'effectuer le regroupement général. Eliane s'en va rapidement vers Lana à la recherche d'un gîte pour la nuit. Nous attendons un bon quart d'heure l'arrivée de Gilles et Bernard, sans inquiétude car nous pensons que, comme nous, ils ont effectué une descente prudente avec de nombreux arrêts. En fait, un incident qui aurait pu être catastrophique s'est produit au départ. La sacoche de Bernard est tombée sur un petit névé dix mètres en contrebas d'un mur au moment où il l'arrimait sur son porte-bagages, le Sandow lui ayant échappé. Par chance, la sacoche s'est arrêtée dans une mini-crevasse et son contenu ne s'est éparpillé que sur une dizaine de mètres. Avec l'aide de Michel et de Gilles, rechaussé de ses tennis, la récupération put se faire sans trop de difficulté. Mais Bernard a bien failli rester sans papiers et nous sans cagnotte.

Nous dévalons à vive allure les longues lignes droites qui conduisent vers Spondina et la vallée de l'Adige. Nous croisons des paquets de cyclos suant déjà à grosses gouttes. Ils portent tous le même maillot et sont suivis de camionnettes immatriculées en Belgique : peut-être font-ils le Thonon-Trieste à l'envers ? Mais à cette allure là, bien peu arriveront au sommet du col sans mettre pied à terre à plusieurs reprises. Sacrés Belges.

Je prends soudain conscience que nous ne sommes plus en Italie. Le franchissement du Stelvio/Stilfserjoch marque l'entrée brutale dans la région du Sud-Tyrol profondément autrichienne dans l'âme et, semble-t-il, anti-italienne. Je ressens un malaise qui me fait prendre conscience de ma nature très latine... Les autres sont-ils aussi sensibles à cet environnement teuton ?

A Sponding/Spondina, nous prenons une orientation plein est vers Meran/Merano, et un fort vent "en pleine gue...". Certes ce long tronçon est globalement descendant puisque nous perdons près de 600m en 50 km, mais il y a quand même beaucoup de secteurs plats et quelques rampes qui font mal aux jambes. De plus la circulation est intense et il n'est pas question de rouler à deux de front. J'organise le train : relais tous les km, 25 km/h maximum sur le plat, mollo dans les côtes et le leader pédale dans les descentes pour éviter aux suivants de freiner (surtout avec le vent de face). Il faudra 10 km au moins pour que le train prenne la bonne allure et un bon coup de gueule de ma part... Le métier de cyclo n'est pas aussi évident qu'on le croit. Il n'est pas facile de prendre un relais sans aucune accélération, de savoir passer la main avant d'être fatigué, de maintenir un effort constant, c'est à dire de ralentir sensiblement l'allure dans les bosses, de savoir se glisser rapidement en queue de file pour éviter de gêner la circulation. Il ne faut surtout jamais "en faire plus" dans un esprit de

sacrifice. Ma colère trop autoritaire agace manifestement les copains... J'ai dû leur jeter : « *Je ne ferai jamais de Diagonale avec vous !* » C'était idiot parce que je crois qu'aucun d'entre eux n'a l'intention d'en faire une. Mais mon courroux n'a pas été inutile car le train s'est stabilisé comme il convenait et j'aurai l'occasion de constater dans la dernière étape que la leçon n'a pas été oubliée.

C'est vers 18 h seulement que nous retrouvons Eliane à rentrée de Lana. Elle est très nerveuse : la recherche d'un gîte n'a pas été facile, l'humidité de l'air qui lui rappelle l'Amazonie et la fatigue du Stelvio l'ont épuisée. Nous la suivons jusqu'à la Pension Bulherhof à la sortie de la ville sur la route du Palade (nous serons à pied d'œuvre demain matin). La plantureuse patronne - qui parle français - nous montre le garage à vélo. Les chambres sont superbes avec une vue splendide sur la vallée de l'Adige. Les Gouin sont déjà dans la piscine couverte. C'est le grand luxe.

Dîner à l'autrichienne, c'est à dire entrée de pâtes et viande/légumes. Un point c'est tout. Le fils de la maison, qui communique en anglais avec Micheline, nous offre la grappa en guise de fromage/dessert. Nous réclamons quand même une tarte qui nous sera comptée en supplément... Pas de promenade après le dîner mais un concert d'accordéon par le fils de la maison et un second verre de grappa servi par le papa. Même Marc doit goûter à cet alcool fort délicieux ou plutôt, fort et délicieux. Nous avons failli sortir de notre réserve latine et nous balancer bras dessus, bras dessous en chantant à tue-tête "*O Tannenbaum...*". Mais la barrière linguistique est un obstacle difficile à surmonter. Dommage.

Demain Eliane fera route à part pour récupérer (direct de Lana à Bolzano puis Ortisei par la route de Siusi), tandis que Michel et Micheline prendront le parcours des cyclos par les cols de Palade et Mendola. Rendez-vous est pris avec Eliane vers 15h au panneau d'entrée à Ortisei où les Gouin doivent se charger de trouver un hébergement. Pas de problèmes en principe puisque Bernard Gourrier dit que les pensions abondent. Et puis ils chercheront avant la ville, dans la descente du Passo del Pinei.

Pour nous, l'étape s'annonce difficile surtout par la dénivelée (plus de 2700m). Je voudrais partir à 7h30 mais impossible de déjeuner avant 8h. Aïe !

Tant pis allons dormir pour récupérer de cette dure journée encore caniculaire et de cette étape longue de 141 km pour une dénivelée de 2150m. Tiens, c'est la plus faible depuis 4 jours et pourtant nous avons passé 5 "plus de 2000m" (dont trois en un, il est vrai).

Vendredi 15 juillet : LANA - ORTISEI 106 km et la porte des Dolomites

Nuit épisodique en raison de la chaleur humide. La lessive de la veille n'a pas séché d'un poil. Déjeuner/buffet à 8h comme prévu, au cours duquel nous signons une bonne trentaine de cartes postales du Stelvio pour les familles ou les copains. Eliane est chargée de les mettre directement à la poste de Lana ¹. Règlement des additions. Le prix est raisonnable, vu le standing, sauf les communications téléphoniques avec la France qui sont facturées au moins cinq fois leur coût réel. Bernard et Marc émettent (entre eux) quelques doutes sur l'honnêteté de la Frau Buhler...

Ça traînaille ce matin... Nous enfourchons effectivement nos vélos à 8 h 50. Démarrage à froid assez pénible car la pente dépasse 8%. Nouvel arrêt de 10 minutes, 3 km plus loin au niveau du château de Leone pour permettre à un cantonnier de couper quelques arbustes à une quinzaine de mètres au-dessus de la chaussée. Il valait mieux s'arrêter car si les arbustes sont frêles, quelques parpaings de belle taille les accompagnent dans leur chute. Redémarrage toujours à froid et c'est parti jusqu'au sommet. Le Passo della Palade, long de 17 km, n'est pas facile du tout. Très peu de reprises, très peu de lacets et une chaleur moite, désagréable. Les pêches servies par Michel et Micheline à l'arrivée sont vivement appréciées de tous...

Vu l'heure tardive, il est impératif de faire les achats à Fondo, avant d'attaquer la Mendola. Nous effectuons une descente rapide avec Gilles qui, à l'entrée du bourg, me suggère de partir devant à la recherche d'une épicerie. Je n'aime pas beaucoup cela car il y a plusieurs routes et la topographie accentuée laisse prévoir un centre ville compliqué. La 405 arrive au moment où je me dirige vers le centre. Michel trouve une place pour se garer (une obsession pour nos accompagnateurs durant tout ce voyage, les places de parking !) près d'une fontaine et surveille mon vélo, tandis que je pars avec Micheline à la recherche d'une "*alimentadori*". Le menu reste le même (tomates, jambon, yaourts, etc.). Il reste une demi pastèque et du fromage. Je règle l'addition la plus faible de la randonnée (17 000 liras soit moins de 65 F ! sans erreur dans l'addition). Quand nous revenons vers Michel, Bernard arrive. Comme je l'avais prévu, ils ont fait le tour complet du bourg pour nous trouver. Les victuailles sont placées dans la 405 et nous attaquons les premières rampes du Mendola. Michel a la consigne de s'arrêter à la première aire de pique-nique après la rampe du Belvédère qui est la seule difficulté de ce col. Cette rampe est effectivement coriace (au moins 10%) même en évitant la route directe comme nous le conseille un aimable passant : « *Piu doce, piu doce* »

¹ ces cartes mettront plus de trois semaines pour parvenir à destination

Si c'est "plus doux" par là, qu'est-ce-que ça doit être par le raidard direct ! Raidard que Michel a pris. Il "courait", s'étonnant que nous soyons allés aussi vite. Mais, réalisant son erreur, il a fait demi-tour pour nous trouver un superbe emplacement près d'une fontaine délicieusement fraîche. Repas agréable et détendu.

Chacun semble avoir trouvé son rythme de croisière. La blessure de Marc à la fesse est en voie de guérison, Pierre et Gilles n'ont plus mal aux jambes le matin et Bernard sent "que ça va venir". Il faudrait une journée moins chaude pour mieux récupérer. Mais la chaleur est encore plus lourde aujourd'hui au cours de cette étape de transition de moyenne altitude.

Vers la fin de notre repas, deux couples de motards autrichiens s'arrêtent tout près de nous et se livrent à un déshabillage en règle. Quel harnachement ! Sans le moindre salut, ils vont s'asseoir à une table voisine pour déguster leurs barres Muesli et autre Mars. Sont-ils impolis ou est-ce encore un problème de communication ? Micheline leur porte le reste de la pastèque sur laquelle ils se jettent avec une évidente délectation et nous remerciant d'un sourire. Je pense que l'Europe des peuples va être longue à se construire...

La fin du col est une plaisanterie pour des grimpeurs comme nous. Nous l'effectuons à 15 à l'heure sur une route en forêt qui est fort agréable. Comme la Bernina, le Mendola est un col dissymétrique que nous aurons gravi du côté facile. Un pointage facultatif des cartes de routes est prévu. Je le sais puisque j'en ai parlé au cours de l'ascension. Mais je suis préoccupé parce que j'ai épuisé mes diapos : il faut que je trouve un film. Dans la première boutique, la date limite d'utilisation de la bobine que l'on me propose est passée depuis 10 mois ! Heureusement que je suis encore lucide. Pas de diapos dans la seconde. Enfin j'en trouve dans la troisième. Vite, je recharge mon appareil pour prendre les copains qui admirent les plateaux de cuivre et aussi pour saisir l'image d'un délicieux petit moine avec son chapeau blanc... OK, tout est paré ? Alors en route pour la descente, qui est belle, rapide, agréable : les vues sur la vallée de l'Adige sont superbes. Arrêt/regroupement en bas. « *M..., j'ai oublié de pointer les cartes !* » J'hésite à demander à Michel qui nous suit, de remonter là-haut... D'ailleurs, le pointage est facultatif et puis j'ai la photo des cuivres... G.Rossini devra s'en contenter. Dommage quand même car ça fait un peu désordre sur nos cartes...

La traversée de Bolzano et le secteur de fond de gorge, entre le train et l'autoroute, sont longs, brûlants, sans intérêt. C'est à Prato all'Isarco (Blumau) que s'ouvre pour nous l'accès aux Dolomites : ce n'est pas une porte mais un col de 7,5 km qui conduit au superbe village de Fié a Sciliar. La route grimpe à 7% le long d'une muraille chauffée à blanc. Là-haut, bien haut, un bulbe de clocher, des pâturages d'un vert intense sur un fond de murailles grises

« *...nous ne tardons pas à être saisi par la beauté magique des lieux. Juste devant nous se dresse notre première paroi dolomitienne. Comme dans les livres. Vertigineuse, à la fois grise et rosée, presque éblouissante sous le ciel de cumulus. Si présente, si fière avec ses villages de conte de fées à ses pieds où pointent les clochers à bulbe...* » Bernard GOURRIER

Dans l'immédiat, il faut atteindre Fié, notre porte des Dolomites. Dès les premières rampes, j'aperçois deux cyclos portant un maillot bleu-marine, qui fait sur moi le même effet qu'une muleta sur un jeune taureau. J'oublie ma résolution première d'organiser une montée groupée pour une mémorable entrée en Dolomites. Sans réfléchir, je descends deux braquets et me lance à l'assaut de ces "toulousains-flingueurs", à qui je ne pardonne pas de nous avoir doublé sans un salut aux approches de Brig. Je me sens bien et je monte vite. En moins d'un kilomètre, les deux flingueurs qui ne flambent plus, sont irrémédiablement doublés et déposés. Mais je continue... encore plus fort quand je crois reconnaître 300 m devant le plus flingueur de ces méridionaux, celui qui courait après ses collègues qui étaient derrière lui ! C'est à moins d'un kilomètre du sommet que je le passe sans rémission. En équilibre sur un développement de couraillon, il m'explique, le souffle très court, qu'il attend ses copains. Ma satisfaction sera totale puisque tour à tour Gilou, qui commence à avoir la grande forme, Pierre et Marc doubleront ces messieurs, plus à l'aise pour frimer sur les routes de vallée que dans les rampes alpestres. Seul Bernard, toujours peu à l'aise durant ces heures de chaleur maximale, n'aura pas ce plaisir. Mais Bernard n'est pas rancunier... lui !

Arrêt-regroupement à Fié : nous buvons une délicieuse et immense chope de bière, à laquelle Gilou ajoute une glace du meilleur aspect. Nous ne savons pas que quelques heures avant, Eliane s'est longuement arrêtée à cette même terrasse... avant de partir précipitamment à la poursuite des Gouin qui sont passés sans la voir.

La fin d'étape sera faite à faible allure et dans la dispersion, non pas en raison de la pente, mais à cause des arrêts-photo. Bernard COURRIER le dit mieux que moi : c'est vraiment très beau. Un seul regret, une multitude de touristes. Ça pullule... et il en sera ainsi dans toute la région. Légère inquiétude à Castelrotto (Kasteiruth) car Bernard et Gilles se font attendre. Inquiet, je reviens en arrière sur un km. Ils arrivent enfin. Une simple erreur de parcours...

A la sortie de Castelrotto, un panneau "Pente à 16%" donne le ton de l'ascension du Passo di Pinei qui permet de rejoindre le Val Gardena et Ortisei. Ce col est un immense escalier de 4 km de long constitué d'une série de rampes sévères et de faux plats bénéfiques à la récupération. Mais l'ensemble fait mal en fin de journée. Je laisse Gilles au sommet et je plonge dans la descente pour localiser les voitures qui théoriquement nous attendent au panneau d'entrée à Ortisei. Du sommet du col jusqu'à Ortisei, les hôtels, pensions et garnis pullulent... Mais la quantité de voitures (80% immatriculées en Allemagne) sur les parkings me font redouter le pire. Inquiétude

justifiée puisqu'à la sortie d'une courbe, la 405 blanche est garée près d'un panneau indiquant Pension Digon. Michel et Micheline ont la mine très longue car depuis plus de deux heures, ils cherchent un gîte... sans succès jusqu'à présent. Et il est 17h45. Eliane est en train de négocier une chambre à quatre lits pour les cyclos dans cette pension Digon. Elle ressort bientôt avec le sourire (déjà quatre de casés !) et elle repart avec Micheline dans une maison d'hôtes située à 200m pour réserver deux chambres... qu'elles avaient refusées 30' plus tôt. Pendant ce temps Michel me raconte que le patron de la Pension Digon, jovial Austro-italien plein d'humour, lui a proposé sa grange de foin pour passer la nuit... mais que ce ne serait pas gratuit. Michel l'a traité de "Gros filou", ce qui l'a beaucoup fait rire !

Le groupe des 4 précède de peu nos dames qui reviennent avec un air plus cool : les choses s'arrangent. Reste à obtenir quatre dîners supplémentaires pour nous à la Pension Digon (la chambre de 4 est louée en demi-pension). Eliane négocie cela vite fait. La patronne est tout aussi charmante que Gros Filou, son époux, et que l'affable italienne qui nous a loué deux chambres d'hôtes : "*Tout est pour le mieux qui finit bien*". Mais que de frayeurs et de courses en tous sens !

Les chambres sont bonnes, la douche est appréciée et le dîner fort bon et animé par Gros Filou, qui assure notre service, et qui tient avec Michel des conversations aussi manuelles que verbales. Nous ne saurons jamais quel sens il a donné au qualificatif de Filou qu'il ne distingue d'ailleurs pas toujours bien de Gilou...

Depuis quelques jours les promenades digestives sont abolies... L'étape a été assez courte mais la dénivelée de 2740 m ajoutée à la chaleur a marqué les organismes. Nous allons néanmoins avec Eliane et les Gouin faire un petit tour dans les rues piétonnes du centre d'Ortisei : cette importante bourgade, la plus importante du Val Gardena, lieu de séjour de grande renommée, est encombrée d'une masse de touristes invraisemblable ! Ça grouille littéralement. Le seul parking accessible en contrebas coûte 5000 liras (près de 20 F) quelles que soient l'heure et la durée du stationnement. Mais la décoration des maisons, l'harmonie des couleurs, le faste des hôtels sont à la hauteur de la réputation touristique de ce site.

La nuit sera paisible. Il fait beaucoup moins humide qu'à Lana. Et demain, c'est la première grande étape des Dolomites avec le fameux Pordoï. Aucune pente monstrueuse n'est annoncée. J'ai essayé de réserver des chambres à l'Hôtel Posta de Colle Santa Lucia mais le numéro de téléphone de la liste fournie par G.Rossini est erroné (comme presque tous les autres d'ailleurs) et notre hôtesse n'a pas d'annuaire. Tant pis, Eliane partira devant directement après le Pordoï avec mission quand même d'aller faire un tour jusqu'à Selva di Cadore. Je ne désespère pas de dormir chez Manuella...

Samedi 16 juillet : **ORTISEI - COLLE SANTA LUCIA 104 km et des cols somptueux**

La procédure des départs matinaux est désormais bien rodée : petit déjeuner à 7h30 - que nous prenons pour une fois séparément dans nos pensions respectives - règlement de l'addition et harnachement de nos bicyclettes. Je n'ai pas encore parlé des ces dernières, éléments pourtant essentiels du succès de notre entreprise. Autant, sinon plus, importantes que nos jambes, elles se comportent fort bien : aucune crevaillon jusqu'à ce jour, pas de bruits inquiétants dans les roulements, aucun câble défaillant. Seuls les patins de frein commencent à montrer des signes de lassitude. Surtout sur les vélos des descendeurs "lents". Ceux-ci d'ailleurs commencent à améliorer leurs performances : l'écart se resserre nettement au bas des descentes et je ne pense pas que la seule raison en soit l'économie des patins de frein.

Une variante est inscrite au programme ce matin : il s'agit du Passo di Gardena - 2121 m d'altitude - qu'il faut aller chercher au cours de l'ascension du Passo di Sella . Douze km et 250 m de dénivelée supplémentaires, c'est largement à notre portée car l'étape est assez courte... même si elle comprend déjà quatre respectables "*plus de 2000*". Je pensais que nous irions tous mais Bernard dont la préparation a été fortement perturbée par une tendinite au genou et qui reste préoccupé par une rechute, choisit avec un regret évident de ne pas se joindre à nous. Pierre décide de rester avec lui. Marc hésite un peu et décide "*d'essayer quitte à ne pas aller au bout*". Enfin Gilles n'a aucune hésitation : il est venu pour gravir beaucoup de cols et plus on lui en propose...

Nous partons donc à trois vers l'avant, le rendez-vous étant pris vers 11h30/midi au Pordoï. Il fait - une fois de plus - un temps superbe ce matin, la température est encore agréable et la lumière est douce. Sans doute est-ce la raison pour laquelle il y a déjà tant de monde en activité. Bien qu'il ne soit que 8 h 15, la route du Val Gardena est encombrée d'une multitude de véhicules de tous genres, convois de dix, quinze, jusqu'à 20 voitures - surtout des Mercedes et des BMW - trains de dizaines de motos, cars de toutes nationalités qui déversent à chaque belvédère des Européens de l'Est ou des Asiatiques suréquipés de caméras vidéo ou de Nikon aux zooms démesurés. Cette fourmilière humaine, cette agitation infernale gâchent notre bonheur malgré la magnificence des paysages et la splendeur des cimes du Gruppo di Sella. Gilles, pourtant toujours placide, bougonne : « *Mais ils sont en vacances nom d'un chien, pourquoi ne font-ils pas la grasse matinée ?* » Et bien non, c'est ainsi. Cette foultitude, teutonne en majorité, est venue ici pour marcher, gravir les alpages pour atteindre le pied des murailles afin - pour les meilleurs - de les escalader. La densité des piétons est telle sur les sentiers de randonnée, que certains ont même fixé des sonnettes de vélo sur leur bâton de marche.

Domage, mille fois dommage, car les Passo di Gardena, di Sella et du Pordoi sont des cols extraordinaires. Les pentes y restent raisonnables, c'est à dire toujours inférieures à 10%, les chaussées y sont excellentes (ah quelles belles descentes s'il y avait moins de voitures !) et le décor y est si beau que l'on est presque déçu d'être si vite parvenu au sommet.

Du sommet du Gardena, nous distinguons à moins de 10 km dans la vallée le bourg de Corvara in Badia que nous traverserons cet après-midi après avoir franchi le Sella, le Pordoi et le Campolongo... soit un détour d'une bonne cinquantaine de km : soyons masos jusqu'au bout ! Au sommet du Sella nous retrouvons les deux 405 qui - ô miracle ! - ont pu trouver une place pour stationner. De nombreux alpinistes s'harnachent de cordes et de pitons, de plus nombreux touristes encore, équipés de jumelles voire de longue-vue, scrutent les falaises pour suivre le cheminement des grimpeurs. Comme c'est aujourd'hui samedi, les cyclos sont très nombreux. Surtout des Italiens habillés de fluo et montés sur des vélos à cadre de carbone. Peu de randonneurs équipés d'un "matos" gigantesque comme on en voit sur les routes de France (le relief ne convient sans doute pas), assez peu de VTT. Tiens voilà nos "Toulousains à sacoches". Ils nous donnent des nouvelles de Bernard et de Pierre car ils ont monté le Sella ensemble. Nos compères ont déjà continué leur progression vers le Pordoi.

Les 405 s'en vont, tandis que nous buvons un rafraîchissement. Elles donneront au passage notre position à Bernard et Pierre. Puis elles fileront directement vers Colle Santa Lucia et Selva di Cadore pour trouver un gîte. Nous sommes échaudés par les problèmes d'hier soir et nous avons enfin compris que si les touristes allemands se mettent en route dès l'aube, ils se "*posent*" dans une pension en début d'après-midi (ce n'est pas idiot d'ailleurs car la plupart sont équipées de piscine...). C'est la raison pour laquelle tout est complet dès 15 h.

L'ascension du Pordoi est douce et agréable. De superbes lacets, une splendide forêt de mélèzes, de vertigineuses parois abruptes. C'est beau.

Nous retrouvons Bernard et Pierre qui viennent d'achever leur bière et ont déjà repéré un self où le plat de spaghettis coûte un prix raisonnable. Comme il est bientôt midi et que nous n'aurions pas le temps de faire les courses à Arabba avant la fermeture des boutiques, nous décidons pour une fois de faire plaisir à Bernard et de déjeuner au restaurant. Nous hissons nos vélos jusqu'à la terrasse pour les surveiller et quelques minutes plus tard nous attaquons nos "*pastas*" avec grand appétit. Comme la tentation est grande dans un self, nos plateaux ne contiennent pas qu'un seul plat. Sacrés gourmands !

Départ vers 13h30 dans une belle descente en lacets. Nous sommes très vite en bas à Arabba où nous arrivons presque tous ensemble (nos piètres descendeurs sont devenus moyens, c'est certain !). Bernard, qui n'avait pas enfilé son coupe-vent, attaque de suite la montée du Campolongo et prend la bonne direction. C'est à dire, sur la gauche. « *J'y vais aussi* » dit Gilou. OK; mais pourquoi part-il vers la droite ? Sans doute pour contourner la maison qui fait l'angle. En deux minutes (quatre pour Marc) nous arrimons nos bagages et nous prenons à notre tour la route du Campolongo et de Corvara in Badia. Rapidement, je reviens à la hauteur de Bernard. « *Tiens, Gilou n'est pas avec toi ? - Non, pas vu !* » Je hèle Pierre, un peu derrière : « *Où est Gilou ? - Plus loin devant sans doute...* » J'accélère. Rien. Il devient évident qu'il s'est trompé de route... mais il devrait s'en apercevoir rapidement. Nous continuons donc, nous effectuons le classique regroupement au sommet du col, nous attendons un peu... et nous décidons de continuer jusqu'à La Villa à 10 km, en bas de la descente où nous prendrons un café, car un contrôle obligatoire y est prévu.

A La Villa nous cherchons un bar bien en vue pour ne pas "*rater Gilou*" et passons commande. Je montre mes cartes de route à la jeune serveuse qui semble complètement effarouchée par ma requête. Mais la terrasse est peuplée d'un groupe de dames mûres - le classique voyage de veuves du troisième âge (veuves parce qu'il n'y a pas d'homme apparent, si un rescapé peut-être mais il est bien mal en point...) - et notre voisine la plus proche dans un français impeccable :

« - *Qu'est-ce que vous voulez ?* Je le lui explique.

- *Pas de problème...* » et elle part avec nos cartes. Moins de deux minutes plus tard, elle revient avec une mine triomphante et me montre le beau tampon de la maison, avec nom du propriétaire de l'hôtel... Très sympa la brave dame. Bientôt, une seconde puis une troisième se joignent à la conversation et nous causons de Thonon, de Trieste, de Thonon-Trieste, du Stelvio et même de braquets ! Pour un peu, elles nous offriraient nos consommations... et alors ? Heureusement Gilou arrive à cet instant, la mine renfrognée. Il n'avait pas vu le panneau "*Corvara*" devant lequel nous étions pourtant arrêtés à Arabba et s'est tapé 3 ou 4 km de descente en cherchant une route sur la gauche. Avec le retour en arrière et la variante du Gardena, il ne sera pas loin des 3000 m de dénivelée ce soir. Nous lui passons ce qui reste d'eau minérale dans les bouteilles car il faut repartir, non seulement en raison des sympathiques commères qui s'excitent de plus en plus, mais aussi parce que le Valparola nous attend.

Et le Valparola, c'est un sacré morceau, surtout vers 14h30 sous une canicule de première catégorie ! 14 km à seulement 5,5% de moyenne peut-être mais une pente sans cesse croissante et un final d'enfer avec une longue ligne droite à 10% et quelques lacets terminaux à plus de douze. Dur, dur celui-là. Et je ne suis pas le seul à y avoir souffert si j'en juge par les écarts importants et les mines de mes petits camarades à leur arrivée au sommet. Sommet qui est plat et qui domine d'une trentaine de mètres un joli lac de couleur verte dans lequel une naïade fort court vêtue trempe ses orteils puis ses chevilles délicatement. Elle voudrait bien rejoindre son copain qui frime dans l'eau, sans doute glacée à cette altitude, mais elle n'en trouvera pas le courage. Et

pourtant elle en fait des efforts, cette charmante jouvencelle dont nous contemplons les lignes harmonieuses, tout en suçant l'eau tiède de nos bidons et en avalant des "Gerblé-truc" qui ont du mal à descendre... Marc qui est passé sans s'arrêter pour aller chercher de l'ombre sous un rocher quelques centaines de mètres plus loin aura perdu un bien charmant et réconfortant spectacle...

Le Valparola était terrible... mais il compte pour deux puisque nous descendons à toute allure vers le Falzarego. Notre dernier "plus de 2000" de la journée (et le cinquième pour ceux qui ont fait la variante) ne nous demandera pas un coup de pédale. Un simple arrêt pour voir le panorama sur le Mont Cristallo qui domine la cuvette de Cortina d'Ampezzo et faire une diapo d'une belle chapelle moderne. La descente vers Cernadoi est rapide et tourmentée. Si la route du Valparola était plus tranquille, nous retrouvons ici la foule des touristes qui suivent, comme une caravane de fourmis, la "Grande Route des Dolomites".

A l'embranchement vers la gauche de la route qui mène vers Caprile, une voiture refuse la priorité à Gilou qui râle violemment... en français. Mais l'Italien n'a pas dû se méprendre sur la signification du geste qui accompagnait l'invective.

Peu après, nous prenons à nouveau à gauche pour grimper notre dernier col de la Journée. Le Colle Santa Lucia, un "petit" de 4 km qui culmine à 1443 m seulement, mais un coriace dans son premier kilomètre. Nous faisons une halte à un belvédère dans le replat sommital. Quel trou ! Nous dominons presque à la verticale le village de Caprile plus de 400 m plus bas et qui pourtant paraît si proche. Et toujours ces magnifiques falaises de dolomite !

Faux-plat descendant jusqu'au village qui s'appelle aussi Colle Santa Lucia (le col est peut-être là car nous ne l'avons pas vu). Je ressens une très légère déception quand je constate que les deux 405 sont garées sur la place devant l'Hôtel Posta. Cela signifie que nous ne dormirons pas ce soir chez Manuella, à Selva di Cadore. Mais j'oublie tout cela très vite car l'hôtel est super, la patronne agréable et francophone, les chambres spacieuses avec une vue superbe... sur l'aiguille dolomitique du Monte Fernazza et vers la gauche sur Selva di Cadore. Eliane qui est allée jusque là m'explique que la maison de Manuella, c'est la quatrième... en partant de l'église... mais que ça n'ouvrirait qu'à 16 heures. Elle n'a pas pris le risque d'attendre et a préféré réserver ici... Sans doute est-ce mieux ainsi car il ne faut jamais trop courir après un souvenir, qui plus est celui d'un autre. Et si Manuella, quatre ans après, était devenue une matrone italienne, gonflée à la "pasta" ? Qu'aurions-nous pu dire à l'ami Gourrier ? A travers nos mensonges, il aurait deviné que Manuella n'existait plus. Alors que je suis certain qu'elle faisait la sieste, peut-être en rêvant d'un Francese, long comme un jour sans pain et si amoureux...

Les quatre toulousains arrivent une bonne heure après nous. Après 7 jours de cheminement identique mais déphasé dans le temps nous allons pouvoir mieux faire connaissance. Ceux-ci sont de vrais cyclos et amis de Pierre ROQUES (auteur du livre Les Cyclotouristes, dans lequel un chapitre avec de splendides photos est consacré au Raid Thonon-Trieste sous le titre La Mouette et les Chandons). Les lourdes sacoches qu'emportent deux d'entre eux sont destinées à recevoir les provisions pour la journée car ils font les courses tôt dans la matinée. Je pense aussi en moi-même qu'ils avaient décidé de revivre dans des conditions semblables l'épopée de Pierre Roques et de son équipe (autonomie totale, sans véhicule d'accompagnement). L'épouse/conductrice de service est charmante et bavarde. Elle nous passe le téléphone de la Pension Germania à Dobbiaco, où nous réservons des chambres pour le lendemain. Ce sera en effet la grande étape de Longères et il est important que nos accompagnateurs ne soient pas trop bousculés par l'horaire.

Le dîner est très bon, à l'italienne. Et nous allons tous ensemble (sauf Pierre qui fera une queue d'au moins 20' devant la cabine téléphonique) faire une promenade digestive qui nous conduit vers l'église et le cimetière, en surplomb sur la vallée. Curieuses ces tombes minuscules (moins d'un mètre de longueur... Michel commente mais Eliane stoppe rapidement ses élucubrations...) et ces portraits photographiques des défunts sur les stèles. Nous regardons tomber la nuit assis sur les marches devant l'hôtel, les gourmands (dont je suis) dégustant de succulentes glaces tandis que Michel accompagne Pierre pour un nouveau tour de cimetière...

104 km et près de 3000m de dénivelée aujourd'hui. Mais notre fatigue est devenue normale. Finies les douleurs dans les jambes et les courbatures aux épaules. La forme est là. Gilles et Pierre l'ont trouvée, c'est évident. Marc la conserve, même s'il semble marcher moins fort que les premiers jours (sans doute une récupération incomplète due à la chaleur). Quant à Bernard, il sent que cela vient. Pour lui, je pense que l'inquiétude permanente de voir resurgir une tendinite qui l'obligerait à s'arrêter lui a donné une grande sagesse : il monte à l'économie car le principal est d'arriver au bout. Et il est probable qu'il "volera" lui aussi dans les derniers jours.

En tous cas, en m'endormant ce soir, je pense que notre pari est désormais gagné, bien qu'il reste encore deux étapes difficiles. Pas d'incidents mécaniques et un soleil permanent pour les deux premiers tiers du parcours. Aucun bobo, c'est très bien parti, sans aucun doute.

Demain c'est le terrible Giau et les monstrueuses rampes de Longères. Mais c'est aussi le "must" de la randonnée. Alors, allons vite dormir.

Dimanche 17 juillet : COLLE SANTA LUCIA - DOBBIACO 94 km et le fabuleux Tre Cime di Lavaredo

Non, je n'ai pas très bien dormi. Le menu du jour est corsé, plus que les autres jours car il comporte de longues ascensions à plus de 10%, pentes redoutables pour mon solide gabarit. Bernard Courrier nous annonce un Giau "très simple, puisque c'est 10 km à 10%", un Tre Croci "sorte de préambule à Longères dont nous avons peut-être négligé la rudesse sur le papier" et "à quoi pense le cycliste aux prises avec l'abominable mur de Longères ?" Je me souviens avoir "explosé" dans la longue rampe à 15% du Pas de Peyrol ou encore dans l'abominable tronçon de 1500 m à 19% du Grand Colombier. Sans oublier un calvaire zigzaguant dans les lignes droites du Belvédère lors de la journée où je devins cinglé du Mont Ventoux. Qu'en sera-t-il aujourd'hui ? Je prédis à Pierre, grimpeur poids mouche, une belle journée et une victoire d'étape sur ces pentes monstrueuses mais je ne dis pas à Gilles que ses (presque) 80 kg vont lui paraître plus lourds que d'habitude. Et la canicule qui pointe déjà son nez à 8 h du matin...

Nous quittons l'agréable Albergo Posta, alors que nos amis toulousains font leurs courses pour midi. Ils sont masos, c'est évident. Acheter la bouffe au pied du Giau, alors que nous allons traverser Cortina d'Ampezzo, c'est du vice. L'école Pierre Roques est spartiate !

La plongée vers le pied du premier monstre est rapide. Au croisement, j'amorce un virage à droite pour aller jusqu'à Selva di Cadore puis me ravise : non, il ne faut pas s'approcher, le mythe doit rester vierge de toute souillure. Et puis, mon angoisse est toujours là et ce n'est pas la terrible pente que j'aperçois qui l'apaise. Pour la première fois depuis Trieste, je mets "tout" à gauche d'entrée, c'est à dire 30x26. Et j'attaque doucement, en pensant que "c'est la même chose que Marie-Blanche, gravie avec Jean-Pierre un mois plus tôt..." Mais que Marie-Blanche, c'est 4 km et pas 10 ! Heureusement, la route du Giau, au contraire de sa consœur pyrénéenne, est superbement tracée, toute en larges lacets, dans un paysage de rêve. Et avec des lacets, la pente paraît plus souple. Deux Italiens nous doublent, s'arrêtent et nous rattrapent. Ils parlent un français bien meilleur que notre italien et entament une conversation avec Gilles, deux cent mètres derrière. Avec Pierre nous captions des bribes ; il s'agit de la Coppa bien sûr... Ce soir c'est la grande finale contre le Brésil. Viva Italia ! Viva les Dolomites ! Viva le Giau qui est sublime.

Un plaisantin nous passe dans une mini-Fiat pétaradante et nous crie des encouragements avec un accent bourgognois de Pantin. C'est lui qui, hier soir à l'Albergo Posta, nous demandait si nous n'avions pas une bonne bouteille de Bourgogne dans nos sacoches. Tiens c'est vrai, quel souvenir eût été la dégustation d'un Beaune 1er cru au sommet de Longères ! Il aurait été imbuvable mais quel symbole ! Je suis un âne de n'y avoir point songé, quitte à monter Longères à pied.

Le Giau est beau, le Giau est grand. J'hésite à le placer en tête car le Splügen était sublime. Allez ex-aequo tous les deux. Et il faudra bien un Stelvio par Trafoi pour leur prendre le maillot jaune...

Pointage des cartes au sommet : ici, pas de problème car tampon et encreur sont posés sur le comptoir. Il suffit de se servir. Nos accompagnateurs sont là aussi. La lumière n'est pas encore trop blanche, les montagnes sont encore rosées, les paysages sont superbes sur 360°. Faut-il vraiment repartir ? Oui, car c'est dimanche et la foule va être encore plus dense qu'hier... La descente vers Cortina est rapide, agréable, sans histoires. Un court arrêt après Pocol pour admirer et photographier le site de Cortina d'Ampezzo, blottie au pied des montagnes. Nous passons dans le centre ville où Bernard et Gilou usent de la carte bleue pour réalimenter leurs réserves de lires. Faciles avec ces Bancomat qui parlent même le français. Il est 10 h 45 un dimanche matin et l'agitation est déjà intense. Une fourmilière. Vite, une photo de cet hôtel luxueux et joliment décoré et plus vite encore la route du Tre Croci. Nous devons y retrouver les deux 405 pour le pique-nique.

Le col tient ses promesses. C'est encore du 10% ou guère moins. Là aussi les lacets et les zones d'ombre facilitent notre ascension. Nos voitures nous doublent à mi-col et partent à la recherche d'un coin ombragé. Pas facile car les emplacements sont rares et déjà tous occupés. Nous mangerons au sommet, en bordure du parking d'un grand hôtel et dans l'ombre épaisse d'une rangée de jeunes sapins, au pied de la falaise du Monte Cristallo. Devant nous une prairie où paît un troupeau de vaches équipées de bruyantes clochettes. L'une d'elle viendra avec insistance nous rendre visite malgré la guerre que lui livre son jeune berger. Sans doute est-elle habituée à glaner quelques morceaux de pain. Mais nous nous gardons bien de lui donner satisfaction de peur de voir arriver le troupeau entier...

Eliane n'est pas de très bonne humeur : elle s'est fait rabrouer par le patron de l'épicerie en choisissant trop soigneusement des fruits, qui de toute façon ne sont pas mûrs (pourquoi les pêches sont aussi mauvaises en Italie ? Mystère !). Et puis la montée à Longères la préoccupe beaucoup. Pourquoi s'est-elle fourrée dans la tête que la route - à péage - était aussi acrobatique que celle de la Tour Madeloc qui domine Port-Vendres ? Je mène une bataille pour la convaincre du contraire depuis hier soir mais sans grand succès. Dans l'immédiat, il est prévu que je conduise la 405 (inutile de payer deux péages) jusqu'en haut avec ma randonneuse sur le toit et que je redescende en vélo... pour regrimper aussitôt. Mais je n'aime pas cela du tout pour deux raisons : d'abord si les Toulousains - ou d'autres - voient mon vélo sur le toit, ma réputation de tricheur sera établie et, par ailleurs, j'ai l'intention de monter jusqu'à la Forcella Lavaredo par la route en terre... et cela va prendre du temps. Le repas terminé, nous nous séparons donc sans savoir de quoi l'avenir sera fait. Rendez-vous est pris au péage.

La descente est rapide et courte. La route remonte sèchement vers Misurina. C'est dans cette montée que nous découvrons pour la première fois les trois cimes... qui ne sont que deux. Mais que cette image est belle avec ce lac en premier plan ! La route des Tre Cime est bien indiquée ; peu après le croisement Michel et Micheline nous attendent car... ils ont perdu Eliane. Je râle... et réalise qu'il ne s'agit pas du péage. Donc rien n'est perdu et nous continuons... dans un mur à 15%. Moi qui avait annoncé une approche à moins de 4% de moyenne jusqu'à la Casera di Rimbianco où se trouve le péage, j'ai l'air malin. En fait, c'est un petit km à plus de 12% et plus de 2 km de faux plat descendant...

Eliane attend au péage. Elle s'est déjà renseignée à la caisse : c'est 20 000 liras par voiture et la route est "normale". Donc elle se lance, ouf ! Nous nous délestons de nos excès de poids (casque, cape de pluie,...) et en route... pour une descente. Mais le mur est là et bien là. Il fait exactement 3,6 km avec une pente moyenne de 13,5%. En avant, tout à gauche et chacun pour soi. Cette ascension est sans doute la plus dure de ma carrière cyclo... mais elle restera - peut-être - mon plus grand souvenir. C'est la première fois que dans un tel mur, je parviens à maintenir une cadence. Très faible certes - entre 6 et 7 km/h - mais avec une parfaite régularité et sans jamais emballer la mécanique. 50 m en danseuse tous les 250m, une gorgée d'eau et une giclée dans le cou tous les cinq cent mètres... Je crois que j'aurais pu aller ainsi jusqu'au sommet des cimes... J'en suis tout ébahi car je ne savais pas encore ce qu'était la superforme. Celle où l'on "vole". Mes camarades monteront tous sans faire un mètre à pied, même si certains d'entre eux ont été contraints de faire quelques courts arrêts pour rattraper un souffle en voie de perdition. Bravo à tous. Je me demande si l'un d'entre nous serait parvenu au sommet sans mettre pied à terre, une semaine plus tôt ! Marc et Pierre sont tellement concentrés dans leur effort qu'ils n'entendent pas les appels de nos suiveurs qui les hêlent depuis la terrasse du Refuge Auronzo : ils continuent encore trois cent mètres jusqu'au nouveau parking ! Quand on aime, on ne compte pas. Formidable ascension, effort absolu.

Pour ma part, j'ai déjà pris la piste en terre, quasiment horizontale qui conduit au refuge Lavaredo où je m'arrête pour savourer un demi et contempler... C'est fabuleux. Les cimes, trois désormais, sont là à portée de main, verticales et gigantesques. Les copains n'arrivant pas, je décide de monter au col : 300 m d'une piste très pentue rarement cyclable. Il faut pousser fort... sous le regard étonné et parfois apitoyé de multiples randonneurs qui se demandent bien ce que ce dingue vient faire là avec un vélo.

Au sommet, beaucoup de monde... et la face nord des trois cimes. Celle du centre est la plus haute : près de 500 m de paroi lisse et rigoureusement verticale ; la vision est extraordinaire. Peut-être y a-t-il des alpinistes accrochés sur ces murs mais je n'en vois aucun à l'œil nu. Partout de la pierre, un immense désert minéral, ocre et dénudé. La piste continue vers le nord, à flanc de montagne : elle mène vers d'autres refuges et d'autres cols. Je dois faire un effort pour ne pas l'emprunter et continuer ma route dans cet univers lunaire.

En bas vers le refuge, j'aperçois des cyclistes aux maillots colorés; les copains sont venus jusque là. Je descends à leur rencontre, sur mon vélo, sauf dans un ou deux tronçons trop pentus. Ma sonnette est efficace pour détourner les piétons qui me regardaient ironiquement quelques minutes plus tôt. « *Ding, ding, vous comprenez maintenant pourquoi je montais mon vélo jusque là-haut ?* »

La "bande des quatre" contemple les cimes. Veulent-ils monter ? Gilou qui n'a pas pris ses tenues y renonce et les autres, sans doute impressionnés par la pente, n'insistent pas. Moi non plus car l'heure tourne... retour vers le Refuge Auronzo où Eliane nous attend, appareil photo en mains pour un cliché historique...

Pointage des cartes et nous nous lançons dans une descente où les accélérations à la sortie de chaque lacet sont foudroyantes. Dans la seule et courte ligne droite, le compteur enregistrera quand même une vitesse maximale de 84 km/h. Nous croisons un Toulousain qui hisse péniblement sa machine, toujours équipée de lourdes sacoches. Sympa mais maso, j'en suis certain désormais. A cette allure, il va mettre beaucoup plus d'une heure pour arriver au sommet... Tiens, mais où sont passés les autres ?

Nous avons décidé de faire une petite variante pour récupérer le petit col de Cimabanche. A gauche donc dans le hameau de Carbonin pour un supplément de 3 kilomètres à 4%. Une rigolade désormais que nous avalons à 15 à l'heure. Arrêt au sommet pour déguster un somptueux demi, récompense méritée de notre victoire sur le terrible Longères. Moment d'euphorie collective, instant inoubliable.

Mais le ciel se couvre comme presque tous les jours en fin d'après-midi. Nous faisons le chemin inverse. « *Tiens, ça descend vite... donc ça montait fort, et nous ne l'avons pas senti.* » remarque fort justement Bernard. Court arrêt sur la route de Dobbiaco pour admirer les Tre Cime, qui nous présentent pour la dernière fois leurs murailles nord.

Nous parvenons rapidement à Dobbiaco Nuovo et localisons très vite les deux 405 garées devant la Pension Germania. Superbe pension "à l'autrichienne". Trois vélos sont déjà garés dans le couloir qui servira d'abri pour cette nuit. Manifestement, trois de nos collègues toulousains ont renoncé à faire l'ascension de Longères. Dommage, il leur manquera la cerise sur le gâteau... Le quatrième - le maso courageux - arrivera à l'hôtel deux bonnes heures plus tard, quelques minutes seulement avant une torrentielle averse.

Petit tour à Dobbiaco en voiture avant le dîner pour les uns, promenade à pied en guise de digestif pour d'autres (3 bons kilomètres pour Gilles et Pierre, qui semblent avoir pris goût à la visite des cimetières !).

Dobbiaco est une charmante bourgade qui me rappelle Ortisei, en moins luxueux et en plus calme. Dîner pantagruélique au cours duquel nous récupérons sans vergogne les restes de nos amis toulousains installés à une table voisine. Comme les trois "célibataires" de leur groupe doivent embarquer leurs vélos sur le train à Trieste, je leur passe le récit de Josée Estopina : il est préférable qu'ils sachent ce qui les attend... à moins que les choses aient bien changé depuis 6 ans. Le couple passe par Venise : Madame me confie qu'elle avait posé cette condition pour venir... mais qu'elle ne regrette rien car elle trouve ce voyage fantastique... même si elle aussi a raté Longères.

Ce soir, c'est la finale de la Coppa : Italie/Brésil ! Michel et Gilles ne manqueront pas cet événement. D'ailleurs un poste de TV a été spécialement installé dans le bar. Moi, j'aime bien le foot, mais je n'irai pas regarder. Comme l'an passé, j'avais totalement exclu la finale de coupe d'Europe entre Marseille et Milan de "mon" Tour de Corse, aujourd'hui je ne veux pas qu'un événement parasite vienne polluer "mon" Thonon-Trieste. Le foot, c'est bien à la maison... A Dobbiaco, je m'en fous. Je souhaite quand même que l'Italie gagne parce que je suis chez eux et que je ne veux pas qu'ils soient tristes... Quoique, dans mon for intérieur, je me dis que si le Brésil gagne durant le temps réglementaire, la nuit sera beaucoup plus calme. En fait, c'est le Brésil qui gagnera la série de tirs au but vers 1h30 du matin, ce qui n'empêchera pas quelques fanatiques de défiler dans les rues en klaxonnant à tue-tête... Allez y comprendre quelque chose !

Lundi 18 juillet : DOBBIACO - INTERNEPPO 145 km et le glissement de terrain du Ciampigotto

Avant dernière et longue étape aujourd'hui car nous avons décidé de prendre un peu d'avance sur notre programme, de façon à arriver assez tôt demain à Trieste, pour pouvoir faire une partie de la route du retour vers la France en fin d'après-midi. Des chambres ont été réservées à la Locanda Alla Terrazza à Interneppo, établissement recommandé avec la mention tb (très bien) par Georges Rossini.

Déjeuner à 7 h 30, copieux comme toujours en zone austriaco-italienne. Règlement de la facture... sans surprise quand au prix... mais il est étonnant que cette tâche soit laissée à un Monsieur complètement perdu avec les chiffres et les additions. Nos amis toulousains paieront douze fois moins cher que Bernard à Lana, une communication de plus de 20' avec la France...

Le beau temps est revenu quand nous prenons la route de San Candido (Innichen) et de Sexto (Sexten). Route plate ou peu montante. Très agréable mise en jambes dans un décor d'alpages sur fond de cimes dolomitiques. Il est à peine 9 heures quand nous doublons (pour la dernière fois ?) nos amis toulousains qui font leurs courses à Sexten. Ils sont incorrigibles et ne savent apparemment pas rouler sans 4 à 5 kg de lest dans leurs sacoches ! Et pourtant la montée du Passo Monte Croce di Comelico, 1636 m, n'est pas facile sur toute sa longueur. La pente se redresse parfois jusqu'à 10%, comme pour bien nous rappeler que le raid ne se terminait pas à Longères.

Le sommet du col est large et plat. Nous y restons une bonne vingtaine de minutes pour manger un morceau, remplir nos bidons et goûter sans jamais se lasser ces splendides paysages dans lesquels nous vivons depuis notre entrée en Dolomites. A la demande gestuelle de Gilou, un jovial randonneur autrichien en partance vers les sommets nous photographie tous les cinq près d'une belle fontaine. Longue et facile descente jusqu'à Padola - où nous récupérons le "timbro" facultatif dans le poste d'essence à l'entrée du bourg - et attaque immédiate du Passo di Sant'Antonio (1476 m), que la carte donne comme Passo del Zovo, patronyme inconnu sur le terrain. Je me souviens que Josée Estopina raconte qu'au sommet du passo Sant' Antonio, elle s'était chamaillée avec Guy, son mari, à propos de ce passo del Zovo introuvable.... Sans doute, est-ce la raison pour laquelle l'organisateur du raid joint désormais un petit papier aux cartes de route pour signaler qu'il s'agit du même "animal". Animal assez coriace quand même : décidément, il n'y a pas de "petit col" dans cette région. Et l'autre face doit être aussi raide car la descente sur Auronzo di Cadore est rapide, tordue, difficile.

C'est à Laggio di Cadore que nous avons décidé de faire le ravitaillement et de déjeuner. Il est 11h40 quand nous faisons nos achats habituels - avec un changement notable puisque le thon à l'huile d'olive remplace le jambon - et c'est vers midi, au bord d'un chemin ombragé à trois cent mètres à l'écart du village, que nous remplissons nos estomacs. Avec appétit, sauf Marc qui est dans un mauvais jour et doit se forcer à avaler. Mauvaise nuit, problèmes digestifs, fatigue générale en ce neuvième jour de canicule ? Il n'est pas bien aujourd'hui mais quand même résolument décidé à continuer jusqu'au bout. Pas question d'abandonner si près du but.

Nous repartons vers 13 h à l'assaut du dernier grand col de notre raid : la Sella Ciampigotto, 1790 m d'altitude et 14 km à 7,5% de moyenne. En fait ce col, si l'on y regarde bien, est très semblable à la Maloja : 10 km de tronçons assez rectilignes dans la forêt avec quelques secteurs pentus, de longs faux-plats et un monstreux final à plus de 10% de moyenne. La grande différence avec la Maloja, c'est que le mur final est un gigantesque glissement de terrain que la route - ou ce qu'il en reste - escalade en lacets serrés et redressés où le goudron ne subsiste qu'à l'état de traces. Et nous avons encore de la chance que la route soit praticable après les orages de ces derniers jours : beaucoup de nos prédécesseurs ont dû faire du portage dans cette zone...

Nous nous élevons rapidement Pierre et moi dans ce gigantesque éboulis. Assez loin derrière Gilles et Bernard montent de leur allure souple. Sans doute parlent-ils de la finale de la Coupe... Tout en bas, seul, Marc serre les dents et s'accroche. Nous essayons de lui crier des encouragements, mais nous ne pouvons pas faire grand chose pour lui. Cette ascension difficile pour nous doit être un calvaire pour lui qui a les jambes lourdes. Et il n'en finit jamais ce col... A deux ou trois reprises, je dirai à Pierre : « *C'est le haut...* » avant de me retrouver au pied d'un nouveau passage à 10%...

Enfin le sommet, en plateau comme le Comélico. Nous continuons encore quelques centaines de mètres jusqu'au refuge du "Tenente G.Fabbro" où... surprise, nous retrouvons Michel et Micheline qui nous attendent depuis une bonne heure. Ce n'était pas prévu et ils nous ont doublé alors que nous piqueniquions à l'écart de la route à Laggio di Cadore. Mais ils avaient été informés de notre arrivée par le seul automobiliste qui nous avait dépassés dans la montée. Les pêches sont fort appréciées, ainsi que la "birra grande" fraîche et délicieusement gouleyante après un tel effort. Marc arrive à son tour, pas si loin et pas si épuisé que nous le craignons : il se jette littéralement sur les pêches. S'il mange, c'est qu'il est encore vivant...

Les deux cols suivants sont tels que les aiment les cycles fatigués : en descente. Nous passons le Razzo (1760 m) à 20 à l'heure parce qu'il faut quand même remonter sur 50 m et le Lavardet à 40 à l'heure parce qu'il faut bien freiner un peu à cause du virage... et nous plongeons dans une très longue descente jusqu'à Comeglians, au fond de la vallée... où la chaleur est suffocante. L'étape n'est pas terminée : il nous reste encore plus de 50 km et deux cols à franchir dont une certaine Sella Marcilie au-dessus de Zuglio qui a "marqué" tous les chroniqueurs de cette randonnée. Marc, qui semble un peu requinqué par la descente, refuse l'invitation de Micheline de finir l'étape en voiture et il décide de continuer. Judicieuse décision que nous approuvons car il ne se serait jamais pardonné cet abandon.

Nous grimpons donc la Sella Valcada, longue de 6 km avec une pente régulière à plus de 6% (nouvelle et ultime dégustation de pêches) et nous plongeons vers la vallée et le village de Zuglio où nous devons effectuer le dernier pointage de la journée. Arrêt dans un bar sur la place, rafraîchissement et ravitaillement. La brune patronne connaît bien les Français "dingues de vélo" : elle connaît l'emplacement où il faut tamponner les cartes et nous indique la route de la Sella Marcilie, tout en nous rassurant sur la pente. Sympa. la patronne, mais les 12% sont là quand même.

Nous repartons sous un ciel désormais menaçant pour le dernier vrai col de cette randonnée. La route s'élève très vite au dessus du bourg de Zuglio. Je retrouve les sensations de la montée vers Longères mais ici il fait beaucoup moins chaud... et je ne sais pas trop où je vais quand brutalement la pente s'annule dès les premières maisons du village de Sezza, dans lequel on pénètre comme on entre dans une cour particulière. Je m'oriente avec la topographie - toujours à gauche pour rester en bordure de vallée - et je slalome entre les maisons. Au panneau de sortie du village, je m'arrête pour attendre les autres partis derrière, tout en me demandant comment Georges Rossini a bien pu faire pour repérer cette route à peine large comme une voiture. Gilles arrive le premier puis Bernard. Tous deux continuent vers le sommet distant de 2 km. Arrive une jeune femme et une fillette qui parlent... un français d'Ile de France. Nous discutons quelques instants : le papa de la gamine est originaire de ce village et la maison des grands-parents est devenue leur maison de vacances à leur décès. Ils y viennent chaque année en juillet. Il ne faut pas avoir peur des km (2500 km aller et retour depuis Paris), pour venir chaque année se perdre durant 3 semaines dans un trou pareil. Car nous ne sommes plus dans les Dolomites ici et on trouve largement aussi bien dans le Morvan à 150 km de Paris. Pierre (qui a connu un petit voile noir dans la montée) et Marc, appliqué et un peu mieux que ce matin, arrivent enfin. Ils se sont quelque peu égarés dans le village mais n'ont pas perdu leur humour et me taquinaient sur ma nouvelle conquête. Je coupe court aux réflexions en leur disant que Madame est française (on a si vite fait de s'oublier quand on pense que les autres ne comprennent pas !).

L'accès au col comprend encore quelques courts mais méchants raidards qu'il faut négocier en danseuse. Lorsque nous parvenons au sommet, nous trouvons Gilles et Bernard en conversation par gestes et onomatopées italo-françaises avec une paysanne locale à moitié débile qui a néanmoins récolté de forts beaux cèpes et qui leur affirme qu'hier elle a vu des cyclos. Rien d'étonnant avec tous les Français qui pédalent de Thonon à Trieste à cette époque.

La plongée sur Tolmezzo est très brutale. Je la négocie avec prudence, en pensant à la Mouette (épouse de Pierre Roques) qui s'y était froissé une aile sur une mauvaise chute. Peu avant la ville, nous traversons un torrent gonflé par les pluies d'orage de la nuit précédente. Le ciel menace toujours mais pour l'instant nous sommes encore au sec... depuis le départ. Minuscule erreur de parcours à la sortie de Tolmezzo qui nous contraint à effectuer un mini-trajet tout-terrain pour grimper sur un pont qui enjambe l'autoroute. Pierre reste planté dans le raidillon de terre. Il n'a plus la force de hisser son vélo. Bernard lui tend une main secourable... tandis que je fais l'une des dernières diapos de la randonnée.

Dernier rush vers Interneppo distant de 12 km, via la Selletta di Mena, 300m d'altitude, notre dernier col de la journée. Un col ça ? Vous rigolez ! Nous rigolons moins par contre lorsque de grosses gouttes s'abattent brutalement. Vite les capes de pluie. Nous les transportons depuis le départ, alors autant qu'elles servent ! La pluie sera brève mais le ciel reste menaçant et c'est tous "encapés" que nous arrivons à Interneppo. La Locanda Alla Terrazza est là, juste au croisement.

Micheline et Eliane nous y attendent... en faisant une tête d'enterrement. Je crains le pire. Non, c'est seulement la patronne qui est odieuse (elle ne voulait pas donner à Eliane, arrivée vers 14h, la clé de sa chambre avant 17 heures) et le patron antipathique (Micheline s'est vertement fait rabrouer en parlant de garage). Nous entrons donc dans ce monde revêché avec précautions. En fait la patronne sera un peu plus aimable avec les cyclos... Les vélos sont garés sous un appentis ouvert. Nous démontons les sacoches et sortons les antivols. Vite à la douche... pendant laquelle l'orage éclate violemment à l'extérieur. Il pleuvra fort toute la soirée. Il est temps que nous terminions notre raid car le temps se dégrade.

Le dîner est excellent. Macaronis ou minestrone en entrée, colossale tranche de bœuf grillé pour continuer, excellente glace pour finir. La cuisine est meilleure que l'accueil.

Petite promenade digestive en surplomb du "Iago di Cavazzo" entre deux averses et au lit les braves car la journée a été dure : 145 km et 2600 m de dénivelée. Demain, c'est l'étape chiante, voire inutile qu'il faut faire quand même "pour avoir la médaille". Il ne reste que 125 km mais les 2/3 sur des routes nationales : qu'il pleuve ou qu'il fasse chaud, ce sera pénible... Mais il vaut mieux ce soir s'endormir avec le souvenir des beaux paysages du Comélico, des rampes terreuses du Ciampigotto et de la "folle aux champignons" de la Sella Marziale.

Mardi 19 juillet : INTERNEPPO - TRIESTE 126 km et la traversée de l'Enfer

Dernier jour, dernière étape, avec le programme le moins intéressant du voyage. Les mines devraient être sombres... mais elles me semblent plutôt réjouies dans leur majorité. Je pense que la fatigue est assez générale et que les "célibataires" commencent à fortement ressentir le besoin de retrouver leurs familles. « *Pas de vélo pendant un mois.* » affirme Gilou, qui traduit assez bien un certain ras-le-bol. La très forte chaleur est sans aucun doute responsable de cette lassitude, que pour ma part je ne ressens pas. Je rêve d'un retour par la route préalpine de Venise à Thonon, sur un parcours proposé par Georges ROSSINI. Mais que serait la vie si les bonnes choses n'avaient jamais de fin...

La nuit a été fort pluvieuse. Le ciel est encore couvert mais n'est plus menaçant lorsque nous préparons nos montures pour le dernier rush. Petit déjeuner à 7h30 - si toutefois on peut appeler ainsi les quelques tranches de pain et les minis pâtisseries que nous sert la patronne encore plus désagréable que la veille - et départ sans un regard vers ce gîte qui aura été le pire de notre randonnée (sans hésitation puisque tous les autres peuvent être classés entre bons et excellents).

Il fait assez frais au départ - une fois n'est pas coutume - quand nous attaquons d'entrée la Sella Intemeppo, 315 m d'altitude. Nous avons trois petits cols au programme d'aujourd'hui, tous des minables... sur le papier. Ce qui me conduit à lancer : « *Triple plateau interdit aujourd'hui. Chiche !* » Défi idiot qui me conduira - ainsi que d'autres mais pas tous, je crois - à arracher péniblement en danseuse un 40x24, bien trop grand pour escalader ces "selletta" qui ne sont quand même pas des minables.

Le parcours est assez agréable jusqu'à la banlieue d'Udine car nous empruntons des routes peu fréquentées, étroites et vallonnées. De plus un puissant vent arrière nous pousse vers le sud à grande allure. Nous entrons dans Udine vers 10h. Nous allons directement vers le centre ville et la belle "Piazza della Libertà" pour boire un café et recueillir cet ultime timbre humide, obligatoire en l'occurrence (le contrôle de Trieste est en effet facultatif, ce qui signifie peut-être que l'odieux dernier tronçon de 80 km sur nationale n'est pas strictement nécessaire dans l'esprit de l'organisateur).

Nous traversons une petite place où nos accompagnateurs achèvent de garer les 405 : ils sont stupéfaits que nous soyons allés aussi vite (le vent arrière y est pour beaucoup) et moi je pense que si nous avions programmé ce rendez-vous, nous l'aurions assurément raté... Nous choisissons un superbe café sur la place de la Liberté, tout près du gothique palais communal, qui ressemble à un palais vénitien. Cérémonie habituelle de commande des cafés "lungo" et "acqua calda" pour les allonger réellement, ainsi que des "birra grande" très consommables malgré l'heure précoce car la canicule se manifeste déjà. La jeune serveuse m'explique que le "timbro" est dans un tiroir fermé à clé et qu'il faut attendre le retour du patron. Je préfère aller à la pharmacie en face ou j'obtiens, non sans peine, des cachets assez moches. Je ne sais pas pourquoi, je pensais que le dernier aurait dû être superbe, gothique pour le moins. Difficile de s'arracher à ces fauteuils moelleux et au spectacle des nombreuses italiennes, carrossées par Ferrari et habillées par Farina, qui circulent sur le trottoir. Le regard perdu de mes petits copains témoigne de l'urgence de mettre fin à cette longue période d'abstinence : non, Jacques Faizant avait tort, la randonneuse n'est pas une voleuse d'homme !

Le reste est un long et brûlant calvaire, sur routes à forte densité de circulation. Surtout d'Udine à Gorizia, un peu moins de Gorizia jusqu'à la mer où l'on retrouve la route nationale et l'affluence des plagistes.

Nous avons décidé de rompre avec le pique-nique habituel et de manger une vraie et énorme pizza, chose que nous n'avons pas faite depuis notre entrée sur le sol italien. C'est à la sortie de Gorizia, à midi précise, que

nous nous attablons à la terrasse d'une grande pizzeria. La serveuse est superbe et gainée dans la minijupe de sa petite sœur, mais elle est débordée par le service et n'a guère le temps de plaisanter. La patronne est gargantuesque et heureusement pour nous sert les tables voisines... Les pizzas sont quelconques, à peine supérieures aux surgelées servies dans la France profonde et les glaces manquent, bien que plus tard en allant aux toilettes, je passe devant une glacière Motta bien remplie... Encore un problème de communication.

Le départ est torride. La frontière Slovène est à portée de main. Les uniformes et véhicules militaires sont plus nombreux. Il est vrai que jusqu'alors, nous n'avons pratiquement pas noté la présence d'uniformes en dehors des postes frontaliers. Au niveau de Iamano, la chaussée se relève pour atteindre l'altitude de 68 m : c'est le dernier col des 43 cols du raid (49 avec les variantes). Bernard et Marc accélèrent car ils ne veulent pas laisser à Pierre la victoire de ce col de sixième catégorie. Mais Pierre se défend, Marc renonce et nous voyons au loin Pierre et Bernard se livrer un sprint déchaîné. Décidément, la grande forme est là pour tous (dommage, vraiment dommage que nous ne rentrions pas sur deux roues)... sauf pour Gilou qui semble penser, avec juste raison, que cette étape est de trop.

Pourquoi avais-je imaginé que la côte est du Golfe de Trieste était plate et sableuse ? Personne pourtant n'a écrit cela... mais personne non plus n'avait écrit qu'au niveau de Sistiana, la N14 domine la mer d'une bonne centaine de mètres. Je réalise à temps mon erreur car j'allais jeter mes camarades dans la descente qui conduit à ce joli port (on dirait un peu Cassis, vu de là-haut). Nous restons donc sur la route en corniche qui descend lentement vers Trieste. Le vent est désormais contraire et nous progressons sans un mot à la queue leu leu sur l'asphalte brûlant. J'aperçois au loin le Castello de Miramare qui s'avance dans la mer. C'est là que nous avons rendez-vous avec les voitures, c'est là que nous savurerons l'énorme glace du succès, c'est là que Gilou pourra satisfaire son désir de "plonger une tête dans l'Adriatique", c'est de là que nous pourrons ensuite faire tranquillement, en vacanciers, les quelques kilomètres qui nous séparent encore de la plaque TRIESTE, celle que nous sommes venus chercher de si loin. Le scénario est prêt dans ma tête depuis hier soir. Je l'annonce aux copains et en particulier à Bernard - il a une pêche d'enfer aujourd'hui, celui-là - qui mène un train soutenu. « *Attention, à la sortie du tunnel, tu tournes à droite vers Grignano ; les 405 attendent devant le château...* » Il est bientôt 15 h 30 et la canicule est extrême ; nos bidons sont vides ou contiennent des restes à 40°. Mon Dieu, que la bière va être bonne...

Et bien non. Il n'y aura pas de bière, glace, bain et autres délices à Grignano car Eliane nous attend depuis plus d'une heure au croisement... pour nous éviter de descendre jusqu'à la mer. Le château est inaccessible par ce côté et il faudrait remonter une rude bosse pour aller jusqu'à Trieste. Mon beau plan est à l'eau et je disjoncte. D'autant plus que dans le coffre de la 405, il ne reste que deux demi-bouteilles d'une flotte dégueulasse, sur laquelle se jettent les copains assoiffés. Je n'en aurai que quelques gouttes... avant de repartir enragé et déçu vers un panneau final à portée de main.

Il est en effet tout proche ce panneau devant lequel je m'arrête. Noyé dans la végétation, dans les voitures en stationnement, dans une monstrueuse cohue de baigneurs qui prennent leur bain de soleil... sur le trottoir. Un véritable hall de gare... où personne ne prête attention à ces cyclos venus de si loin pour se faire tirer le portrait devant un quelconque panneau. Photo des 4 beaunois tirée par Gilou, photo des autres tirée par... Bref nous ne serons pas tous les cinq ensemble sur le même cliché. Peu importe à mon goût : le vrai cliché final, c'est Eliane qui l'a fait à Longères.

Eliane arrive justement ; comme il est impossible de garer la voiture, je lui fais signe d'avancer. Les Gouin suivent un peu derrière. Nous remontons sur nos vélos et nous continuons le long de la plage, puis du port à la poursuite d'Eliane... car Michel, plus prudent, suit derrière. Long et interminable parcours urbain, hideux, sans intérêt. Peu avant la gare, j'arrête près d'un bar climatisé. Pas d'Eliane ! « *C'est pas possible, on l'a ratée et elle ne nous a pas vu passer.* » Je donne les cartes de route à Gilles, conseille à mes compagnons d'aller boire une bière et de ranger leurs affaires... et je retourne au panneau Trieste, à petite vitesse. 4 km aller, 4 km retour... Rien ! Si, Eliane est là...

Elle n'avait pas vu le fameux panneau et s'était engagée profondément dans la ville basse puis haute, dans des ruelles sans issue. Bref un cauchemar kafkaïen. Je suis furieux... d'être en colère et d'avoir sans doute été la cause de ce final raté. Quand même, pourquoi ne pas avoir attendu tranquillement à Grignano... Pourquoi aussi ne pas arrêter cette fabuleuse randonnée à Udine ?

Gilles n'aura pas son bain d'Adriatique et moi je n'aurai pas ma glace. Vite, il est bientôt cinq heures et il faut sortir de ce piège. Les vélos sont rapidement chargés (le vélo de Marc a trouvé sa place sur ma 405). Bernard reprend le volant de sa voiture avec Marc comme copilote. Michel s'installe à mes côtés, manifestement soulagé d'être devenu passager... et de pouvoir profiter de l'air conditionné.

En route vers la France, après un rapide tour en ville (c'est moche, Trieste). Enfin l'autoroute... Nous avons convenu de le quitter après Padoue, entre 18h30 et 19h, pour trouver un hôtel... dans la campagne. Bernard et Marc décident de le faire au niveau de Vicenza, en prenant la route de Vérone. Mais ils ratent le croisement et s'engagent dans des routes de campagne... Un moment d'espoir quand un restaurateur de Monteviale m'indique un petit hôtel à Costabissara... et une immense déception quand je reviens vers les voitures la mine dépitée car il ne reste qu'une seule chambre. Nous continuons à chercher un peu mais il est évident que la région est très sous-équipée en hôtels et que notre seule chance est de revenir à Vicenza. Justement au Grand Hôtel Europa, à 100 m duquel nous sommes passés il y a bientôt une heure... Mais celui-ci aussi est plein malgré ses 4 étoiles

et ses appartements à 800 F... Heureusement une hôtesse d'accueil charmante nous envoie à l'Hôtel Da Porto, un 3 étoiles qui n'est pas encore tout à fait complet et qui "brade" ses chambres à 140000 lire (soit 525 F pour deux personnes, petit déjeuner compris). Nous n'avons plus à discuter. Ce sera notre nuit de luxe. Elle est bien venue avant la longue étape de demain (800 km). Et puis dans l'ensemble, nous sommes restés financièrement au-dessous de nos prévisions...

Avant d'aller dormir, nous reprenons les voitures pour rechercher une Trattoria capable d'apaiser notre grande faim de pâtes pour les uns et de pizzas pour les autres. Nous la trouverons sans trop de problèmes et de bonne qualité : vive l'Italie où l'on peut se régaler de si bonnes pâtes pour moins de 50 F, boisson comprise ! Suivront un long "petit tour" dans le centre ville et un court arrêt dans une Gelateria pour déguster un somptueux cornet...

Vite au lit : il faut profiter du "luxe" de notre hôtel, de la climatisation et des gadgets comme l'alarme dans la douche, le sèche-cheveux, le petit frigo et bien sûr la TV couleur avec sa quinzaine de canaux... Pour ma part, je préfère prendre mes cartes et mijoter un retour vers Beaune qui évite le tunnel du Mont-Blanc et l'autoroute blanche. Pourquoi pas le Grand Saint-Bernard - que je ne connais pas - et les autoroutes suisses : 120 F pour la vignette suisse, c'est assurément moins cher que le tunnel et les péages français. En partant vers 8 h 30, nous devrions être à Aoste vers midi pour un dernier spaghetti...

L'autre 405 a combiné un rendez-vous avec Dominique DIET et Evelyne JAILLET au péage de Bellegarde à 15 h. Bernard a décidé un petit déjeuner vers 8 h, d'où un départ vers 8 h 45. Je pense que, moi, je serais parti une heure plus tôt pour ne pas faire attendre ces dames (je saurai plus tard qu'elles ont effectivement attendu jusqu'à 17 heures...).

Vers 22 h 30, l'orage éclate; il durera toute la nuit. Le temps se gâte mais c'est sans importance puisque notre raid est fini. Je pense en essayant de m'endormir sous les grondements du tonnerre que nous avons eu un temps exceptionnel. Une canicule fatigante certes dans la mesure où elle rend la récupération plus difficile mais quel soleil, quelle lumière, quel éclat dans les paysages. Je pense aussi à notre Tour de Corse de mai 93, réalisé dans les mêmes conditions climatiques : Gilou en était, c'est donc lui le porte-bonheur ? Sans doute puisque moi, en général, je ne suis pas très gâté... Enfin peu importe, quelle chance nous avons eue !

Mercredi 20 juillet : Retour en France et premier bilan 800 km, le Grand St-Bernard et beaucoup d'autoroute...

Petit déjeuner collectif à 8h comme prévu. La nuit a été bonne pour tous et chacun est requinqué pour affronter le marathon routier qui nous attend. J'ai souvent entendu cette sentence de mon père après 200 km de voiture : « *Je suis moins fatigué quand je les fais à vélo...* »

Il pleut très fort quand nous chargeons les vélos sur les galeries. Départ peu avant 9 h dans les embouteillages... et très vite nous perdons de vue l'autre 405. Au revoir les copains et bonne route ! La pluie cesse assez rapidement, l'autoroute n'est pas trop chargée sauf dans le contournement de Milan. Nous évitons la sottise coutumière des Français qui confondent Genova avec Genève et nous arrivons à Aoste vers 12 h30, à l'heure programmée... si nous étions parti à 8h30 comme je l'avais prévu. Peu importe, nous localisons assez vite la Spaghetteria qui nous convient pour un dernier déjeuner fort bon et agréable. Eliane et les Gouin sont très décontractés (parce qu'ils n'ont plus la charge de convoyer une voiture, ce qui j'en conviens, n'est pas une tâche aisée, surtout quand il ne s'agit pas de la sienne...) et moi, je suis soulagé que tout se soit bien terminé...

Nous repartons à 14 heures vers le Grand St-Bernard que nous passerons dans les nuages. Mais j'ai pu me rendre compte (même si l'on ne voit rien au volant d'une voiture) que celui-ci était un beau "2000" qui ne devrait pas résister très longtemps avant d'enrichir ma collection. Un petit incident dans la descente. Alors que je "colle aux fesses" d'un Hollandais contemplatif, celui-ci s'écarte soudainement sur la droite, comme s'il venait de me découvrir dans son rétroviseur. Je pense qu'il veut me laisser doubler, j'accélère, je déboîte... et heurte de la roue avant droite un rocher de 15 kg au beau milieu de la chaussée. Le pneu ne résistera pas au choc. Le changement de roue et l'arrêt dans un garage un peu plus bas pour rechausser la roue d'un vieux pneu extrait de la poubelle (mais pas inutile en cas de nouvelle crevaison) nous fera perdre une heure... Le reste du voyage sera tranquille via les autoroutes suisses et les nationales jurassiennes. Arrivée à Chagny vers 19h30. La boucle est fermée...

Le bilan que je fais, en déroulant les kilomètres et en écoutant distraitement les dames qui papotent à l'arrière, est excellent. L'ambiance a été bonne du départ à l'arrivée, malgré quelques moments d'énervement, inévitables de ma part étant donné mon caractère impatient et perfectionniste, malgré la tension nerveuse initiale de Marc qui n'a jamais réussi à se libérer, malgré la grande fatigue des accompagnateurs, sans doute plus sensibles que nous à la canicule, aux routes tortueuses et à l'énorme quantité de touristes. Bernard, Gilles (ces deux-là se sont totalement retrouvés dans leur passion du football et leurs talents d'imitateurs des marionnettes des Guignols de l'Info) et Pierre ont conservé du départ à l'arrivée le calme et la décontraction qui leur sont coutumiers. Pratiquement aucun incident mécanique (à part les deux bricoles rapidement remises en ordre

à Cannobio), aucune crevaison, aucune chute... Pas de problèmes non plus avec les deux 405. Imaginons un instant l'une des deux voitures immobilisées en cours de route par un incident mécanique grave ou un accident matériel irréparable...

Les gîtes d'étape ont été bons dans l'ensemble, voir excellents en Italie italienne : je pense à Vila da Chiavenna, Livigno (la préférée de beaucoup) ou Colle Santa Lucia. Brig aussi fut une belle escale. Et puis les prévisions budgétaires étaient assez surestimées, le coût réel étant environ 20 % inférieur.

Les erreurs ont été minimales : l'hôtel de Bellinzona, impeccable mais beaucoup trop près de la gare, la grosse frayeur d'Ortisei, les patrons revêches d'Intemeppo, le loupé final de Trieste. Des broutilles dans une réussite générale quasi totale.

Chance ou réussite programmée. Je pense encore à mon père qui m'apprenait à jouer au tarot quand j'avais 12 ans et qui disait à chaque fois que je gagnais (car il n'aimait pas perdre) : « *Aux innocents les mains pleines...* » Ce qui me vexait profondément car j'avais l'impression qu'il voulait ainsi réduire à néant ma science du jeu (inexistante à l'époque... comme aujourd'hui d'ailleurs).

Alors, gloire aux Innocents et vive notre Thonon-Trieste !

GILBERT, rédaction terminée le 2 août 1994